


GAUDEO
John Carter Brown.



HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE.
TOME SECOND.

Cet Ouvrage se trouve

A BORDEAUX,
Chez les Freres LA BOTTIERE.

A BREST,
Chez DERRIEN.

A CAEN,
Chez G. LEROY, Imprimeur.

A ORLEANS,
Chez MASSOT.

A MARSEILLE,
Chez MOSSY.

A MONTPELLIER,
Chez RIGAUD.

A NANTES,
Chez la veuve VATAR & Fils.

A ROUEN,
Chez ABRAHAM LUCAS.

HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE,

Par M. POUPPÉ DESPORTES,
Médecin du Roi, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

TOME SECOND.



A PARIS;
Chez LEJAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE.

Des Maladies chroniques.

LES causes des maladies aiguës me paroissent être aussi celles des maladies chroniques. Il semble même que les maladies chroniques ne sont qu'une suite inévitable des aiguës, qui étant fréquentes, affoiblissent

le ressort des fibres, & changent la qualité des liquides, d'où résultent un dérangement dans les sécrétions & des obstructions dans les visceres, &c. Je crois d'abord devoir communiquer les réflexions du savant Anglois Evêque de Cloyne, qui ayant long-temps demeuré dans les Colonies de l'Amérique, a fait un portrait des maladies de langueur auxquelles ses Compatriotes sont sujets, si conformes à celles qui affligent les François, que je suis persuadé qu'ils s'y reconnoîtront.

Mais ce seroit un foible avantage s'ils n'en retiroient celui d'un remede spécifique, non-seulement pour plusieurs maladies aiguës *, mais aussi pour les maladies chroniques, particulierement celles dont la dissolution est le principal symptôme, ou doit en être une suite inévitable.

---

* Voyez ce qu'en dit l'Auteur par rapport à la petite vérole, qui est le fléau de sa nation, &c.

Il déclare en tenir la connoiſſance des Sauvages, gens que la ſimple nature a coutume d'inſtruire.

Ce remede s'appelle l'eau de *goudron* ; & telle eſt la recette qu'en donne l'Auteur. » Verſez quatre pintes d'eau froide » ſur une de *goudron*, puis remuez-les & » les mêlez intimement avec une cuiller » de bois ou un bâton plat, durant l'eſpace » de cinq à ſix minutes ; après quoi laiſſez » repoſer le vaiſſeau bien exactement fer- » mé pendant deux fois vingt-quatre heu- » res, afin que le *goudron* ait le temps de ſe » précipiter. Enſuite vous verſerez tout ce » qu'il y a de clair, l'ayant auparavant » écumé avec ſoin, ſans remuer le vaiſ- » ſeau, & vous en remplirez pour votre » uſage des bouteilles que vous bouche- » rez exactement, le *goudron* qui reſte » n'étant plus d'aucune vertu, quoiqu'il » puiſſe encore ſervir aux uſages ordi- » naires. La regle générale à ſuivre, c'eſt » d'en avaler demi-pinte ſoir & matin à

» jeun, en variant la doſe ſuivant l'état &
» l'âge du malade, pourvu qu'on la pren-
» ne toujours à jeun, & deux heures
» avant & après le repas. Au reſte la
» qualité, auſſi-bien que la quantité, doit
» varier, ſelon que l'eſtomac ſe trouve
» plus ou moins foible. Moins d'eau ou
» l'eau plus battue rend la liqueur plus
» forte; c'eſt le contraire ſi l'on met plus
» d'eau, & qu'on l'agite moins. Sa cou-
» leur ne doit pas être plus claire que
» celle du vin blanc de France, ni plus
» foncée que celle du vin d'Eſpagne.
» Si en la buvant on ne s'apperçoit pas
» ſenſiblement d'un certain fumet, il faut
» que le *goudron* ſoit mauvais, ou qu'il
» ait déja ſervi, ou bien que l'eau ait été
» faite ou conſervée avec peu de ſoin.
» L'expérience apprendra à chacun en
» quelle quantité & de quelle ſorte ſon
» eſtomac la peut ſupporter, & les temps
» les plus convenables pour la prendre.
» Je ne vois pas que dans l'uſage de ce

» remede, l'excès puiſſe avoir aucun dan-
» ger.

» Les gens de condition, dit-il, & les
» riches dans nos Iſles, ſont fort ſujets aux
» maux hyſtériques, hypocondriaques,
» ſcorbutiques, & à quantité d'infirmi-
» tés qu'ils ont contracté eux-mêmes, ou
» hérité de leurs ancêtres, & qui les
» rendent ſouvent, à tout prendre, beau-
» coup plus malheureux que ceux que la
» pauvreté & le travail placent au plus bas
» rang de la ſociété. Ces maux ſeroient
» ſurement diſſipés ou ſoulagés par le ſeul
» uſage de l'eau de *goudron*; ce qui leur
» rendroit toute la douceur d'une vie à
» laquelle le dégoût, l'épuiſement, l'in-
» ſomnie, les douleurs, l'inquiétude laiſ-
» ſent à peine ce nom.

» Puiſque les nerfs ſont l'organe de la
» ſenſation, il ſuit de-là que leurs mou-
» vemens convulſifs peuvent produire
» toutes ſortes de ſymptômes, & conſé-
» quemment qu'un déſordre dans le ſyſ-

» tême nerveux peut revêtir l'apparence
» de toutes les eſpéces de maladies, de
» l'aſthme, par exemple, de la pleuréſie,
» d'une attaque de pierre. Or ce qui eſt
» bon en général pour les nerfs, doit re-
» médier à tous ces ſymptômes. Ainſi
» l'eau de *goudron* qui renferme éminem-
» ment les vertus des gommes & des ré-
» ſines chaudes, eſt d'un grand uſage pour
» fortifier les nerfs, guérir les tiraille-
» mens des fibres nerveuſes, la *crampe*
» auſſi & l'engourdiſſement des mem-
» bres, pour diſſiper les inquiétudes &
» faciliter le ſommeil. Je ſuis témoin de
» ſon efficacité à tous égards.

» Ce remede ſi ſûr & qui coûte ſi peu,
» s'accommode à toutes les circonſtan-
» ces & à toutes les conſtitutions, opere
» doucement, guérit ſans embarras, ré-
» veille les eſprits ſans les abattre enſuite;
» circonſtance que je répéte à cauſe de
» l'attention particuliere qu'elle mérite,
» dans nos climats ſur-tout, où les li-

» queurs fortes, par une fatalité trop
» ſouvent renouvellée, cauſent ces mê-
» mes maux auxquels on les veut faire
» ſervir de remedes, & ſi je dois me
» fier aux rapports qu'on m'en a fait,
» parmi les Dames mêmes, leſquelles ſont
» aſſurément dignes de pitié ; leur genre
» de vie les rend la proie de maux ima-
» ginaires qui ne manquent jamais de
» naître dans un eſprit qui manque d'exer-
» cice, & qui ne s'occupe à rien. Pour
» s'en délivrer, on dit qu'il y en a qui
» s'adonnent à boire des liqueurs, & il
» eſt vraiſemblable que ce qui les con-
» duit par degrés à l'uſage de ces poiſons,
» c'eſt une Pharmacie qui a mis en vogue
» de nos jours les Gouttes pour la Para-
» lyſie, le Cordial de Pavot, l'Eau con-
» tre la peſte, l'Elixir de Garus, celui de
» Stouchton, & autres ſemblables qui
» ne ſont au fond que des liqueurs ſous
» un autre nom, mais qui venant de
» chez les Apothicaires, ſont regardées

» ſeulement comme des remedes.

» La plupart des ſages de l'antiquité » ont dit que l'ame humaine eſt confinée » dans le corps comme dans une pri- » ſon, en punition des fautes précédentes » qu'elle a commiſes. Mais de toutes ces » priſons, la pire, c'eſt le corps d'un vo- » luptueux indolent, dont le ſang eſt brû- » lé par l'uſage des liqueurs fermentées » & des ſauces de haut goût, & devient » putride, âcre, corroſif, par le mêlan- » ge des ſucs animaux que la fainéantiſe » & l'indolence y laiſſent croupir, dont » les membranes ſont irritées par des ſels » piquans, dont l'ame eſt agitée par de » douloureuſes ſecouſſes du ſyſtême ner- » veux, qui réciproquement ſe trouve » affecté par les paſſions irrégulieres de » l'ame. Il ne ſe peut que cette fermen- » tation univerſelle de toute l'économie » animale n'obſcurciſſe & ne confonde » l'intelligence, ne produiſe de vaines » terreurs & des eſpérances également

» vaines, n'aiguillonne l'ame par des dé-
» ſirs furieux que rien dans la nature ne
» peut ſatisfaire, parce qu'ils n'ont rien
» qui lui ſoit conforme. Qu'on ne s'é-
» tonne pas, après cela, ſi tant de perſon-
» nes qui brillent dans l'un & l'autre
» ſexe, malgré l'éclat dont la fortune les
» comble, ſont intérieurement ſi miſéra-
» bles, que la vie leur eſt à charge.

» La complexion vigoureuſe & robuſte
» des gens du commun les rend inſenſi-
» bles à mille choſes dont la délicateſſe
» de ceux deſquels je viens de parler ſe
» trouve bleſſée. Ceux-ci, comme ſi
» on leur avoit enlevé la peau, ſentent au
» vif tout ce qui les touche; on ne man-
» que pas de chercher un remede à cette
» ſenſibilité ſi vive & ſi douloureuſe dans
» les liqueurs fermentées, & même dans
» les diſtillées, & l'uſage de ces liqueurs
» rend miſérables ceux qui, ſans cela,
» n'euſſent été que ridicules. La délicateſſe
» des nerfs & l'abattement de cette pauvre

» espece d'humains, feroient fort soula-
» gés par l'usage de l'eau de Goudron,
» qui leur prolongeroit la vie en la leur
» adouciſſant. C'eſt pourquoi je leur re-
» commande l'uſage de ce cordial, qui
» n'eſt pas ſeulement ſûr & innocent,
» mais qui donne auſſi ſûrement la ſanté
» & le courage, que les autres cordiaux
» les détruiſent.

» Je ſuis perſuadé qu'aucun autre re-
» mede n'eſt de pareille efficace pour ré-
» tablir une conſtitution mal ſaine, pour
» réjouir un eſprit mélancolique, ni ſi
» propre à renverſer ce ſombre empire
» de la rate qui exerce ſa tyrannie ſur
» la portion la plus diſtinguée de cette na-
» tion, tandis que des gens du plus bas
» état jouiſſent ſouvent d'une tranquillité
» & d'un contentement qu'aucun avan-
» tage de la naiſſance ou de la fortune
» ne peut égaler. Les choſes au moins
» en étoient là, quand les ſeuls riches
» avoient de quoi faire la débauche; mais

» depuis que les mendians eux-mêmes » s'en ſont mêlés, elles ont changé de face.

» C'eſt une choſe déplorable, que nos » inſulaires qui agiſſent & penſent tant » pour eux-mêmes, ſoient ſujets par la » groſſiereté de leur air & de leur nour» riture à devenir ſtupides, & à radoter » plutôt que les autres Peuples, qui, en » vertu d'un air plus élaſtique, de l'eau » dont ils font leur boiſſon, & d'une » nourriture légere, conſervent leurs fa» cultés juſqu'à une extrême vieilleſſe; » bonheur dont nous approcherions peut» être, ſi nous ne l'atteignions, même » en ce Pays, par l'uſage de l'eau gou» dronnée, par la tempérance & l'habi» tude de nous lever matin. Cette der» niere prolonge fortement la vie, non» ſeulement par le temps qu'elle dérobe » au ſommeil, l'image de la mort, mais » auſſi en augmentant ce qu'on appelle » vulgairement la longueur ou la durée » de notre vie.

Quelque grandes que puissent être les vertus de l'eau de Goudron, & quelque éloge que puisse lui donner le savant Evêque, je pense que ses effets doivent être lents, & même infructueux, si on ne seconde ce remede par d'autres, surtout par ceux qui sont reconnus de tout le monde comme les plus spécifiques pour chasser la mélancolie, & détruire les obstructions.

Lorsqu'un climat est mal sain & contraire à certains tempéramens, il n'y a point d'autre parti à prendre que de l'abandonner, & d'en chercher un plus favorable. Les bains, les plaisirs modérés, les eaux minérales & artificielles, le mercure, le mars, le lait, les voyages, principalement l'exercice du cheval, sont, de l'aveu de tous les Praticiens, les remedes les plus sûrs & les plus efficaces pour récréer l'esprit, résoudre les embarras des visceres, rétablir le ressort des solides, & la consistance des liquides.

Perſonne n'ignore qu'un travail modéré qui éloigne l'eſprit de l'oiſiveté, que la tempérance dans le boire & le manger & dans tous les plaiſirs des ſens, en un mot la tranquillité d'eſprit, de quelque façon qu'on ſe la procure, ſont les véritables moyens de conſerver la ſanté, & de prolonger les jours. Mais on voit peu de perſonnes jouir dans nos Colonies de cette tranquillité, de ce précieux tréſor. Le déſir de ſortir de la miſere, qui quelquefois conduit au-delà des mers, les projets, comme déja l'on a pu l'obſerver dans la deſcription de Saint Domingue, & les entrepriſes qu'on fait pour faire ou augmenter ſa fortune, mettent ſouvent obſtacle à ce bonheur qu'il eſt naturel à l'homme de déſirer. Pour ſurcroît de malheur, les excès dans les plaiſirs, plus dangereux dans les climats chauds que dans les froids, concourent avec les inquiétudes & l'intempérie de l'air à troubler & diſſiper les eſprits ani-

maux, & à les épuiser. Telles sont les causes générales en partie des maladies dont nous allons continuer de donner l'histoire.



HISTOIRE
DES MALADIES CHRONIQUES.

De la Cachexie.

ON appelle aux Isles cette maladie, Mal d'estomac, parce que ceux qui en sont attaqués ressentent une si grande pesanteur dans toute l'étendue de la région épigastrique, sur-tout au milieu de cette partie, qu'ils ne se plaignent que de l'estomac, & qu'ils n'ont d'appétit pour aucun aliment. Ils deviennent pâles, bouffis, & toutes les parties du corps, sur-tout le ventre, paroissent considérablement enflés. Ils ressentent une lassitude extraordinaire, & sont tellement assoupis, qu'ils voudroient tou-

jours dormir. Cette maladie négligée a coutume de dégénérer en Scorbut, qui ſe termine, ou par une Hydropiſie, ou par une Diarrhée.

Deux cauſes générales concourent à former le Mal d'eſtomac; l'uſage des mauvais alimens, qui n'eſt que trop commun dans les Iſles, & la pareſſe : l'une des deux ſuffit pour le procurer, ſur-tout dans les tempéramens pituiteux.

Les Negres y ſont plus ſujets que les Blancs, non-ſeulement parce qu'ils n'uſent que d'alimens très-groſſiers, tels que la Caſſave, les Patates, les Ignames, le Gombo & le Maïs; mais auſſi parce qu'ils ont ſouvent le malheur d'appartenir à des maîtres qui ont l'inhumanité de leur ravir le temps qu'on a coutume de leur accorder pour cultiver les vivres dont ils ont beſoin. Ils n'ont d'autre reſſource dans cette extrémité, que d'employer une partie de la nuit à chercher quelques autres mauvaiſes nourritures,

plus propres à leur nuire qu'à les fortifier.

Quelque robuftes que puiffent être ces infortunés efclaves, ils fuccombent bientôt, & le Mal d'eftomac eft la moindre des maladies auxquelles ils foient fujets; car les obftructions du Méfentere, du Foie & de la Rate, accompagnées de fievres lentes, de flux de ventre ou d'Hydropifie, font périr le plus grand nombre.

Les convalefcens, dont la quantité des remedes a affoibli le reffort de l'eftomac & des inteftins, & a défuni les globules du fang, y font très-fouvent fujets, fur-tout ceux dont la longueur & la violence des fymptômes ont eu pour caufe principale un engorgement dans les vaiffeaux lymphatiques du Méfentere.

L'ufage des mauvais alimens, une vie oifive, l'une ou l'autre de ces deux caufes, & la foibleffe de l'eftomac, étant le principe de la Cachexie; & leur effet

étant une digeſtion très-imparfaite, un ſang déſuni, un relâchement des parties ſolides, & des engorgemens dans les viſceres du ventre, ſur-tout dans les vaiſſeaux lymphatiques de l'Eſtomac, du Foie & du Méſentere; on ne doit ſuivre d'autre indication que d'évacuer l'abondance qui ſurcharge les vaiſſeaux, d'ouvrir ceux qui ſont obſtrués, & en rétabliſſant le reſſort des fibres, donner au ſang la nourriture & la conſiſtance dont il eſt dépourvu. Je propoſe pour cet effet une méthode dont je me ſuis toujours ſervi avec ſuccès.

Prenez une poignée de vieux Cloux bien rouillés, un gros de Sel ammoniac, des racines de bois d'Aniſette, d'herbe à Colet coupées par petits morceaux, & creſſon, de chacun une poignée; gingembre, une demi-poignée, & ſix Citrons coupés en quatre; Miel commun, demi-livre : mettez le tout dans trois pintes d'eau bouillante, que vous laiſſerez fermenter vingt-quatre heures : paſ-

ſez & exprimez toutes les drogues. Le malade prendra un gobelet de cette liqueur de trois en trois heures, dans l'intervalle, du Thé, ou de l'infuſion de petite Sauge.

Si cette tiſane ne ſuffit pas pour lâcher le ventre cinq à ſix fois, faites prendre de deux jours l'un, dans le premier verre, deux gros de ſel d'Epſom, & vingt-quatre grains de poudre Cornachine. On donne tous les ſoirs au malade un gros de Thériaque, qu'on délaie dans moitié eau & moitié vin. Pluſieurs ſont ſi difficiles à émouvoir, qu'on eſt obligé d'animer les premiers verres de purgation par l'Emétique. Dans ce cas on ne doit point preſcrire le Thériaque, il faut attendre que l'engorgement ſoit diminué.

J'ai ſoin au ſurplus de recommander aux malades l'exercice, ſur-tout celui du cheval, l'uſage des alimens ſecs, du café & du vin blanc, & de manger beaucoup de pommes d'Acajou.

Je ne prescris aux convalescens qui sont menacés du Mal d'estomac, que l'usage de la tisane apéritive majeure, & de trois en trois jours celui de la tisane simple purgative, dont on trouvera la description dans notre Pharmacopée.

J'ai vu de bons effets de l'usage continué d'une simple tisane faite avec les racines de Chicorée sauvage, d'Asperges, d'Oseille, de vieux Cloux & le Cresson.

Une Dame qui avoit beaucoup de disposition à la Cachexie, & qui n'étoit point réglée depuis plusieurs années, se rétablit peu à peu, & fut réglée au bout de trois à quatre mois d'usage de cette tisane. Une autre fut délivrée des Fleurs blanches qui la mettoient en cet état.

Outre les especes de Cachexie dont je viens de faire mention, il y en a deux autres que j'appelle Scorbutiques & Véroliques, qui sont par conséquent symptômes de l'une ou de l'autre maladie. Elles sont bien communes parmi les

Créoles, parce qu'un grand nombre ſort de peres & de meres qui leur ont laiſſé en héritage de telles maladies. Elles accompagnent également tous ceux qui ſont infectés de l'une ou de l'autre, ſur-tout du Scorbut ; & cette maladie ou ſymptôme a toujours coutume de précéder la Diarrhée, l'Hydropiſie ou les Ulceres qui terminent la carriere des ſcorbutiques.

Les Fleurs blanches ſimples, car il faut bien les diſtinguer des véroliques, ou de celles qui ſont une ſuite de la Gonorrhée, ſont un ſymptôme de la Cachexie dans les femmes. Quelquefois elles précédent cette maladie, & la produiſent. Elles proviennent alors, ou d'une Gonorrhée mal guérie, ou d'une ſuite de couche dans laquelle une femme aura été mal délivrée, c'eſt-à-dire à qui on aura arraché de force l'arriere-faix, manœuvre qu'employent la plupart des Sages-femmes du Pays. Les cauſes indiquent les remedes qui peuvent convenir.

I. HISTOIRE.

Une fille de vingt ans, d'un tempérament pituiteux-ſanguin, d'une poitrine délicate, ſujette à l'engorgement de la rate, qui s'étoit diſſipé en France, eut de grands ſujets de chagrin, qui ſupprimerent ſes régles, & la firent tomber dans une Fievre double-tierce qui dégénéra en Fievre lente-continue. Elle devint leucophlegmatique, urinant peu, & ſi oppreſſée, que la jugeant à l'extrémité, on m'appella. Je la trouvai avec une toux ſéche, le pouls très-fréquent, la reſpiration fort embarraſſée, ne pouvant reſpirer qu'aſſiſe dans le lit. Les hypocondres étoient douloureux, ſur-tout le droit; il y avoit fluctuation dans le ventre, & ſuivant les apparences, épanchement dans la poitrine; les cuiſſes étoient extraordinairement enflées; elle reſſentoit de continuelles fraîcheurs, & étoit très-altérée dans les petits redoublemens de fievre qui ſe ſuccédoient les

uns aux autres. Elle fut guérie par les remedes ſuivans, qu'elle prit pendant l'eſpace de trois mois, au bout duquel temps ſes régles ſe rétablirent.

Prenez de vieux Cloux, une poignée; Sel ammoniac, demi-gros; Racines d'Aſperges, de Chiendent, Ecorce d'Oranger & de Citronnier, Racines de Verveine blanche & de Pois-puant, de chacun une pincée; Canne de ſucre coupée par morceaux, une poignée; Graines de Sapotilles concaſſées, une douzaine: faites bouillir dans deux pintes d'eau juſqu'à la diminution du quart; faites infuſer une poignée de Creſſon, & paſſez le tout.

Elle uſa pendant trois ſemaines d'une autre tiſane, faite avec les Racines de petit Baliſier, le Chiendent, la Squine du Pays, le Gingembre & le Safran oriental, de chacune une pincée; le Creſſon de Savane, une poignée, & un gobelet de gros Syrop, qu'on mettoit dans deux pintes d'eau, où l'on éteignoit un Fer

rouge, & on laissoit le tout fermenter vingt-quatre heures : on passoit ensuite la liqueur. Cette tisane étoit purgative & très-diurétique. On mettoit dans les bouillons du Kaïa, de la Pimprenelle, du Cerfeuil, de la Chicorée sauvage, du Céleri & du Cresson.

II. HISTOIRE.

Un jeune homme d'un tempérament phlegmatique, tomba à la suite d'une fievre double-tierce lymphatique, dans une Cachexie ou Mal d'estomac. Il étoit tellement leucophlegmatique, qu'à peine pouvoit-il marcher ; les gencives étoient très-gonflées & corrompues ; une fievre lente qui redoubloit tous les jours accompagnoit ces accidens. Je lui prescrivis les remedes suivans.

Prenez une douzaine de Cloux rouillés, des Ecorces de Citronnier, de Sucrier, du Gingembre coupé par morceaux, de chacun une pincée : faites bouillir tout cela dans deux bouteilles d'eau

d'eau jusqu'à la diminution du quart. En tirant la décoction du feu, jettez une demi-poignée de Cresson de Savane, que vous laisserez infuser une demi-heure : passez le tout. Le malade en boira un gobelet de deux en deux heures.

De cinq en cinq jours on prendra un gobelet de cette tisane purgative, avec un gros d'Agaric, deux gros de Sel d'epsom, & un bâton de casse.

Cette tisane fit tellement uriner le malade, qu'il fut désenflé au bout de dix à douze jours; la fievre disparut, & au bout de quinze à vingt jours il fut parfaitement rétabli.

III. HISTOIRE.

Une femme, à la suite d'une fausse couche & d'une fievre continue, devint si considérablement leucophlegmatique, qu'on en désespéroit. Un habitant conseilla de baigner la malade dans la décoction de Bois de Couille, dit en latin *Breynia*. Ce remede procura à la ma-

lade un flux de ventre qui la tira d'affaire.

IV. Histoire.

Cachexie compliquée.

Une femme de vingt-huit ans fut attaquée, à la suite d'une couche, d'un gros rhume, qui dégénéra en fluxion de poitrine. Cette maladie fut négligée, la fievre persista; la malade devint enflée, surtout des jambes & des cuisses. Quand je fus appellé, je la trouvai fort accablée; elle avoit un pouls petit & fréquent; la fievre redoubloit par frisson; & sur le rapport que me fit la malade, il y avoit une intermission de huit à dix heures; tout le corps étoit bouffi, & les parties inférieures étoient très-grosses. Elle toussoit beaucoup; les crachats me parurent purulens. Elle avoit, pour surcroît, un dévoiement qui la faisoit aller de demi-heure en demi-heure. Je lui conseillai les remedes suivans.

Prenez une douzaine de Cloux rouil-

lés, de l'écorce de Gommier coupée par petits morceaux une pincée, du Cresson de Savane une demi-poignée, du Francbasin une pincée; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution du quart; passez la tisane dont la malade usera pour boisson.

On lui lavera tous les soirs les jambes avec la décoction des feuilles d'Oranger, de Citronnier & de Monbin.

On la purgera de cinq en cinq jours avec un gros de Rhubarbe, & deux onces de Manne.

Dans six jours, on la mettra à l'usage de l'opiate suivant, dont elle prendra deux prises, l'une à la fin de la fievre, & l'autre huit jours après. Prenez Quinquina, deux gros; Iris de Florence, Safran de Mars apéritif, de chacun un gros; Blanc de baleine, deux gros: mêlez cela dans suffisante quantité de Miel de Narbonne. La prise d'un gros.

Du Scorbut et de l'obstruction de la Rate.

Le Scorbut est une corruption si générale, que toute la masse du sang en est infectée; une haleine mauvaise, des gencives livides, sanguinolentes, & quelquefois noirâtres ; les dents qui remuent & qu'on arrache facilement; une pesanteur ou douleur gravative dans les Hypocondres, une lassitude sur-tout dans les parties inférieures, & des taches grandes, sans élévation, rougeâtres, pourprées & noires, sont les signes les plus communs de cette maladie; mais il n'y en a point qui la caractérise mieux dans les Pays chauds que le gonflement ou l'obstruction de Rate qui en est le symptôme ordinaire; ceux des parties supérieures étant rares, & ne paroissant ordinairement que dans les années où la sécheresse a été considérable.

Le méchanisme de la structure de la Rate doit en effet la rendre plus susceptible d'engorgement & de corruption que tout autre viscere, sur-tout dans les Pays chauds & marécageux, tant par rapport à la trop grande dissipation d'esprits animaux dont elle a plus besoin que les autres visceres, que par rapport aux effets du relâchement qui suit les fréquentes maladies qu'on essuye à Saint Domingue. De-là vient que nous la regardons comme le principal siége des causes du plus grand nombre des maladies chroniques, de la Diarrhée, de l'Hydropisie & du Flux hémorroïdal, qui en sont presque toujours des suites, & par où à la fin ceux qui sont attaqués de cette obstruction terminent leur carriere.

La conformité qu'il y a du gonflement de la Rate, commun dans l'Amérique, & de ses symptômes, avec la maladie que les anciens appellent *grande Rate*, nous donne lieu de croire qu'ils ont décrit le Scorbut sous ce nom, &

que l'opinion qu'on a qu'ils ne l'ont pas connu, n'eſt fondée que ſur la différence du nom, & ſur ce que le gonflement de Rate n'eſt pas ordinaire dans le Scorbut du nord. Une telle différence peut arriver ſans changer le caractere de la maladie, ſuivant la qualité du climat & la ſituation des lieux, qui donnent à toutes les parties du corps, & ſouvent à quelques-unes plus qu'aux autres, des diſpoſitions particulieres, qui les rendent plus ſujettes aux maladies & aux impreſſions de l'air d'une Contrée qui contient des principes plus analogues avec l'humeur d'un tel viſcere, qu'avec celle d'un autre. *Ex hoc profectò Cachexiæ genere eum eſſe morbum judico quem expreſſiſſe Hippocrates ſub magnis lienibus videtur; ſi quidem bilis atra interdùm ità peſtilens fit corruptione, ut cum in corpus extrà lienem diffunditur, planè ejus habitum univerſum corrumpat. Id vitium his ſignis ſeſe prodit; os ipſiuſque ſpiritus malè olet, gingivæ vitiantur, ſublividæque & nonnunquam ſu-*

batræ redduntur.... Is morbus Batavis, aliiſque populis qui humiliora atque paluſtria loca incolunt, frequens eſt utique, ſi his quoque alimenta craſſa, duræque materiæ, ſumuntur.

Ce ſentiment eſt d'autant plus juſte, qu'il eſt conforme à ce que nous obſervons tous les jours à Saint Domingue, où tout concourt à y produire cette maladie; ſavoir la ſituation des lieux, qui ſont très-marécageux, les mauvais alimens dont on uſe, les débauches auxquelles on ſe livre, & les fréquentes maladies qu'on y eſſuie; & ſi les ſcorbutiques réſiſtent plus long-temps dans l'Amérique méridionale que dans le Nord, il ne faut l'attribuer qu'à la chaleur du climat qui leur eſt favorable. Mais après tout, ils y languiſſent plutôt qu'ils ne vivent. De ſix en ſix mois, au plus tard tous les ans, ils ſont ſujets à des fievres intermittentes ou continues, accompagnées de Flux de ventre ou d'Hydropiſie. On applique les remedes qui peuvent

diminuer le mal ; on en vient à bout ; mais quelques remedes qu'on apporte, la Rate est toujours gonflée, & au bout de sept à huit mois le mal revient ; & après quelques vicissitudes de santé & de maladie, il dégénere en flux de ventre. *Qui lienosi à Dysenteriâ corripiuntur, his, longâ superveniente Dysenteriâ, Hydrops, aut intestinorum levitas, &c. pereunt. Hipp. Aphoris. 43, 5, 6.*

Il arrive très-souvent que cette maladie est entée sur un reste de vérole, qui joint au Scorbut, les rend l'une & l'autre incurables. Alors un Médecin, pour soulager son malade, ne peut user que de quelques remedes anodins. On a pu remarquer dans l'Histoire des Constitutions épidémiques, que depuis 1738 que la sécheresse a dominé jusqu'à 1744, on a vu moins de Rates gonflées, surtout pendant 1742 & 1743, que dans les années précédentes qui ont été pluvieuses, par conséquent moins de Diarrhées, moins d'Hydropisies ; & ceux qui

en étoient attaqués ont eu des ſymptômes plus conformes à ceux qu'on a coutume d'avoir en Europe ; des gencives pourries, des taches pourprées ; mais ſur-tout des jambes ulcérées, & des ulceres ſi mauvais, que les os ſe carioient en très-peu de temps. Quelques-uns, mais en petit nombre, eurent des marques de corruption aux gencives, & des taches, ſans qu'il parût d'obſtruction apparente.

Ces ſymptômes ſcorbutiques parurent ſur-tout à la fin de l'été & au commencement de l'hiver, que le temps fut plus ou moins pluvieux pendant le cours de ces années. Ces effets prouvent de quelle façon la qualité du temps contribue au caractere & au changement des maladies. Les années pluvieuſes déterminent ou occaſionnent le reflux des mauvais levains vers les parties internes ; au lieu que les ſéches reſſerrant les fibres, & augmentant leur reſſort, les mettent en état de les chaſſer au-dehors.

Il réſulte de tout ce que nous avons dit, que le gonflement de la Rate ne peut être qu'un ſymptôme ſcorbutique, qu'il contribue plus que tous les autres à rendre cette maladie dangereuſe & incurable, parce qu'il eſt l'effet d'un relâchement & d'une corruption générale ; que cette corruption ayant pour cauſe les mauvais principes que les exhalaiſons du Pays lui communiquent, on ne peut propoſer de meilleur remede à ceux qui en ſont attaqués à un certain degré, que d'aller reſpirer un air qui puiſſe leur être plus favorable. En effet ceux qui prennent ce parti paroiſſent ſe rétablir promptement, & même après quelque ſéjour à la mer, ils apperçoivent un changement conſidérable. Ce qui me donne lieu de penſer que la cauſe principale du Scorbut ne peut être qu'un principe d'une nature alkaline volatile, analogue à celui qui domine dans le mal de Siam ; que ce principe combattu & remplacé par l'Acide marin, eſt peu à peu détruit : d'où

il s'ensuit qu'on a tort d'attribuer à l'air marin le Scorbut dont on est affligé dans les voyages de long cours. On reconnoîtra en effet que ce Scorbut a le même principe que celui des Pays marécageux, lorsqu'on sera attention à la qualité des vivres dont on use, à la mal-propreté & à la corruption qu'on ne peut éviter dans de pareils voyages, enfin à l'ennui d'être long-temps renfermé, & au long séjour que la plupart des Navires font dans les rades ou ports marécageux, ou entourés de marécages.

Les tempéramens mélancoliques & les bilieux sont plus sujets au scorbut que les sanguins & les pituiteux; ceux qui menent une vie oisive, ou qui vivent de mauvais alimens, plus que ceux qui agissent, & usent de bonnes nourritures. Les habitans des Montagnes n'y sont pas si sujets, si ce n'est ceux qui demeurent dans des Gorges ou Acculs profonds, étroits, où passent de grandes rivieres;

encore y en a-t-il peu qui en ſoient attaqués.

Le ſang qu'on tire aux ſcorbutiques ou vérolés qui ſont parvenus au dernier degré de diſſolution, teint peu le linge. Quand il eſt froid, il reſſemble à une gelée d'un rouge pâle ou marbré; il ne s'en ſépare point de ſéroſités, ou très-peu. Faiſant attention à la qualité du pouls, qui dans tous eſt flaſque & preſque ondulent, à la couleur olivâtre ou plombée du viſage, & ſouvent de tout l'extérieur du corps, & à la blancheur des lévres, je penſe que cette qualité eſt l'effet d'une diſſolution différente de celle qu'on a coutume d'obſerver dans pluſieurs circonſtances, dans une Hydropiſie, par exemple, qui n'a point pour principe l'un ou l'autre de ces deux Virus, & où le ſang ſe réduit en ſéroſité, reſtant au centre un champignon. Il faut donc reconnoître deux eſpéces de diſſolutions preſque oppoſées l'une à l'autre. Je me

ſuis attaché à en examiner la nature, & à en découvrir la cauſe. Voici quelles ont été mes réflexions.

Le ſang, ſemblable à une gelée, eſt propre à ceux qui n'ayant pas remédié aux premiers effets du Virus ſcorbutique ou vérolique, lui ont laiſſé faire des progrès, lui ont donné le temps de détruire le tiſſu des globules du ſang & des autres liqueurs, & de s'y incorporifier ou amalgamer. Or le temps qui s'eſt employé à cette deſtruction, à cette amalgame, donne à ces Virus un titre de propriété, & au tempérament un changement ou une nouvelle forme qu'il n'eſt plus du devoir de la Médecine de changer.

Il n'en eſt pas ainſi de l'autre eſpéce de diſſolution, le ſang paroît y conſerver toujours ſa qualité globuleuſe. Cette qualité eſt une marque que les liqueurs conſervent toujours l'union, & le reſſort des parties qui les compoſent, & qu'elles ne ſont pas confondues.

Suivant ce principe, on peut facile-

ment rendre raison pourquoi le sang, quelque vermeil qu'il soit dans le commencement d'une maladie, dès-lors qu'il se fige en consistance de gelée, est un signe plus dangereux que lorsque la sérosité s'en sépare, quelque mauvaise que puisse être d'ailleurs la qualité du sang; pourquoi cette consistance est un signe de maladie pestilentielle, c'est-à-dire d'un mauvais levain qui a désuni les parties fibreuses des globules. Ce sang conserve néanmoins sa couleur naturelle; & en cela il differe de la dissolution scorbutique ou vérolique. Il ne la conserve que parce qu'une grande abondance ou affluence de mauvais principes agissant subitement & promptement, les parties globuleuses désunies n'ont pas eu le temps d'être dépouillées de leur couleur naturelle; au lieu que dans les autres il agit plus lentement & plus long-temps : d'où résultent une impregnation plus intime, une désunion plus considérable.

Quand le scorbut n'est pas parvenu au

dernier degré, on en tente la cure par les remedes qu'on eſtime être ſpécifiques pour cette maladie. Je n'en propoſe point d'autres que les tiſanes, bouillons, purgations, opiates, bols & gargariſmes qu'on trouvera décrits dans notre Pharmacopée ſous le nom d'Anti-ſcorbutiques.

Quoique les Creſſons & autres plantes de cette nature obtiennent le premier rang parmi les Anti-ſcorbutiques, ils ne conviennent pas cependant à toutes ſortes de tempéramens; car ceux qui ſont ſujets, ſuivant l'obſervation d'Ettmuler, à des diſpoſitions éréſipétaleuſes, à une couleur trop vermeille du viſage, à des palpitations, à des ſuperpurgations & à des migraines & autres ſymptômes de cette nature, non-ſeulement ne s'accommodent point de leur uſage, mais en reſſentent de mauvais effets, à moins qu'on ne les mêle avec l'Oſeille, l'Alleluia & le Beccabunga, ou dans le Lait, le petit Lait, ou le Vin, afin que par ce moyen

leur acrimonie volatile soit tempérée. De-là vient que le même Auteur ordonne dans le petit Lait, les remedes Anti-scorbutiques à ceux qui sont attaqués de fievres intermittentes-scorbutiques, qui ont pour caractere des accès très-irréguliers.

Juncker, dans son Livre intitulé, *Conspectus Medicinæ*, établit différentes classes de remedes Anti-scorbutiques, suivant les différens tempéramens. Il propose pour les tempéramens Phlegmatiques ceux qui sont les plus âcres & les plus pénétrans, comme le Cochlearia, les Cressons, les Raves, la Moutarde, les Oignons & l'Ail; pour les mélancoliques, les amers, savoir le Beccabunga, la Fumeterre, la plante appellée Trifolium Fibrinum, la petite Chelidoine, la Chicorée, le Cerfeuil; & il prescrit pour les bilieux & bilieux-sanguins, les acides, ou seuls ou mêlés avec les autres: tels sont l'Oseille, l'Alleluia, les sucs de Citron, de Limon, de Groseille & d'Epine-vinette. Un grand

nombre de célebres Médecins s'accordent ſur ce point avec cet Auteur. Sydenham joignoit avec ſuccès à la conſerve de Cochlearia, la pulpe de Citron ou d'Orange. Martin Liſter mêle tous les ſucs des fruits acides, le vinaigre & l'eſprit même de Vitriol avec celui de Cochlearia. Et Simon Paulli y mettoit l'eſprit de Vitriol à la doſe d'un ſcrupule. Les peuples du Groënland, inſtruits par l'expérience, employent enſemble pour la guériſon du ſcorbut, le Cochlearia & l'Oſeille.

On conviendra cependant que dans le ſcorbut naiſſant, le ſang & la lymphe circulent trop lentement, & ſont tellement privés de fluidité, qu'ils ont beſoin de remedes âcres & ſpiritueux, pour ranimer les oſcillations languiſſantes des fibres, pour diſſoudre les humeurs trop épaiſſes, & pour rétablir leur mouvement circulaire. Mais il en doit être autrement dans le Scorbut déclaré ou invétéré, où les humeurs, par leur repos ou ſtagnation, ont

acquis un degré de pourriture par laquelle les ſels renfermés dans les liqueurs ſont devenus urineux, & ſe ſont tellement développés, qu'il eſt facile d'en remarquer les effets dans le ſang, dans la ſérosité, & dans les urines, qui ſe corrompent promptement. S'il arrive alors qu'on agite & qu'on anime l'action de ces ſels urineux par l'uſage des médicamens anti-ſcorbutiques, actifs & ſpiritueux, ils développent, diviſent les parties ſulphureuſes des humeurs, & en diſſolvent ce qui eſt coagulé, détruiſent le tiſſu globuleux des différentes humeurs, & corrodent les parties ſolides; d'où réſulte un plus grand nombre de ſymptômes ſcorbutiques. Au contraire, ſi on a recours aux acides volatils tirés des végétaux, on vient à bout, par l'effet de ces remedes, de fixer les ſels urineux, & par leur union d'en faire un ſel mixte ou ſalé, dont on n'appréhendera pas de mauvaiſes ſuites, & qui ſe diſſipera facilement par une ſécrétion & évacua-

tion abondante d'urines ; on rétablira insensiblement le ressort des fibres, & la consistance que les humeurs avoient perdue.

Consultation pour un Hypocondriaque menacé du Scorbut.

LE détail que nous a fait Monsieur.... des accidens auxquels il est souvent sujet depuis plus d'un an, déclare une maladie qu'on appelle Affection hypocondriaque, qui a pour cause une tension trop forte & trop continuelle des fibres du cerveau & des nerfs. Cette tension provient & de la qualité du tempérament, & de quelques autres causes conjointes, comme d'une trop grande oisiveté, qui donne lieu de trop réfléchir sur des maux qui, d'imaginaires qu'ils étoient dans le commencement, deviennent par trop d'inquiétude une véritable maladie, ou de quelque passion secrette,

dont les impreſſions répondent aux mouvemens que l'importance de l'objet peut exciter. De cette tenſion contre-naturelle, réſulte un dérangement dans le cours des eſprits animaux, qui ſe filtrent & circulent lentement, ou en déſordre dans les parties nerveuſes, ſur-tout dans celles qui ont leur origine dans le Cervelet, ſiége principal des opérations de l'ame, & d'où partent les nerfs deſtinés aux fonctions des principaux viſceres, le cœur, le poumon, le foie, l'eſtomac, la rate, le diaphragme, &c. De-là vient un ralentiſſement dans la circulation du ſang, qui le fait épaiſſir, & qui, ſelon les différens degrés d'épaiſſiſſement, occaſionne des engorgemens plus ou moins conſidérables, ſuivis de ſymptômes proportionnés.

Comme la circulation eſt naturellement plus lente dans les viſceres du ventre que dans les autres, ils ſont toujours les premiers attaqués, & le ſiége ordinaire de la cauſe qui produit les premiers

ſymptômes : de-là les envies de vomir, les indigeſtions, les gonflemens d'hypocondres, les légeres ſuffocations, le reſſerrement de la gorge, & enfin les éclipſes de connoiſſance, & les mouvemens ſpaſmodiques, dont le malade eſt ſouvent attaqué, & auxquels il eſt plus ſujet dans les temps pluvieux, ſur-tout quand le frais ſuccede à la pluie, parce que rien ne contribue plus au gonflement de toutes les parties du corps que l'humidité.

Les cauſes premieres & eſſentielles de cette maladie une fois connues, préſentent deux objets à combattre; la tenſion trop forte du genre nerveux, & ſon effet, qui eſt l'épaiſſiſſement du ſang. Une ſeule indication ſuffira pour remédier à l'un & à l'autre, attendu qu'on ne peut ſe propoſer le relâchement des fibres nerveuſes qu'on ne ramolliſſe, délaye & liquéfie le ſang & les autres liquides. On eſpere y parvenir par l'uſage des bains, des bouillons, des tiſanes, & du régime ci-après étaillé.

Le malade se baignera tous les jours vers les cinq heures du soir pendant un quart d'heure dans un bain très-légerement tiéde, fait de la décoction d'herbes émollientes, Epinars, Médecinier-bâtard, feuilles de Gombo, de Monbin, dont il se fera bien frotter avant de sortir du bain, se mettant aussi-tôt au lit, où il sera couvert comme à l'ordinaire, & où il prendra plein une écuelle un des bouillons suivans.

Prenez un fort poulet, qu'on farcira de gruau, & à son défaut de farine de petit mil à chandelle, & de sept à huit grains de Sapotille concassée : quand il sera demi-cuit, ajoutez Chicons, Epinars, Chicorée blanche, Kaïa, qu'on appelle Monzambai, Morelle du Pays, que les Negres appellent Laman, de chacun une bonne poignée, qu'on fera bouillir dans six pintes d'eau jusqu'à la diminution d'environ un tiers, & on exprimera le tout; le malade prendra un de ces bouillons de trois en trois heures,

& dans l'intervalle un gobelet de la tisane suivante d'heure en heure.

Prenez une poignée de Cloux bien rouillés, & un gros de Sel ammoniac, sur lesquels on versera neuf pintes d'eau bouillante, qu'on laissera infuser : on prendra tous les matins trois pintes de cette eau, dans laquelle on fera bouillir l'espace d'un demi-quart d'heure, du Chiendent, des racines d'Asperges, de la Chicorée sauvage, & de la Verveine bleue, de chacun une bonne pincée. Retirant la tisane du feu, ajoutez une pincée de Réglisse, & une demi-pincée de Safran, qu'on laissera infuser un quart-d'heure.

Le malade se purgera tous les quinze jours avec deux bâtons de Casse, & deux gros de Sel d'Epsom dans deux verres. On mettra dans chacun douze grains de Poudre Cornachine, trois heures d'intervalle entre chaque prise, de deux jours l'un. Il montera à cheval le matin, & il se promenera pendant deux heures. La diéte consistera en soupe ordinaire, bouil-

lie légere de Maïs, de petit Mil, de Gruau, ſans lait, ſans œufs ni beurre, ces alimens lui étant contraires; ainſi on la fera à l'eau, avec un peu de jus de viande, ou du bouillon, ou de la Montaigue bien fraîche, ſans ſel, & un peu de ſucre. Ce feront là les alimens du déjeûner; il ne mangera à dîner & à ſouper que de la ſoupe, de la viande bouillie ou rôtie, ayant ſoin d'écarter les membranes, les graiſſes, les cartilages, comme matieres indigeſtes. Il évitera de trop ſe remplir, & il boira ou de la tiſane, ou d'une ſimple décoction de Chiendent, qu'il pourra teindre de vin. Tout ragoût, ſalades, épiceries de toutes eſpeces, lui ſont d'ailleurs interdits.

Mais comme le ralentiſſement général de la circulation fait ſon principal effet ſur la rate & ſur le foie, & épaiſſit par conſéquent la bile plus que toute autre humeur, & que cette bile en croupiſſant acquiert une qualité âcre, muriatique, qui par ſon développement infecte le ſang d'un mauvais

-vais levain, qu'on appelle Scorbut, lequel par cette raiſon eſt toujours la terminaiſon des affections hypocondriaques, & ordinairement très-prompte dans un climat auſſi marécageux que celui de Saint Domingue, où l'air, rempli de mauvais principes, ne peut qu'augmenter la mauvaiſe diſpoſition qui ſe rencontre dans les tempéramens; il faut donc tâcher non-ſeulement d'en prévenir les effets, mais encore de détruire ceux qu'on a lieu de ſoupçonner être déja exiſtans. C'eſt dans cette vue, qu'après un mois d'uſage des remedes ci-deſſus preſcrits, le malade prendra ceux qu'on appelle Anti-ſcorbutiques.

Il ne prendra alors que deux fois par ſemaine, le bain, où l'on mettra de la Sauge de marais, du Franc-baſin, des feuilles de Gommier & de Monbin. La Chicorée ſauvage tiendra dans ſes bouillons la place des Chicons & de la Chicorée blanche. En les tirant du feu, on y fera infuſer du Creſſon de fontaine &

du Cerfeuil, de chacun une poignée. On ſubſtituera dans la tiſane, à la racine de Verveine, une patte de Gingembre coupée par morceaux, & on fera infuſer avec le Safran une poignée de Creſſon de Savane. On purgera le malade tous les huit jours avec un gros de Confection Hamech, un gros de Séné, & douze grains de Poudre Cornachine. Si cette doſe ne paroît pas ſuffire pour cinq à ſix ſelles, on la doublera la ſeconde fois. Il avalera ſoir & matin une priſe de l'opiate ſuivant.

Prenez Safran de Mars apéritif, Cloportes, petite Centaurée & Iris de Florence bien pulvériſés, de chacun un gros, Sel d'Abſynthe un gros : mêlez-les dans ſuffiſante quantité d'extrait de Geniévre. La doſe d'un gros.

Le malade continuera ces remedes l'eſpace d'un mois, & je lui conſeille de reprendre de quatre en quatre, ou de cinq en cinq mois, l'uſage, tant des premiers que des ſeconds, ne devant point

compter ſur le mieux qu'ils pourront lui procurer, parce qu'en fait de maladies chroniques, on doit ſe propoſer un traitement auſſi long pour réuſſir dans la cure, que la maladie a été de temps à ſe former & à croître. Dans l'intervalle qu'on lui accorde, il gardera le régime qu'on lui a propoſé; il continuera l'exercice du cheval, qu'on lui recommande particulierement, & il s'abſtiendra du commerce des femmes. C'eſt l'avis de....

Quelques-uns dans qui le mal n'avoit pas fait beaucoup de progrès, ont paru guérir par l'uſage des remedes ſuivans, que je rapporte ici, parce qu'ils ſont fort ſimples.

Prenez écorce de Gommier & de Sucrier coupée par petits morceaux, de chacune une bonne pincée; de vieux Cloux une poignée; faites bouillir dans deux pintes d'eau, juſqu'à la diminution du quart: en tirant la décoction du feu, faites infuſer pendant une demi-heure

une poignée de Cresson de Savane ou de fontaine ; passez la tisane.

Appliquez sur la Rate un cataplasme fait avec la Verveine bleue, bouillie dans partie égale d'eau & de Taffia ; saupoudrez le cataplasme avec une poudre ou mêlange de parties égales de Sel, de Poivre & de Gingembre pulvérisés.

Prenez écorce de Citronnier, d'Oranger, de Mapou & de Tamarin, de chacun une pincée ; de vieux Cloux une poignée : faites une tisane comme la précédente, y faisant infuser une poignée de Cresson.

Le malade qui a usé de ce remede, m'a dit avoir été guéri en quinze jours, & qu'il urinoit si copieusement, qu'il fut obligé d'en quitter l'usage au bout de ce temps.

A la suite de ces remedes ou de semblables, je conseille à plusieurs, quand il n'y a plus d'apparence de gonflement, de continuer les mêmes tisanes coupées avec un tiers ou moitié de lait, & de se

purger tous les huit jours, dans la vue de rétablir la parfaite consistance du sang.

Un habitant, qui avoit un commencement de Scorbut, m'a assuré s'être guéri par l'usage de la Calebasse, ainsi qu'il est fait mention dans la Pharmacopée, dont il prenoit de deux en deux jours deux ou trois verres, suivant l'effet que le remede paroissoit avoir : ce qu'il continua pendant trois semaines, après lequel temps il se mit à l'usage du lait coupé avec l'infusion de Cresson. Il me dit avoir ressenti peu de tranchées, & que ce remede le faisoit aller dix à douze fois.

D'autres disent aussi avoir été guéris du gonflement de Rate par l'usage des feuilles d'Aloës, dont on enleve la peau, & qu'on avale en façon de tranches de Cardes, après les avoir saupoudrées d'un peu de Sel.

I. *Histoire.*

Un homme très-libertin fut attaqué

d'un gonflement de Rate; il ne sentit point pendant plusieurs années d'autres incommodités que quelques accès de fievre. Il survint une diarrhée, qui n'inquiéta point le malade, parce qu'il ne ressentoit aucune douleur. Au bout de trois ou quatre ans, le mal augmenta; le flux de ventre ne donnoit point de relâche ; une fievre lente minoit peu à peu les forces. La maigreur, la couleur extrêmement plombée, & les ulceres des jambes qui accompagnoient ces symptômes, me firent désespérer du malade; je ne cherchai qu'à lui procurer quelque soulagement par les Rôties au vin, la Thériaque & l'Opium.

II. Histoire.

Un homme de trente ans, Créole, après avoir passé quelques années en France, revint aux Isles. Il reprit bientôt ses anciennes habitudes : quelques Gonorrhées en furent la suite : il en fut guéri. Les fréquentes attaques de fievre

le firent tomber dans le gonflement de Rate. Deux ou trois ans après, il fut attaqué de la Diarrhée, qui lui donnoit de temps en temps du relâche. Le flux de ventre devint considérable & continu, accompagné d'une fievre très-forte. L'extrême volume de la Rate me fit conjecturer que le trop grand engorgement de cette partie, & la pression qui en résultoit sur les autres visceres, en étoit la cause. Suivant ces principes, il en fallut venir aux saignées, que j'eus attention de faire faire très-petites, & de les réitérer suivant les degrés de la fievre. Il fallut le saigner cinq fois. Je mis en usage les bouillons & lavemens émolliens, & je le purgeai de cinq en cinq jours avec la Manne & le Syrop de Chicorée composé de Rhubarbe, afin de parvenir à diminuer le volume de la Rate. Le malade fut à l'extrémité. Je changeai alors de remedes & de régime; on lui fit de forts bouillons; il prit quelques potions cordiales & anodines, & je le mis à l'u-

ſage de la tiſane anti-ſcorbutique, dans laquelle je faiſois ajouter quelques graines de Maïs rôties, & un peu de Canelle. On mettoit du Plantain, du Cerfeuil, du Céleri, de l'Oſeille & du Creſſon dans les bouillons. On faiſoit cuire & infuſer ces herbes à part, & on mettoit trois à quatre cuillerées de leur jus dans chaque bouillon. Au bout de quatre à cinq jours, le flux de ventre ſe calma, & la fievre ſe diſſipa. Je lui conſeillai alors de s'en tenir à la tiſane & aux bouillons. Le malade parut en peu de temps parfaitement rétabli, le viſage coloré, & une apparence de bonne ſanté : je dis apparence, parce que la Rate reſtoit toujours gonflée. En effet, la ſaiſon des nords étant revenue, le malade retomba dans les mêmes accidens, dont il ſortit de la même façon, avec cette différence qu'il ne fut ſaigné que deux fois. Il eut pendant quatre ans les mêmes aſſauts dans la même ſaiſon, & ils ſe terminerent enfin par une hydropiſie dont il mourut.

Les ſaiſons froides & pluvieuſes contribuant à augmenter le gonflement de la Rate, rendent preſque tous ceux qui en ſont attaqués, ſujets à des fievres plus ou moins conſidérables, ſuivant ſon augmentation, à moins que la Diarrhée ou un flux de ventre aſſez conſidérable n'y ſupplée.

La mauvaiſe méthode que les Chirurgiens employent à Saint Domingue dans le traitement des Gonorrhées, fait tomber un grand nombre de gens dans la diſſolution & le gonflement de la Rate, ſurtout quand cette maladie eſt rebelle, comme il arrive ordinairement.

III. HISTOIRE.

Un homme, Européen d'origine, d'un tempérament robuſte, attaqué depuis quelques années d'un gonflement de la rate, étoit devenu bouffi, jaune, plombé; il avoit les gencives mauvaiſes, & étoit hydropique. Il me conſulta pour ſavoir ſi dans ſon état il pourroit ſoutenir la mer. Il

me parut dans une ſituation à tout appréhender de la révolution de cet élément. Je lui propoſai d'aller dans un quartier du Gouvernement du Cap, qu'on appelle le Dondon, (ce quartier, ſitué par-delà la premiere chaîne de Montagnes, eſt un Platon très-étendu, où l'air eſt frais, les eaux légeres & apéritives) & de faire le plus d'exercice qu'il pourroit à cheval, d'uſer pour boiſſon d'une infuſion de vieux Cloux & de Creſſon, & de ſe purger de cinq en cinq jours avec la Caſſe & le Sel d'Ebſom. *In his atque aliis morbis adhunc modum factis ... ego certiſſimo experimento edoctus ſum, aëris mutationem, & in aëre libero exercitium quale demùm æger ferre poterit. Huic indicationi apprimè reſpondiſſe.* Sydenham.

Le malade ſuivit mon conſeil, & eut le bonheur de ſe rétablir, ſi bien que quand il vint me remercier, je ne le reconnus pas.

IV. Histoire.

Un homme de vingt-huit ans, Créole, d'un tempérament ſec, ſanguin-pituiteux, ayant la rate gonflée, & fort adonné aux plaiſirs de Venus, ſans que d'ailleurs il eût jamais eu aucun ſigne de maladie vénérienne, ce qui me donna lieu de penſer que l'épuiſement étoit la principale cauſe de ſa maladie; cet homme, dis-je, fut attaqué d'une Hémorragie ou Flux hémorroïdal interne. Il rendoit le ſang en abondance, à la quantité d'une livre ou d'une demi-livre à chaque fois qu'il alloit ſur le pot de chambre. Il le rendoit très-pur, très-coloré, ſans excrément, ſans douleur, ne ſentant qu'une peſanteur dans le bas-ventre quand il falloit aller à la ſelle. Le ſang précédoit ou ſuivoit les excrémens ſans aucun mêlange. Il n'avoit du ſoulagement & ne rendoit peu de ſang que lorſque la rate étoit beaucoup diminuée. Je lui conſeillai différens remedes. Il fut au Dondon

ſans aucun ſoulagement. Il eſt allé en France, & il m'a informé que le voyage l'avoit tellement ſoulagé, qu'au bout de trois ſemaines l'Hémorragie avoit ceſſé. Ce flux devoit provenir de la veine hémorroïdale ſplénique.

Une femme a été guérie d'une perte provenant de diſſolution, par l'uſage de la ſeule décoction d'écorces d'Icaquier, qu'elle prenoit toutes les fois que la perte paroiſſoit.

Une autre a été guérie d'une perte qui duroit depuis ſix à ſept mois, par le Cachou, dont elle prenoit un gros ſoir & matin, & elle n'en a plus eu d'attaque.

De la Vérole.

LE Scorbut & la Vérole ſont les maladies les plus funeſtes aux Habitans de Saint Domingue. L'un ou l'autre Virus, & ſouvent tous les deux enſemble,

ſont la baſe des mauvais ſymptômes qui terminent leur carriere. On ne peut guères prévenir ni empêcher le premier, par les raiſons que nous avons dites; mais on pourroit ſe garantir du ſecond, qui eſt l'effet du ſeul libertinage. Quel moyen employer pour bien en convaincre & en détourner les Habitans d'un Pays où tout réveille, où tout anime les paſſions? Il n'y en a point, ou, s'il y en a quelqu'un, ce ne pourroit être que la lecture des malheurs auxquels ils s'expoſent. Je vais les leur tracer tels que je les ai ſouvent vus.

La Vérole paroît être une maladie endémique dans l'Amérique & dans l'Afrique : c'eſt de ces parties du monde qu'elle a été communiquée aux autres. On la nomme *Pians* chez les Africains, parce que les puſtules qui portent ce nom en ſont le principal ſymptôme. Elles ſont groſſes, écailleuſes, & forment au milieu un nombril qui augmente peu à peu en largeur & en profondeur, juſqu'à ce

qu'il s'y forme un ulcere. Elles attaquent indifféremment toutes les parties du corps, mais principalement les honteuſes, les aînes, les aiſſelles, les feſſes, & les orteils des pieds.

Quoique l'eſpece de Galle, qu'on appelle Pians, paſſe chez tous les Praticiens de l'Amérique pour un ſymptôme de Vérole, & qui ſuffit pour la caractériſer; je penſe qu'il eſt, dans bien des occaſions, un ſigne équivoque; qu'il en eſt à ſon égard comme des Dartres, qui ſont ou ſcorbutiques ou véroliques, avec cette différence que les Pians paroiſſent être un ſymptôme plutôt de ladrerie que de Scorbut, & qui dépendroit d'une certaine qualité de l'air & du tempérament. Car d'où vient, demanderai-je aux partiſans de la Vérole, les volailles, ſurtout les jeunes Dindons, les Poulets, les Pintadaux, ſont-ils ſi ſujets aux puſtules pianiſtes, qu'on en perd une quantité conſidérable? D'où vient en ſont-ils attaqués plutôt dans un temps ſec, & lorſ-

qu'on les nourrit avec le petit Mil, ſur-tout le petit Mil à chandelle ? D'où vient tant d'enfans, ſoit à la nourrice, ſoit ſevrés, en ſont-ils affligés, pendant qu'une grande quantité de nourrices n'ont donné ni avant, ni pendant leur groſſeſſe, des ſignes de Pians, & que même de quatre à cinq enfans qu'aura eu une Negreſſe, il n'y aura que le ſecond ou le troiſiéme qui en ſera infecté ? D'où vient enfin que les Negres ſont les ſeuls expoſés à cette maladie, & que parmi les Blancs, il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Negreſſes, ou qui en ſont allaités ? On remarque que parmi les différentes nations negres, celle des Bambaras, la plus robuſte de toutes, en eſt la plus empoiſonnée, ſans que dans la plupart il précede aucun ſymptôme de Vérole, comme Gonorrhée, Poulains, Chancres, &c. Quand on fera attention que tous ces Peuples vivent d'alimens très-groſſiers & glutineux, que les Bambaras ſont carnaſſiers, qu'ils préferent le petit Mil &

le Maïs aux autres alimens ; on pourra juger que les Pians peuvent avoir leur cause dans un vice particulier de la lymphe, qui proviendra de la qualité des alimens dont ces Peuples ont coutume d'user, & avec laquelle celles de l'air & du tempérament propre à chaque Nation doivent concourir.

La Vérole paroît aux Blancs sous une autre face ; elle ne donne ordinairement aucun signe extérieur ; ce qui cause bien de l'embarras à un Médecin dans les maladies de dissolution, pour la démêler d'avec le Scorbut. N'ayant point dans la plupart de ceux qui en sont infectés d'autre effet que celui de cette maladie, on ne peut en attribuer la cause qu'à la différence du tempérament des Américains, dont le sang est beaucoup moins épais que celui des Africains & des Européens, & à la transpiration, qui est beaucoup plus abondante qu'en Europe. L'abondante transpiration en est tellement la cause, que nous remarquons des symp-

tômes conformes à ceux qu'on voit en Europe ; & que quand les ſaiſons ſont féches & froides, on obſerve alors dans pluſieurs, des dépôts, des ankyloſes, de vives douleurs dans les articulations, des nodus, des exoſtoſes, des caries, des ulceres aux jambes & dans la bouche, ſur-tout au palais, à la luette, des puſtules & des ophtalmies conſidérables, à moins qu'une extrême diſſolution ne détourne ces ſymptômes, ou par une violente Diarrhée, ou par une Hydropiſie, qui deviennent bien vîte incurables.

La Gonorrhée, qui, dans le plus grand nombre, eſt l'avant-coureur de la Vérole, eſt beaucoup plus opiniâtre & rebelle en Amérique qu'en Europe, ſur-tout lorſqu'il eſt à propos d'en arrêter l'écoulement. On tente à cet effet tant de différens remedes adminiſtrés par gens qui n'en connoiſſent point les qualités, que pour parvenir au but, on jette le malade dans une langueur dont il ne peut ſor-

tir, ou bien il devient cachectique, ou il est affligé de quelque Skirre qui lui occasionne une fievre hectique, qui est ordinairement suivie de Diarrhée ou d'Hydropisie qui le font périr ; & pour comble de malheur, il n'est point guéri de l'écoulement, qui ne contribue qu'à augmenter sa mauvaise situation.

La cure de cette maladie dépend beaucoup, à S.Domingue, de la qualité du tempérament, de la façon dont on est attaqué, & de celle dont on débute pour le traitement. La qualité des femmes qui communiquent cette maladie, contribue aussi beaucoup à la rendre plus mauvaise : car on m'a assuré que celle qu'on attrapoit avec les Mulâtresses étoit la plus mauvaise, & avec les Negresses plus dangereuse qu'avec les Blanches. La seule raison qu'on en apporte, c'est que les premieres sont d'un tempérament plus chaud que les autres. Que cela ait lieu ou non, ce qu'il y a de certain, c'est qu'un très-grand nombre n'en peut gué-

rir, & que plusieurs sont des années entieres à y parvenir; ce qui leur laisse des impressions dont ils se ressentent toute la vie, & qui sont souvent la source d'une prompte & facile disposition au gonflement de la Rate.

Il est rare qu'on s'adresse aux Médecins pour traiter cette maladie dès le commencement : on n'y a recours qu'après avoir passé par plusieurs mains. De-là vient la grande difficulté qu'ils rencontrent eux-mêmes à y remédier.

Tout le monde sait qu'il faut commencer le traitement de cette maladie par les saignées, les tisanes émollientes, adoucissantes, les bains, les purgatifs doux & en lavage, qu'on réitere & qu'on continue, suivant la violence des ardeurs, des douleurs, en un mot de l'inflammation. Cependant peu le pratiquent à Saint Domingue, où cette méthode est plus nécessaire que dans tout autre Pays: presque tous commencent par les tisanes apéritives nitrées, auxquelles succedent

bien vîte les ſudorifiques, les purgations en bols mercuriels, & les aſtringens. La tiſane lénitive de notre Pharmacopée eſt celle que j'emploie ordinairement, enſuite le petit lait laxatif ou ſimple, & les eaux de Caſſe nitrées, auxquelles je fais ſuccéder une des tiſanes pour la Gonorrhée, continuant toujours les eaux de Caſſe de deux en deux ou de trois en trois jours, ſuivant la qualité du tempérament. Quand je ſuis parvenu à procurer un écoulement des matieres blanchâtres, j'ai recours à la tiſane ſudorifique, que je rends purgative de cinq en cinq jours; & lorſqu'il convient de l'arrêter, à quelques bols aſtringens, à une tiſane faite avec l'écorce de Sucrier, d'Icaquier & d'Amandier, où je fais mettre quelques gouttes d'eſprit de Vitriol juſqu'à une agréable acidité. Je fais quelquefois faire des injections avec cette tiſane, où l'on met quelques gouttes de Baume du Pérou, ou de Sucrier.

Dans certains cas, ſur-tout quand le

malade reſſent quelqu'obſtacle en urinant vers la partie ſupérieure du canal, je fais faire de légeres frictions au Raphé.

Si la Gonorrhée tombe dans les bourſes, je fais appliquer le cataplaſme maturatif, dans lequel je fais augmenter la doſe de l'onguent Napolitain. Il eſt merveilleux dans cet accident.

Lorſque les malades ont beaucoup dépéri dans les mauvais traitemens par où ils ont paſſé, je les mets à l'uſage du Lait ſoufré ou du Lait apéritif; s'ils ont encore l'écoulement, j'y joins les remedes ci-deſſus, & j'ajoute l'alun dans les bols.

Un Chirurgien, ſujet à de fréquentes Chaude-piſſes, ne ſe guériſſoit qu'avec l'eau de Caſſe nitrée, dont il faiſoit ſa boiſſon, juſqu'à ce que la Chaude-piſſe fût guérie; & les bols de Térébenthine avec la tiſane de Gayac, pour en arrêter l'écoulement.

Comme cette maladie eſt très-commune, chacun a ſon remede, ſur-tout

les Negres qui paſſent pour avoir de meilleurs ſpécifiques. Voici ceux qui ſont parvenus à ma connoiſſance, que je vais diſtinguer par leurs vertus.

Plantes apéritives & déterſives.

Les racines de Baliſier, d'herbe à Blé, de Roſeau ſauvage, de Gris de chat, d'herbes à Chiques, de toutes les Verveines, de Mal nommée, de Pois-puant, d'un arbriſſeau reſſemblant au Tamnus, & dont la racine eſt très-puante, de Bois de Couille, d'Indigo, de Bidens ou herbe à Aiguille, d'herbe à Colet, qui eſt eſtimée un remede très-ſpécifique, les écorces d'Oranger & de Citronnier ſauvages, de Sureau, de Liane à Savon.

Plantes aſtringentes.

Les racines de Caſſier ou Caneficier, de faux Caneficier à fleur violette & feuilles étroites, & leurs écorces, écorces de Sucrier, de Gommier, de Bois-

Marie, de Bois de chandelle, d'Icaquier, de Gayac, de Raisinier, de Monbin-franc, de Monbin-bâtard, de racine de Bonduc ; les écorces d'Amandier & d'Epineux jaune, les fruits de la Liane à Savonnettes en émulsion, & l'Apiaba.

Quand j'apperçois dans quelqu'un des signes de Vérole, ou que j'ai lieu d'en croire quelqu'un infecté, je n'emploie point d'autre méthode que celle de l'extinction, qui consiste à ménager les frictions de façon qu'il n'arrive point de salivation, ou du moins qu'elle soit peu abondante ; si elle l'étoit trop, de la détourner par les purgatifs, & de suspendre pour cet effet les frictions, jusqu'à ce que le gonflement des gencives soit dissipé. Cette méthode est plus longue, mais sûre, & convenable à la qualité du climat & à celle des tempéramens. Les deux histoires suivantes en sont une preuve.

I. HISTOIRE.

Un jeune homme d'un tempérament aſſez robuſte, après avoir eu pluſieurs Chaude-piſſes, dont il m'aſſura avoir été bien guéri, en attrapa une qu'on ne put guérir. Le long uſage des tiſanes ſudorifiques le fit tomber dans une fievre lente, & dans une grande maigreur. Au bout d'un mois, il eut des douleurs partout le corps; les articles devinrent gonflés à un point qu'il ne pouvoit marcher. Je le fis baigner pendant huit jours, & lui fis uſer pour toute nourriture & boiſſon du Lait coupé, avec partie égale de décoction de Squine, de Salſepareille & d'Antimoine. Il fut purgé trois à quatre fois. On en vint aux frictions ſur les articulations, qu'on ménagea de maniere que les gencives ne commencerent à s'enflammer qu'au bout de huit jours. On les ſuſpendit alors, & la ſalivation ayant paru, on la détourna par une priſe de

Manne

Manne, qu'on réitéra deux jours après. Le gonflement des gencives étant paſſé, on recommença, & je tins le malade pendant l'eſpace de deux mois dans les remedes, lui ayant ſeulement fait prendre, pendant ſept à huit jours, cinq à ſix grains de Panacée avec autant d'Antimoine diaphorétique. Ce jeune homme jouit depuis huit ans d'une bonne ſanté.

II. Histoire.

Une Negreſſe reſſentoit depuis longtemps des douleurs dans le bas-ventre, qui étoient l'effet d'une ancienne Gonorrhée qu'on n'avoit point guérie. L'ayant examinée, je découvris le mal, & deux ou trois Pians aux parties. Je la mis dans les remedes; elle ſaliva huit jours, & elle en ſortit au bout de quarante jours. Après cinq à ſix mois, cette Negreſſe devint maigre; les orteils de ſes pieds étoient remplis de ces ulceres qu'on appelle aux Iſles Crabes; les parties honteuſes étoient couvertes de Pians puru-

lens, & si affreux, que je désespérois de pouvoir réussir. Je l'entrepris. Je fus obligé de la tenir quatre mois dans les remedes, l'ayant traitée par la méthode d'extinction, & l'ayant mise, pour boisson, à l'usage d'une légere tisane sudorifique coupée avec le lait, & pour nourriture, à celui de la soupe grasse, ou du Riz au lait. Je ne pus venir à bout des Crabes que par le Sublimé corrosif. Il y en eut un qui fut six mois à guérir. Tous les ongles des orteils tomberent. Depuis ce temps elle est devenue grasse, & se porte bien.

Si nos Chirurgiens employoient une telle méthode, il ne périroit pas tant de Blancs & de Negres, & ils réussiroient mieux qu'ils ne font.

Je joins à ces deux histoires celle d'une autre Gonorrhée qui eut des suites singulieres.

III. *HISTOIRE.*

Une Gonorrhée étant tombée, comme on dit vulgairement, dans les bourses,

& ayant fait devenir le testicule gauche squirreux, les remedes qu'on appliqua en France pour le résoudre n'eurent pas de succès, ou le malade en empêcha l'effet par sa mauvaise conduite. La mauvaise fortune fit passer à Saint Domingue le jeune homme qui avoit cette incommodité. Obligé de prendre un métier pour vivre, il négligea son mal, dont le progrès devint en deux ou trois ans si considérable, qu'il fut contraint d'avoir recours à la Chirurgie. Il s'adressa à M. Guimbaut, qui me l'envoya. Le testicule étoit devenu de la grosseur d'un œuf d'Autruche, d'une dureté extrême, le cordon des vaisseaux spermatiques de la grosseur d'un pouce. Il me parut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, pour le mettre en état de gagner sa vie, que de lui faire l'opération, dont le succès ne pouvoit être que très-douteux, parce que le gonflement du cordon pénétroit dans la cavité. Cependant n'y ayant point d'autre espérance de gué-

riſon, on l'y diſpoſa pendant l'eſpace de près de deux mois, par l'uſage des tiſanes & bouillons convenables, des bains & quelques purgations. L'opération faite, il y eut une ſuppuration très-favorable, qu'on entretint le plus long-temps qu'il fut poſſible, afin de procurer une réſolution totale du reſtant du cordon. On mêla pour cet effet l'Onguent Napolitain avec le Digeſtif. Le jeune homme parut jouir pendant trois mois d'une ſanté parfaite. Au bout de ce temps, il reſſentit une peſanteur douloureuſe vers la région des reins. Le mal augmenta ſi promptement, que dans trois ſemaines il apperçut dans la partie inférieure de la région épigaſtrique, & dans la ſupérieure de l'ombilicale, tant au milieu que latéralement, à gauche, deux tumeurs contiguës, chacune de la groſſeur d'un œuf de poule d'Inde, extrêmement dures & compactes, qui par l'examen que j'en fis, me parurent ſituées ou dans l'épiploon, ou entre les muſcles du bas-ventre; car elles

étoient tellement éminentes & tellement ſenſibles au toucher, qu'on les eût cru n'être couvertes que de tégumens. Le malade n'avoit point de fievre, ſes yeux étoient naturels, ſon viſage d'une couleur de convaleſcent; il avoit bon appétit, & avoit le ventre reſſerré; mais il dormoit peu, & il ſouffroit beaucoup, ſur-tout la nuit, d'un grand tiraillement, tant de l'eſtomac que des parties voiſines. Je lui conſeillai un emplâtre fondant, des bains, des tiſanes apéritives, & des purgations de huit en huit jours. Le mal fit toujours des progrès, & ils furent ſi prompts, que les tumeurs dans quinze jours augmenterent de la moitié, & obligerent le malade de garder le lit. Je fus le voir. Il étoit très-exténué, & je ne pus appercevoir de fluctuation; la même dureté perſiſtoit, & il n'y avoit aucun ſigne de fievre; le pouls étoit ſeulement petit & concentré, ſans altération, ni perte d'appétit: il ſouffroit cependant beaucoup. M. Pérarau, qui le traitoit

alors, m'avertit quinze jours après pour l'ouverture du cadavre, que j'avois prié de permettre. Il me dit qu'il s'étoit levé le jour précédent, & qu'il s'étoit promené plus de trois heures, ſe trouvant mieux qu'à l'ordinaire; que dans la nuit il avoit eu un accès conſidérable de fievre, à la fin duquel il étoit mort ſans agonie.

En ouvrant le ventre, il ſortit beaucoup de vent; les muſcles étoient extrêmement minces, l'épiploon pourri; les deux tumeurs occupoient le centre de la capacité, placées ſur les vertebres un peu latéralement, ſur-tout l'inférieure qui s'étendoit juſqu'au rein. Il y avoit dans le baſſin un épanchement de matieres purulentes de couleur d'un rouge brun; je ne vis aucune trace de cordon. La tumeur inférieure occupoit la partie du méſentere qui attache l'inteſtin *jejunum*, & les deux & trois premieres circonvolutions de l'inteſtin *ileon*. La premiere y étoit tellement adhérante, que

voulant l'en féparer, il fallut couper la fubftance de la tumeur, qui étoit d'une couleur d'anthrax, raboteufe, fongueufe, carcinomateufe, remplie de gros tubercules ou kifts contenant une matiere, partie blanchâtre, partie d'un rouge, comme celle qui fort des anthrax. Cette tumeur, qui étoit du volume d'un melon ordinaire, étoit contiguë & même continue à une fupérieure, d'un volume un peu moins confidérable, blanchâtre, & fituée tranfverfalement fur les vertebres : c'étoit le pancréas abcédé dans toute fon étendue. L'ayant coupé dans fa longueur, il en fortit une grande quantité de matiere purulente blanche. Ces tumeurs avoient écarté vers le côté droit la plus grande partie du canal inteftinal. L'eftomac, le foie, la rate & les reins parurent dans leur état naturel. Le foie étoit feulement d'un rouge noir.

Si après la guérifon de l'opération, on eût paffé le malade par les grands reme-

des, on eût peut-être prévenu ce fâcheux événement.

Comment de telles tumeurs peuvent-elles se former dans des visceres tels que le Mésentere & le Pancréas, & se terminer par suppuration, sans fievre, sans flux de ventre? C'est pour moi un sujet d'étonnement, & un phénomene dont je ne puis tirer d'autres lumieres que de connoître les effets d'un levain particulier, c'est-à-dire vérolique.

REMEDES qui m'ont été communiqués par des Chirurgiens très-expérimentés, comme les plus efficaces qu'ils aient éprouvés dans le traitement des Gonorrhées.

ON fait saigner une ou deux fois le malade, suivant la qualité de son tempérament. Il boit pendant cinq à six jours deux bouteilles d'eau éguisées de trois gros de nitre purifié, & il prend ensuite la tisane suivante.

Prenez une once d'écorce de Bois de fer & demi-once de Salſepareille bien concaſſées : faites-les bouillir dans deux pintes d'eau juſqu'à la diminution de la moitié, & à petit feu: ajoutez alors demi-once de Séné, deux gros de Sel de nitre, & un morceau de Régliſſe : retirez le tout du feu, & couvrez le vaiſſeau pour laiſſer infuſer la décoction juſqu'à ce qu'elle ſoit froide : filtrez la liqueur.

Le malade en boira une chopine le matin en deux gobelets, deux heures d'intervalle entre chaque ; il pourra déjeûner deux heures après : il prendra le reſte deux heures après avoir dîné. Il s'abſtiendra de vin, ou en boira très-peu. Il continuera cette tiſane juſqu'à ce que les matieres ſoient blanches & filantes comme un blanc d'œuf, & qu'elles s'arrêtent.

Pluſieurs m'ont aſſuré s'être guéris par l'uſage d'une tiſane faite avec les racines de Baliſier, de Griffe de chat & de Chien-

dent. Ils la rendoient purgative de deux en deux, ou de trois en trois jours, avec la Liane purgative & la racine de Médecinier bâtard. Ils arrêtoient ensuite la Gonorrhée par la tisane de Gommier & de Verveine-puante. Je voudrois ajouter dans l'une & l'autre tisane la limaille de Fer avec le Sel de nitre, ou bien dans la derniere le Mâche-fer pilé & mis en nouet.

Il arrive à la plupart de ceux qui employent dans les tisanes la Liane à persil, qu'après leur guérison, ils rendent dans l'éjaculation une semence rouge ou rougeâtre, ce qui les effraye, parce qu'ils s'imaginent avoir quelque vaisseau rompu. Comme il n'en résulte d'autre événement que la peur, je pense que cette altération ou teinture provient de la qualité de cette plante, dont quelque principe se joint & s'unit intimement à la liqueur séminale dans la sécrétion. Il ne paroît d'ailleurs dans le traitement aucune marque de teinture, ni dans les urines, ni

dans l'écoulement de la Gonorrhée.

On emploie deux eſpeces de Mal-nommée pour la cure des Gonorrhées; la Mal-nommée à feuilles de Pariétaire, dont le fruit reſſemble à des verrues; & la Mal-nommée à feuilles de Serpolet. L'une & l'autre ſont rampantes. Pluſieurs préferent la derniere. Sa vertu principale, différente de celle des Tithymales, eſt aſtringente; car un homme digne de foi m'a aſſuré n'avoir point trouvé de meilleur remede pour la Diarrhée que la tiſane de cette plante, qui lui fut indiquée par un Negre après qu'il eût employé inutilement le lait & pluſieurs autres remedes. D'où l'on doit conclure que ces plantes ne peuvent convenir que lorſqu'il eſt queſtion d'arrêter les Gonorrhées; car ſi on les donnoit dans les commencemens, on courroit riſque d'enfermer le loup dans la bergerie.

Un Negre fut ſurpris par ſon maître ſe traiter d'une Chaude-piſſe par la ſeule décoction de Mal-nommée. Le maître y

fit attention ; & ayant été assuré de la guérison du Negre, il voulut éprouver sur lui-même le même remede, qui fut infructueux.

Les Racines de Verveine-puante & d'herbe à Colet, prises en tisane, sont de toutes les plantes qu'on emploie les plus efficaces pour arrêter l'écoulement.

Rien n'est plus ordinaire que d'entendre les Negresses se plaindre du mal de mere ou de matrice. Ce mal est presque toujours l'effet d'un ulcere vénérien à cette partie, ou de quelque accident de couche : elles ne sont cependant pas si sujettes aux fleurs blanches que les femmes blanches.

Les petites tumeurs qui s'ulcerent aux pieds des Negres, sur-tout aux orteils, sous la plante des pieds, & vers les articulations, & qu'on appelle Crabes, tiennent de la nature des Pians, qui ne s'étendent & ne jettent des racines, que parce que la dureté de la peau de ces parties les empêche de sortir & de s'é-

lever comme dans les autres parties du corps. De-là vient que le Sublimé corrosif eſt le meilleur remede.

Méthodes qui m'ont paru les meilleures pour traiter les Pians.

DE toutes les méthodes miſes en uſage par pluſieurs Chirurgiens pour le traitement des Pians, les deux ſuivantes m'ont paru les plus ſûres.

L'uſage dans l'Amérique eſt d'enfermer les Negres Pianiſtes dans une chambre bien cloſe, & échauffée par un poële ou par un coffre à étuve. Les huit ou dix premiers jours, on les ſaigne, on les purge, & on les fait baigner plus ou moins, ſelon que la qualité de la maladie & celle du tempérament ſemblent le demander : on les met en même temps à la tiſane ſudorifique. Après deux ou trois purgations, ils prennent des bols ou potions ſudorifiques, pour exciter la ſortie

de tout le venin par le moyen d'une plus grande abondance de puſtules. Quelques-uns préferent la Fleur de ſoufre priſe intérieurement ; en effet elle m'a paru mieux convenir que tous les autres remedes. Tandis que les Pians ſortent, on ne fait point d'autres remedes ; ce qui dure à quelques-uns plus d'un mois. Quand on les juge bien ſortis, on donne des frictions, que preſque tous les Chirurgiens pouſſent juſqu'à ce que la ſalivation ſoit bien établie ; ils entretiennent cette ſalivation plus ou moins long-temps, ſuivant les qualités de la maladie & la force du malade. Quelques-uns ont attention à ménager les frictions de façon qu'on puiſſe calmer ou arrêter la ſalivation par le moyen d'un doux purgatif, auſſi ſouvent qu'on le juge néceſſaire. Cette façon eſt très-prudente, & convient ſur-tout aux ſujets délicats, à ceux qui ont la poitrine foible, ou du penchant à l'Etiſie. Pluſieurs Chirurgiens n'employent point aujourd'hui de fric-

tions; ils font uſer d'une boiſſon mercurielle préparée comme il ſuit.

On fait diſſoudre dans deux onces d'Eau forte une once de Mercure : on mêle la diſſolution dans dix-huit à vingt onces d'eau. On met le premier jour, dans une bouteille de tiſane ſudorifique, deux ou trois gouttes de cette diſſolution; on augmente tous les jours la doſe d'une ou de deux gouttes juſqu'à ce qu'il paroiſſe des marques de ſalivation. Quelques-uns font ſaliver; d'autres l'empêchent par quelque purgatif. Les uns & les autres, par l'examen que j'en ai pu faire, réuſſiſſent également & ſûrement. La derniere façon paroît mieux convenir à ceux qui ont de mauvais ulceres. Cette diſſolution mêlée dans l'eau ſuffit ſeule pour leur panſement. Ceux qui purgent n'employent pour cet effet que la Liane purgative, dont une braſſe eſt la doſe qu'ils coupent par petits morceaux, & qu'ils font bouillir dans la tiſane ſudorifique.

On m'a assuré qu'on faisoit tomber les gales pianistes à la Martinique avant que d'administrer les frictions, par le moyen d'un onguent fait avec le Mâche-fer pilé & le jus de Citron, afin, m'a-t'on dit, de rendre la peau unie, & par conséquent donner une plus grande facilité au Mercure d'agir, & de pénétrer au travers des pores de toute la circonférence.

Depuis un ou deux ans, M. Conegu, Maître Chirurgien, & qui est dans une grande réputation, a fait part à plusieurs de ses Confreres d'une autre façon de traiter les Pianistes par une préparation particuliere du Mercure, que j'ai copiée de l'écrit de l'Auteur. Ceux qui s'en servent m'en ont tous parlé fort avantageusement.



REMEDE pour guérir les Pians, qu'emploie avec ſuccès M. Conegu, Maître Chirurgien à Limonade.

PRenez du Sublimé corroſif & du Mercure cru, de chacun pareille doſe, par exemple une once de chacun : broyez-les dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, juſqu'à ce que le Mercure ſoit parfaitement éteint avec le Sublimé corroſif, & réduit en une poudre très-griſe. Cette trituration doit être longue & lente, & il faut que l'Artiſte ait ſoin d'en éviter la vapeur.

Après cette opération, on lave la poudre dans le même mortier, premierement avec de l'eau bien chaude, en rempliſſant preſque le mortier, & agitant la poudre avec le pilon, afin de délayer & emporter les ſels.

On laiſſe la poudre ſe raſſeoir au fond du mortier; on incline l'eau en prenant

garde de ne pas jetter la poudre; on la lave de cette façon deux ou trois fois avec de l'eau chaude, & autant de fois avec de l'eau froide, & on la fait ſécher au ſoleil.

Quand elle eſt bien ſéche, on la remet en poudre dans le mortier de marbre, & on l'arroſe avec l'Eſprit de vin jusqu'à ce qu'il ſurnage un peu de la poudre, qu'on agite avec une ſpatule, afin de la bien faire pénétrer par l'eſprit. On y met le feu avec un morceau de papier. On remue de temps en temps avec la ſpatule juſqu'à ce que l'Eſprit de vin ſoit tout-à-fait conſommé, & que la poudre ſoit ſéche, comme il arrive toujours quand l'Eſprit de vin eſt bon. On fait dévorer à l'Eſprit de vin cette poudre deux ou trois fois de la même façon, afin d'adoucir & d'arrondir les pointes de ſels que les lotions n'ont pu enlever.

Cette poudre ainſi préparée eſt incapable de faire aucune mauvaiſe impreſ-

ſion. On peut en donner en toute ſûreté, même à des enfans. La doſe aux grandes perſonnes eſt depuis quatre juſqu'à huit grains.

Il faut commencer, avant d'en uſer, par ſaigner & purger une ou deux fois, ſuivant l'état de plénitude & la conſtitution du ſujet, & mettre le malade à l'uſage de la tiſane ſudorifique.

Dans le commencement, on ne donne que quatre grains en bol; on peut augmenter le quatriéme jour. S'il paroît des ſignes de ſalivation, on peut la prévenir par un doux purgatif, parce que l'indication qu'on ſe propoſe de remplir eſt de chaſſer le venin par la tranſpiration.

Il eſt bon, pour la procurer, de faire travailler les Negres à l'ardeur du ſoleil, évitant de ne les point faire ſortir au vent froid, à la pluie, ou à la roſée, & on ne doit les nourrir qu'avec des alimens doux.

On uſe de ce remede pendant vingt-cinq ou trente jours, s'il excitoit le vo-

miſſement, ce qui arrive rarement, à moins que le malade n'y ait de la diſpoſition, dont la qualité des matieres bilieuſes ſert de preuve. Si le vomiſſement revient à la ſeconde ou troiſiéme priſe, on donne un doux purgatif, & l'on continue le remede. L'Auteur n'a jamais vu d'autres accidens.

Ne pourroit-on pas exécuter la même opération avec le Sel ammoniac ? Et dans ce cas le remede non-ſeulement feroit moins dangereux, mais même feroit plus ſûrement ſudorifique.

Une des principales cauſes qui empêchent de réuſſir dans la cure des Pians & de la Vérole, eſt le défaut de préparation, ou l'erreur qu'on peut commettre dans la maniere de préparer les malades. Pluſieurs Chirurgiens ſe bornent à une ou deux ſaignées & à deux ou trois purgations, & mettent les vérolés, dès les premiers jours, à la tiſane ſudorifique. D'autres, ſans faire attention à la qualité du tempérament, employent la

même méthode, ou, pour mieux dire, la même routine, ne faisant pas réflexion qu'aux uns les remedes échauffans & dessicatifs, tels quel a tisane sudorifique, sont contraires; qu'aux autres il faut éviter les émolliens & les laxatifs. La meilleure regle qu'on puisse suivre à l'égard de ceux qui ont le malheur d'être infectés de ce virus, c'est de distinguer les tempéramens gras & replets d'avec les secs, maigres ou exténués. Aux premiers, les purgatifs réitérés plusieurs fois, & la tisane sudorifique conviennent : aux seconds, les saignées, les bains & les tisanes ou bouillons délayans & émolliens, dont il convient de leur faire user l'espace au moins de quatre à cinq semaines, avant que d'en venir aux remedes mercuriels, afin de relâcher le tissu des fibres, dont le trop de sécheresse empêche l'effet du Mercure par la transpiration.

La tisane faite avec la seule écorce de Gommier, & les lavemens avec la dé-

coction de cette écorce, & la Raquette boucannée & pilée, m'ont paru les meilleurs remedes pour calmer les douleurs de la Vérole.

Je ne m'arrête point à la Vérole ni au Scorbut d'origine, parce que ces virus naturalisés ou incorporifiés avec toute la substance du corps, constituent une espece de tempérament infirme, languissant, assailli de différens maux, dont il n'y a pas apparence de détruire la cause, parce qu'on n'a pas le pouvoir de refondre une mauvaise constitution. Tout ce qu'on peut faire est de pallier & de conseiller un régime, des alimens, des boissons, qui combattant sans cesse la mauvaise qualité de l'un ou de l'autre, puissent en diminuer l'action & le développement.

Les enfans qui ont le malheur de sortir d'une telle origine, sont cachectiques, ont le teint blanc, quelquefois jaune ou plombé, la rate gonflée ; ce qui cependant se dissipe dans la plupart à l'âge de

puberté, ſur-tout dans ceux qu'on envoie en Europe; mais il reſte toujours un levain, qui tôt ou tard ſe développe & qui ſe perpétue de génération en génération. Pluſieurs ſortis de peres & meres fort ſains, ont le malheur d'être confiés à des Nourrices Negreſſes, dont une grande quantité donnent par leur libertinage de forts ſoupçons, & dont les enfans ſont les triſtes victimes. La néceſſité de ſe ſervir à Saint Domingue de tels ſujets pour Nourrices, eſt la ſource & l'origine de la corruption de bien des enfans, & des inclinations qu'on peut appercevoir dans eux dès l'âge le plus tendre.



DES FLUX DE VENTRE,

Confondus à Saint Domingue ſous le nom de Diarrhée.

LOrſque l'eſtomac eſt fatigué par des alimens trop groſſiers qu'il ne peut bien digérer, il ne ſe forme qu'un chyle rempli de matieres dures & compactes, leſquelles parcourant le canal inteſtinal, en irritent, raclent & excorient les fibres. Quoique le tiſſu des inteſtins grêles ſoit plus délicat que celui des gros, ils ſont cependant plus à couvert de l'action de ces matieres, parce que celles-ci nageant dans le fluide chyleux, elles y ſont comme noyées, & ne peuvent offenſer la membrane veloutée; mais quand elles ſont parvenues aux gros inteſtins, deſtituées alors de liquides, elles agiſſent immédiatement ſur les fibres. De-là les coliques ou tranchées qui ſuivent & accompagnent

pagnent les indigeſtions, & qui ſe faiſant principalement ſentir dans le colon, ont fait donner à ce ſymptôme le nom de colique : de-là le Téneſme & la Dyſſenterie qui ſurviennent quand les indigeſtions ſe ſuccedent, & que les irritations ſont continuelles : de-là la Lienterie & le Flux hépatique, lorſque par une mauvaiſe diſpoſition ou naturelle ou provenant de quelque virus, les fibres ſe relâchent, & perdent leur reſſort.

Ces différens Flux de ventre ſont donc des ſymptômes ou des ſuites du premier, & par conſéquent le dérangement de l'eſtomac en eſt la premiere cauſe.

Du Ténesme.

Le Téneſme eſt une irritation dans l'inteſtin rectum & dans ſon ſphincter ou bourelet, qui excite des envies continuelles d'aller à la ſelle, où l'on fait de grands efforts ſans rien ren-

dre, ou ne rendant que quelques matieres muſqueuſes & mauvaiſes, des glaires, & quelques particules du velouté de l'inteſtin, dans leſquelles on apperçoit des gouttes de ſang.

De la Dyssenterie.

La Dyſſenterie eſt une déjection fréquente, ſanguinolente, précédée & accompagnée de vives tranchées, & qui continuant, devient purulente & très-douloureuſe.

Le Téneſme & la Dyſſenterie ne different que par le degré, & par les parties qui en ſont le ſiége. Le Téneſme précede, accompagne & ſuit preſque toujours la Dyſſenterie, parce que les mauvaiſes matieres ſéjournent un peu trop dans l'extrémité du rectum, & qu'il en reſte toujours quelque portion, qui étant retenue, échauffe & irrite cette partie.

Ces maladies ſuppoſent un grand reſſort dans les fibres inteſtinales. Elles ne ſurviennent en effet que parce que les fibres réſiſtent ; & qu'irritées par le frottement des matieres dures, elles redoublent leur contraction ; ce qui ne peut arriver ſans de fortes percuſſions de la part des mauvaiſes matieres : d'où réſultent des excoriations de la membrane veloutée, des déchiremens des vaiſſeaux capillaires-ſanguins, & enfin des ulceres. Auſſi ces maladies, ſur-tout la Dyſſenterie, n'attaquent que des tempéramens forts, naturellement conſtipés, & ſurtout les Matelots.

Les indigeſtions ne font leur effet ſur les inteſtins, que douze ou quinze heures après qu'on a pris des alimens indigeſtes, rarement plutôt, rarement plus tard. Celles qui proviennent du ſouper retardent davantage, quand il n'y a pas eu d'inſomnie. Plus elles ſont fréquentes, plus elles ſe ſuccedent, moins les tranchées retardent ; elles ſe rapprochent

enfin de façon qu'elles deviennent continues.

DE LA LIENTERIE.

J'Appelle Lienterie un flux de ventre dans lequel on va fréquemment à la ſelle, ſans tranchée & ſans douleur, dans lequel les malades rendent les alimens mal digérés, dont on trouve encore quelques portions entieres & très-fétides.

DU FLUX HÉPATIQUE.

LE Flux hépatique * eſt une ſuite de la Lienterie : il y en a de deux eſpeces; l'un provient du relâchement des veines hémorroïdales internes, & l'autre du ſeul relâchement du foie. L'un

---

* Voyez Offman & Bianchi.

& l'autre ſont rares, ſur-tout le dernier. Le relâchement de l'eſtomac & des inteſtins ſe communique aux vaiſſeaux ſanguins; les hémorroïdaux laiſſent échapper le ſang qui donne aux excrémens une teinture plus ou moins rouge, ſuivant ſa qualité & la quantité qui en découle.

Ces maladies, c'eſt-à-dire la Lienterie & le Flux hépatique, n'ont coutume d'attaquer que les ſcorbutiques, les vérolés & les cacheƈtiques, dans leſquels les ſignes d'une grande diſſolution annoncent un grand relâchement, ſur-tout lorſque ces malades étant à un certain état d'engorgement, perdent l'appétit, & que l'eſtomac opprimé par la plénitude de ces vaiſſeaux propres, & par celle des viſceres voiſins, ſur-tout de la rate, ne peut faire que de très-mauvaiſes digeſtions; d'où s'enſuivent des indigeſtions, auxquelles ſuccede bientôt une fonte générale.

Cette révolution arrive ordinairement dans les ſaiſons pluvieuſes; quel-

quefois le Ténesme la précede, l'accompagne & la suit, mais bien plus foiblement que dans la Dyssenterie. Les causes de ces maladies étant bien connues, montrent clairement les indications qu'il faut suivre.

Une diéte rigide, des bouillons légers, des tisanes lénitives, & quelques lavemens adoucissans, suivis de quelques purgations douces, coupent pied aux suites d'une diarrhée négligée, qui menace de Ténesme & de Dyssenterie.

Dans le Ténesme, je fais faire des fumigations, c'est-à-dire recevoir la vapeur de quelque décoction émolliente, ou du sucre, dans un réchaut rempli de cendres bien chaudes. Si par négligence, par le mauvais régime, ou par une mauvaise disposition, le mal augmente, que le sang soit mêlé avec les excrémens, que le malade se plaigne de grandes tranchées, & qu'enfin la fievre survienne, il faut avoir recours à la saignée, qu'on réitérera plus ou moins, suivant les cir-

conſtances ; aux cataplaſmes émolliens, aux fréquens lavemens adouciſſans, huileux ; aux tiſanes lénitives, à la potion lénitive de notre Pharmacopée, qui appaiſe beaucoup les tranchées. Quand la diſpoſition inflammatoire eſt diſſipée ou diminuée, on purge avec la Manne & l'Huile d'Amandes douces. On réitere cette médecine deux ou trois fois, ſuivant les ſymptômes qui reſtent. On emploie, ou le Sirop magiſtral, ou un peu de Rhubarbe avec la Manne, quelque tiſane aſtringente ou déterſive, enfin l'Opium, qu'on doit adminiſtrer avec prudence, & ne riſquer que lorſque tout ſoupçon d'inflammation eſt diſſipé, parce qu'on ne peut trop dans les Pays chauds être en garde contre les inflammations de ces parties, qui ſe formant lentement & ſouvent ſans beaucoup de douleur, ne donnent des marques de leur exiſtence que lorſqu'il n'eſt plus temps d'y remédier. Pour cette raiſon, je n'emploie point d'Ipécacuana, rarement de Rhu-

barbe & d'Opium. La lecture de ces Mémoires, que j'ai tâché de mettre à la portée de tout le monde, pourra deſſiller les yeux de nos Chirurgiens, & les convaincre du mauvais effet de ces drogues dans ces maladies.

Comme le Téneſme eſt une maladie très-commune, & que dans la plupart elle provient d'une chaleur trop grande, les boiſſons acides & rafraîchiſſantes ſont les meilleurs remedes. C'eſt dans cette intention qu'on réuſſit dans ſa cure par l'uſage de la limonade avec l'Orange des bois, par celle de Tamarin, par la décoction des bourgeons du dernier, enfin par quelque tiſane rafraîchiſſante. Si on a lieu de ſoupçonner une acrimonie vérolique ou ſcorbutique, la décoction d'écorces de Gommier eſt de tous les remedes éprouvés celui qui m'a paru le mieux réuſſir pour en émouſſer la mauvaiſe qualité, & calmer les douleurs.

Le relâchement qui eſt la cauſe de la Lienterie & du Flux hépatique, propoſe

une indication contraire à celle qu'il faut ſuivre pour la cure du Téneſme & de la Dyſſenterie. Il faut ſe comporter dans leur traitement de façon qu'on laiſſe la nature ſe débarraſſer elle-même du poids qui l'accabloit, avoir attention à rétablir peu à peu le reſſort des parties relâchées, & combattre ou corriger en même temps les mauvais levains qui en ſont la premiere origine. On y parviendra par un régime conforme à la ſituation du malade, par les tiſanes & boiſſons propres à tempérer la fréquence des déjections, par de légers cordiaux, par de légeres purgations, ſur-tout par le Syrop magiſtral. On trouvera, dans notre Pharmacopée, toutes les formules de ces différens remedes qui peuvent y convenir. On y aſſociera les anti-ſcorbutiques, les ſudorifiques, ſuivant la qualité du virus qu'on pourra découvrir, ou qu'on aura ſujet de ſoupçonner.

L'Ipécacuana de Saint Domingue, dont les effets m'ont paru plus doux que

ceux de celui du Brésil, la Thériaque, le Diascordium & l'Opium, ont plus lieu dans ces especes de Flux que dans les précédens, parce qu'il n'y a pas tant à appréhender l'inflammation. Il faut cependant avoir l'attention de ne les employer que lorsque la plénitude est entierement dissipée, & que le malade étant menacé d'épuisement, a besoin de relâche.

Le Cachou & le Succin m'ont paru très-efficaces dans ces maladies. Les gelées de jus de Citron & d'Orange sauvage ont beaucoup de vertu pour fortifier.

Mais il n'y a point de remede plus salutaire que le Lait à l'égard du plus grand nombre des diarrhétiques. C'est toujours à lui qu'il en faut revenir, & sans lui il en périroit plus des deux tiers. Ce liquide remplit en effet par ses qualités toutes les intentions qu'on doit se proposer pour donner à l'estomac un aliment proportionné à sa foiblesse, & à toutes les autres parties la nourriture légere qui

convient à leur relâchement, & qui en les fortifiant peu à peu, puiſſe les mettre en état d'en recevoir une plus ſolide. Il redonne en même temps de la conſiſtance aux liquides; & embarraſſant les reſtes du levain qui n'a pas été entraîné par la colliquation générale, il les met hors d'état de ſe développer de long-temps: d'où réſulte un changement ſi conſidérable, qu'on croiroit voir d'autres hommes. Malgré ces bons effets, il y a cependant quelques précautions à prendre dans ſon uſage. Il ne faut y avoir recours que lorſque le malade eſt parvenu à un état de foibleſſe qui fait conjecturer qu'il reſte peu des mauvaiſes matieres qui formoient les engorgemens; car autrement le Lait ſe corromproit, & en augmenteroit la quantité. Il faut le donner coupé avec quelque légere tiſane aſtringente ou décoction de cette nature, au tiers ou à la moitié. Le Lait aſtringent de notre Pharmacopée ſervira de modele.

Le Flux de ventre ſe calmant, on coupe

le Lait avec une décoction ou infusion anti-scorbutique ou sudorifique, suivant le levain qu'on a lieu de soupçonner. Le malade n'y joint d'autre nourriture que lorsqu'il paroît prendre un peu de force, & il doit avoir soin que ces nourritures soient d'une nature conforme à celle du Lait. Il se purge alors, suivant le resserrement où il se trouve, de huit en huit jours avec la Manne & un peu de Rhubarbe, ou de quinze en quinze jours : faute de cette attention, le Lait étant extrêmement épais à S. Domingue, il se formeroit de petits engorgemens, sur-tout dans les veines lactées, qui causeroient la fievre.

Dès que le malade sera parvenu à un état de santé convenable, il quittera l'usage du lait, & ne prendra celui du vin que long-temps après, ayant soin de se purger en finissant.

J'ai vu des gens qui pour se procurer de l'embonpoint, continuoient de prendre du lait, & qui y étant parvenus, tomboient dans quelques maladies con-

ſidérables, ſur-tout dans des fievres continues qui duroient long-temps, & qu'on ne pouvoit déraciner que par les purgations réitérées de quatre à cinq jours de ſuite.

On doit avoir attention de faire nourrir la vache d'une maniere conforme aux vues qu'on ſe propoſe. L'herbe de Coſſe, qui eſt une eſpece de Riz ſauvage, & que tous les animaux mangent avidement, eſt la plus convenable. Il faut éviter de lui donner du petit Mil & du bois de Patate. Ces Plantes rendent le lait laxatif. Le Maïs eſt plus convenable.

I. Histoire.

Une Dame de vingt-huit à trente ans, d'un tempérament replet, étoit attaquée depuis près de deux ans d'une diarrhée, dont j'avois lieu de penſer la cauſe vérolique. Comme aucun ſigne extérieur ne pouvoit confirmer mon jugement, & que par cette raiſon la malade ne vouloit pas

en être perſuadée, il fallut prendre le parti de chercher les moyens de pallier le mal, & de la ſoulager. Je réuſſis ſi bien, qu'en peu de temps le mal ſe calma; & elle parvint à une apparence de guériſon, qui lui fit croire qu'elle étoit réellement guérie. Je lui conſeillai les bains aromatiques ſoir & matin, la tiſane ſudorifique faite avec le Gayac, la Salſepareille & l'Antimoine cru, coupée avec un tiers de Lait, & un bol tous les ſoirs avec le Cachou & l'extrait de Geniévre.

II. HISTOIRE.

Une autre Dame, dont les cicatrices à la gorge déſignoient le levain écrouelleux, dont ſon ſang pouvoit être infecté, étoit tombée par la Diarrhée dans une maigreur ſi conſidérable, qu'il paroiſſoit y avoir peu d'eſpérance. Diverſes tiſanes aſtringentes, le changement d'air & le lait, n'avoient donné aucun ſoulagement. Elle fut guérie par la tiſane

ſudorifique compoſée, qui au bout d'un mois la rétablit parfaitement.

On n'emploie pas le lait ſeulement pour la cure des Flux de ventre; on y a également recours dans toutes les convaleſcences où le malade paroît épuiſé, à la ſuite des dépôts ou abcès conſidérables, des fievres lymphatiques qui ont été violentes, de la Dyſſenterie, du Mal de Siam, &c. On évite de le prendre dans les convaleſcences des double-tierces bilieuſes, & dans toutes celles où il paroît quelque fréquent retour de fievre. Je l'ai cependant vu prendre pluſieurs fois dans des fievres lentes, ſur-tout dans celles qui accompagnent le Flux de ventre dont nous venons de parler; mais ce ſont de ces cas où il faut aller au remede qu'on croit le plus ſpécifique: d'ailleurs le progrès de la fievre décide, & on peut alors tenter de le couper avec la décoction de Quinquina.

DU FLUX CHYLEUX OU CŒLIAQUE.

IL y a une espece de Flux de ventre qui n'a rien de commun avec ceux dont nous venons de faire mention; c'est le Flux chyleux, dont les causes sont différentes, mais qui provient quelquefois d'un vice de digestion, qui rend le chyle, quoique digéré, visqueux & grossier. Ce chyle, par les incrustations qu'il fait dans les veines lactées, les engorge & les obstrue; d'où s'ensuit un Flux grisâtre, qui porte avec lui les signes de sa cause *. Cette maladie arrive dans la convalescence de quelques fievres lymphatiques, sur-tout à ceux qui mangent trop d'abord, ou qui ne choisissent pas leurs alimens. Il arrive aussi à ceux qu'un vif chagrin ou une forte terreur panique a saisi.

Si on prend le change dans la curation,

* Voyez l'Histoire des Constitutions.

il en résulte de fâcheux événemens. Les bains, les remedes résolutifs & légerement apéritifs, sont les seuls qui doivent convenir; tels sont entr'autres la Chicorée sauvage, le Cerfeuil, le Céleri, le Cresson, les Epinars, & quelques Cloux rouillés dans la tisane. Il faut éviter les sels, de quelque nature qu'ils soient, & les acides : ils ne peuvent qu'être contraires à la cause.

Lorsque cette maladie a pour cause un vif chagrin ou une terreur panique, les veines lactées ne sont bouchées que par le resserrement que produit la crispation des nerfs mésentériques : ainsi il ne faut s'attacher qu'à relâcher les fibres nerveuses. Les bains conviennent pour cela; mais il faut substituer à la Chicorée, au Cerfeuil & au Céleri, la Chicorée blanche, la Laitue. Rien ne seroit plus utile que l'Opium; mais la fievre & l'altération, qui sont ordinairement de la partie, s'y opposent. Le pouls des malades est ordinairement petit, concentré,

& très-ſouvent frémillant. Ils ont d'ailleurs la langue humide, & ils rendent les bouillons & les autres boiſſons preſque de la même nature qu'ils les ont pris.

De l'Hydropisie.

JE diſtingue l'Hydropiſie en deux eſpeces ; en Hydropiſie par épanchement, & en Hydropiſie par infiltration.

L'Hydropiſie par épanchement eſt produite par la rupture de quelques vaiſſeaux lymphatiques, comprimés par le volume d'une tumeur ſquirreuſe qui intercepte la circulation de la lymphe, fait gonfler les vaiſſeaux, & les fait rompre; d'où, par une diſtillation continuelle, ſe forme, dans la capacité, un amas d'eau qu'on appelle Hydropiſie.

L'Hydropiſie par infiltration eſt celle qui eſt l'effet d'un engorgement général, qui parvenu au point de dilater aſſez les

pores pour ſe faire jour, ſe filtre au travers, & diſtille peu à peu. Elle eſt à Saint Domingue toujours l'effet des diſſolutions ſcorbutiques, véroliques ou cachectiques.

On doit juger par les cauſes des Hydropiſies qu'elles ſont toutes incurables, à l'exception de la cachectique, dont on peut détruire la cauſe en rétabliſſant le tempérament. Mais on ne peut que pallier les autres, attendu qu'elles ſont l'effet ou d'un ſquirre trop invétéré pour en eſpérer la réſolution, ou d'une diſſolution trop grande & trop ancienne pour en attendre la deſtruction, à moins que par quelque révolution favorable que le changement de climat peut ſeul procurer aux ſcorbutiques, il n'arrive dans les tempéramens une métamorphoſe qui les mette en état de ſoutenir les opérations & les remedes qui leur conviennent: car tandis qu'ils reſteront dans le Pays, ils auront dans l'air un obſtacle qu'aucun remede ne peut ſurmonter, &

l'Hydropisie reviendra, ou la Diarrhée y suppléra.

L'histoire rapportée ci-devant (article de la Cachexie) d'une Demoiselle cachectique, attaquée d'une Hydropisie de poitrine & d'une Ascite, prouve la possibilité de la cure de cette espece, & fait suffisamment connoître les moyens qu'il faut employer pour y parvenir, sans qu'il soit nécessaire d'en dire davantage. Je vais seulement faire la description de quelques Hydropisies qui ont été palliées pendant quelques années, & qui m'ont paru avoir un caractere particulier.

I. Histoire.

Une femme de quarante ans m'ayant fait appeller pour une fievre double-tierce, je lui trouvai une grosse tumeur vers l'hypocondre droit : elle me dit qu'elle l'avoit depuis trois ou quatre ans, sans qu'elle en eût été incommodée : deux jours après il n'en parut plus. Elle me

dit qu'elle n'avoit rien ſenti, & que ſa tumeur s'étoit diſſipée dans la nuit, ſans qu'il y eût d'écoulement d'urine plus conſidérable que de coutume, ni de flux de ventre. La fievre s'appaiſa & ne dura que deux ou trois jours. Je lui déclarai que ſa tumeur ne pouvoit être qu'une Hydropiſie enkiſtée, un ſac plein d'eau, & qu'en peu de temps elle pourroit devenir hydropique. Mécontente de ma ſincérité, elle me congédia, & fit venir un autre Médecin, qui n'ayant rien apperçu dans le ventre, affirma le contraire. Mon pronoſtic ſe vérifia cependant, & la malade s'imaginant guérir plutôt en France, s'embarqua. Je n'en ai plus entendu parler.

II. Histoire.

Une Dame de trente-cinq à quarante ans, accoutumée à paſſer les nuits, & à vivre de ragoûts, fut attaquée d'un gonflement de Rate, qui, au bout de quelques années, fut ſuivi d'un dérangement

des regles, & d'une enflure considérable des jambes. Elle ressentoit une douleur fixe vers les extrémités des deux dernieres fausses côtes. Il n'y paroissoit cependant aucune tumeur. Je lui pronostiquai qu'elle étoit menacée d'une Hydropisie. Quelques remedes que j'employasse, je ne pus en empêcher le progrès. Après sa mort on trouva une rate très-gonflée, noire & pourrie, une grande quantité d'eau dans le ventre, la vésicule du fiel remplie de petites pierres d'une figure cubique; mais ce qui m'a toujours surpris, c'est que la malade n'avoit point & n'avoit jamais eu de Jaunisse.

Deux hommes, grands ivrognes, dont l'un avoit la rate gonflée, & l'autre ne l'avoit point, furent guéris, l'un par la ponction qu'on lui fit deux fois, & l'autre par l'usage des bouillons & tisanes anti-scorbutiques & purgatives; mais au bout de deux à trois ans le mal revint, & ils moururent.

Je differe l'opération de la Paracentese, autant qu'il m'est possible, dans les Hydropisies scorbutiques & véroliques, parce que le flux de ventre qu'on procure par les purgatifs, la dissipe ordinairement.

Remedes qu'on dit avoir été plusieurs fois éprouvés avec succès dans l'Hydropisie.

PRenez un morceau de feuille d'Aloës de la longueur de quatre à cinq doigts, deux livres de Cendres passées, cinq à six cuillerées de jus de Citron, racine de Médecinier & de Verveine puante, de chacune une bonne pincée. Faites-les infuser dans quatre à cinq pots d'eau; ajoutez une vieille hache rouge. On en fait prendre un gobelet de six en six heures.

Prenez racines de Tamarin, de Figuier rouge, de Sureau, de Squine, de Salse,

pareille & de Médecinier, de chacun une poignée, & trois gobelets de Syrop de Batterie. Laiſſez-les fermenter vingt-quatre heures dans ſept à huit pots d'eau, & y éteignez une vieille hache rouge: après ſon effet, remettez de l'eau, & éteignez derechef la même Hache.

L'exercice, ſur-tout du cheval, eſt important dans cette maladie, & un des remedes les plus efficaces.

M. Guimbaut, Chirurgien de réputation dans le quartier de la petite Anſe, ſe ſert avec ſuccès, pour l'Hydropiſie, d'une tiſane fort ſimple.

On cueille une ſuffiſante quantité de Verveine puante, d'Abſynthe bâtarde, & de petit Médecinier; on les fait ſécher, on les brûle; on prend une poignée de leur cendre, qu'on fait bouillir dans deux pintes d'eau; on filtre la décoction, dont le malade uſe pour boiſſon. On le purge de cinq en cinq jours.

Un autre Chirurgien emploie avec un pareil ſuccès la méthode ſuivante. Prenez

nez cinq à six poignées de Cendre, faites-les infuser dans quatre pots d'eau; au bout de vingt-quatre heures, filtrez l'infusion; ajoutez une poignée de racine de Verveine bleue, six ou sept tranches d'Aloës; faites rougir au feu une vieille hache, & jettez-la dedans. Faites bouillir le tout ensemble, & réduire à moitié. Filtrez ensuite cette décoction.

On en donne un gobelet le matin, une rôtie une demi-heure après, un second gobelet à onze heures, dînant & soupant une heure après avec des alimens secs.

La décoction des feuilles & tiges du Bois de couille, dont on baigne & frotte les parties enflées, est très-estimée. Une femme attaquée d'une Leucophlegmatie considérable, sur-tout aux parties inférieures, depuis les reins jusqu'aux pieds, désenfla presque tout-à-coup, c'est-à-dire après trois ou quatre demi-bains de cette décoction, dont on la frottoit. Elle eut une évacuation d'urine & une liberté

de ventre, qui furent suivies d'une parfaite guérison.

Un Negre hydropique, dont on déſeſpéroit au point qu'on n'oſoit tenter l'opération, fut guéri par un trou qui ſe forma au nombril, par lequel dégouttoit continuellement l'eau contenue dans la capacité.

Un autre a été guéri par le ſeul uſage de la tiſane d'Herbe à dartres, que quelques-uns appellent Herbe à vache.

Un hydropique vivement altéré, ſe leva la nuit pour chercher à boire; ne trouvant ni eau ni tiſane à ſa portée, il but une grande quantité de Leſſive de linge ſale qu'il rencontra : il s'enſuivit par haut & par bas une évacuation ſi copieuſe, qu'il guérit.



DES DARTRES.

CEtte maladie eſt ſi commune à Saint Domingue, que les deux tiers des Habitans en ſont infectés. Elle dépend tellement de l'air, & elle eſt tellement attachée à certains tempéramens, que pluſieurs, infectés à Saint Domingue de cette maladie, en ont été délivrés ſans uſer d'aucun remede, dès qu'ils ſont arrivés en France, & à peine ont-ils été de retour aux Iſles, que le mal eſt revenu. Les tempéramens rouges & d'un blond un peu ardent, ſont preſque tous ſujets à cette épreuve. Le principe des Dartres peut être ſcorbutique. En effet, on ne peut guères réuſſir à les extirper que par le long uſage des remedes qui paſſent pour ſpécifiques dans le Scorbut. Mais comme les Dartres n'empêchent point d'agir & de faire les fonctions ordinaires, on a coutume de les négliger;

elles deviennent alors incurables. Elles sont dans quelques-uns véroliques, & souvent elles dépendent des deux virus. De-là le peu de succès qu'on retire de la salivation, pour laquelle cependant nos Chirurgiens sont si portés, mais qui procure très-rarement la guérison. Dans plusieurs néanmoins on pallie le mal pour cinq à six mois, ce qui leur fait croire qu'ils sont guéris, & ils en sont d'autant plus persuadés, qu'il ne paroît pas ordinairement d'autres symptômes véroliques. Il convient donc bien mieux d'en tenter la cure par la méthode qu'indique la cause la plus commune, & d'employer pour cet effet les remedes capables de purifier le sang, & de détruire l'acrimonie. On y parviendra par le long usage des bains, des tisanes, des bouillons anti-scorbutiques, des purgations réitérées de cinq en cinq jours, par l'abstinence de vin & de toute liqueur, par une nourriture douce & humectante, enfin par l'usage du lait, qui terminera la cure.

On détruira le vice de la peau par la pommade de notre Pharmacopée, que je pourrois qualifier de ſpécifique, & qu'il ne convient d'employer qu'après deux ou trois mois d'uſage des remedes ci-deſſus propoſés ; car ſi on l'emploie de trop bonne heure, & ſans être ſuffiſamment préparée, on s'expoſe par le reflux de cette matiere ſur les parties internes, à des accidens d'autant plus dangereux, qu'il eſt ordinairement impoſſible de rappeller ce levain à la circonférence, & que faiſant ſur les parties internes le même effet que ſur les externes, c'eſt un picotement & des irritations qui font ſouffrir de vives douleurs, & languir pluſieurs ſemaines, ſuivant la délicateſſe des parties où le venin s'eſt fixé. J'ai vu périr ainſi trois ou quatre jeunes gens forts & robuſtes, à qui il n'y eut pas moyen d'apporter du ſoulagement, & qui ſe plaignoient tous d'un déchirement d'entrailles.

Ces exemples doivent ſuffire pour ſe

tenir ſur ſes gardes contre un grand nombre de ſpécifiques que les Negres vantent & employent pour faire paſſer cette maladie, & qui ſont tous de la claſſe des répercuſſifs ; tels ſont le Sel, la Poudre à tirer, mêlés avec le jus de Citron, le Suc du bois laiteux, le Soufre dans le Vinaigre, les Sucs de Mal-nommée, eſpece de Tithymale, la diſſolution de Mercure par l'Eau forte, & pluſieurs autres de cette trempe.

Il n'y a point de maladie qui ſe communique plus facilement : ainſi il faut prendre garde à ceux qui l'ont, & ſurtout aux lits où l'on couche quand on voyage ; car quoiqu'il y ait des draps blancs, l'impreſſion qui en eſt reſtée aux matelas peut ſe communiquer. C'eſt ce qui eſt arrivé à un jeune homme pour avoir couché dans un lit où le jour d'auparavant un homme infecté de cette maladie avoit dormi. Dans cette occaſion, il convient d'ôter les matelas, & de coucher ſur la paillaſſe.

DES RHUMES, CATARRES ET FLUXIONS DE POITRINE.

FLuxions, Catarres, Rhumes, termes ſynonimes. Les Rhumes de cerveau, de gorge & de poitrine ſont très-communs à S. Domingue. Je les nomme ainſi pour me conformer à l'uſage & à l'idée ou opinion publique. Ces Rhumes ſe ſuccédent preſque toujours les uns aux autres. Le Rhume de cerveau commence, celui de gorge ſuit, & celui de poitrine termine. On trouvera cette progreſſion bien naturelle, quand on fera attention à la partie qui eſt affectée dans cette ſorte d'incommodité ou de maladie. C'eſt une même membrane, le long de laquelle l'infiltration ou engorgement ſe continue juſqu'à l'extrémité, ſemblable en quelque façon à l'infiltration qui ſe fait dans une feuille de papier ſuſpen-

due, & dont la partie supérieure a été imbibée d'huile.

Le Rhume commence par la partie supérieure de la membrane pituitaire qui tapisse le dedans de la cavité & des sinus qui se dégorgent dans le nez. Cette partie ressent la premiere les effets des impressions que le changement qui arrive dans l'air peut faire, étant la premiere exposée à son action. Ce changement consiste principalement dans une alternative trop subite du chaud & du froid, qui agissant sur les vaisseaux lymphatiques de la membrane, les crispe, les resserre, & produit un engorgement qu'on appelle vulgairement Enchifrenement, & parvenu à un certain point, ouvre l'orifice de ces petits vaisseaux collés par l'action de l'air; d'où s'ensuit une distillation continuelle. Ce même air passant successivement par les conduits nazaux dans la bouche & dans la trachée-artere, y fait des impressions plus ou moins vives, suivant qu'il a été altéré en che-

min par plus ou moins de chaleur : de-là ce progrès ſucceſſif de fluxions. Mais ſi la cauſe dure long-temps, les canaux de cette membrane dans la trachée-artere & les véſicules bronchiques viendront à un point d'engorgement, d'où peut s'enſuivre rupture; ce qui procurera alors une diſtillation plus abondante, & ſouvent mêlée de parties ſanguines; ce qu'on appelle à juſte titre Fluxion de poitrine, ou Catarre du poumon.

Le Catarre ayant pour premiere cauſe l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques, qui ſe communique aux vaiſſeaux ſanguins, doit donc être regardé comme une maladie alors lymphatique, qu'il eſt important de bien diſtinguer des autres eſpéces d'engorgemens, dont le poumon eſt ſuſceptible, & que nous réduiſons à deux autres eſpéces, ſavoir l'engorgement bilieux & l'engorgement ſanguin. Ces trois eſpéces dépendant de trois cauſes différentes, ont des ſignes qui les caractériſent, & qui conduiſent à des indi-

cations qui n'échappent point à l'attention d'un Médecin ſage & prudent. Ces indications ont de commun à la vérité qu'elles propoſent la réſolution ; mais il faut l'entreprendre par des moyens différens.

Cure de la Fluxion de poitrine lymphatique.

Il faut entreprendre la réſolution dans les Fluxions de poitrine lymphatiques, par de petites ſaignées, qu'il ne convient de réitérer qu'autant qu'il paroîtra de parties ſanguines dans les crachats ; employer les remedes adouciſſans qui en émouſſent l'âcreté ; joindre les béchiques foibles avec les incraſſans, pour débaraſſer les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, & empêcher que les liqueurs ne s'y arrêtent, ne s'épaiſſiſſent, & pour donner de la conſiſtance à celles qu'une trop grande fluidité empêche d'être expectorées. S'il arrivoit que cette matiere s'accumulât en trop grande quantité, & que par un trop long ſéjour elle acquît une conſiſtance qui empêchât la contraction

des fibres, il faudroit avoir recours aux ſudorifiques, & les aſſocier avec les huileux, pour en émouſſer les parties trop actives : on y joint même les purgatifs doux, afin de parvenir à dégager tous les émonctoires, & détourner, en les ouvrant, une partie de la lymphe qui diſtille en trop grande abondance dans les véſicules bronchiques.

La Fluxion de poitrine bilieuſe ſe caractériſe par des redoublemens de fievre, qui par leur période tiennent du caractere des fievres tierces ou double-tierces, dont la principale cauſe réſide dans le foie. Ce période eſt en quelque ſorte un ſigne diſtinctif pour faire connoître la part que ce viſcere a dans la plupart des maladies. La fievre eſt d'ailleurs continue ; les hypocondres ſont gonflés ; le droit eſt quelquefois douloureux, & la douleur ſe communique aux muſcles intercoſtaux ; les yeux & le viſage ont preſque toujours une teinture de Jauniſſe ; la langue eſt fort chargée

de matiere jaunâtre & ſafranée; les urines ſont épaiſſes & de couleur de biere; les crachats ſont mêlés dès le commencement de filamens jaunes & ſanguins, qui augmentant, les rendent d'un rouge ſafrané, qui donne au linge une couleur jaune : s'ils deviennent livides & noirs, c'eſt un ſigne ou d'une gangrene naiſſante, ou d'une gangrene formée. Par cette explication, il eſt facile de connoître & de diſtinguer cette eſpéce de Fluxion de poitrine, d'en développer les cauſes, & d'y apporter remede. Elle eſt fort commune en Amérique parmi les Negres. Je me ſuis ſuffiſamment expliqué dans mes Mémoires ſur la maniere de la traiter; ainſi j'y renvoie le Lecteur.

Fluxion de Poitrine ſanguine.

La Fluxion de poitrine ſanguine, ou Péripneumonie eſſentielle, eſt celle qui conſiſte dans l'embarras & arrêt du ſang dans les vaiſſeaux ſanguins capillaires

de l'artere pulmonaire , ſur-tout dans ceux qui rampent & forment un lacis dans le tiſſu des véſicules bronchiques. Cette eſpéce eſt la plus douloureuſe & la plus dangereuſe. L'oppreſſion eſt plus forte , la fievre plus ardente & plus continue, ſans preſque de remiſſion ; la chaleur, la ſéchereſſe, l'altération , la rougeur & les yeux étincelans en ſont une ſuite. Elle accompagne ſouvent la vraie pleuréſie, ou s'y joint ; elle eſt alors plus dangereuſe. Elle attaque ordinairement ceux qui , après un long exercice , tâchent de tempérer la chaleur qu'ils reſſentent en s'exposant à un trop grand frais , ou en ſe baignant, ou en buvant des liqueurs trop fraîches. Les cauſes externes & internes de cette ſorte de Péripneumonie indiquent les remedes qui lui conviennent.



De la Pulmonie.

J'Ai remarqué que les Habitans du Cap étoient forts ſujets aux Fluxions ou Catarres. J'en ai attribué la cauſe à l'alternative trop ſubite du chaud & du frais, ou, pour mieux dire, de la ſéchereſſe & de l'humidité de l'air, qui changeant l'ordre de la tranſpiration, occaſionne des reflux plus ou moins conſidérables ſur la partie naturellement la plus foible. Ainſi quand le poumon ſe trouve de tous les viſceres le plus foible, il devient la victime des mauvais effets que l'air du Pays occaſionne.

Pluſieurs jeunes femmes ſont ſujettes à être attaquées de cette maladie, ſurtout quand elles font trop fréquemment des enfans, ou qu'elles ont pour maris des hommes d'une complexion robuſte & trop paſſionnés. Le mal ne ſeroit pas incurable, ſi on y apportoit remede dans

les commencemens ; mais comme ſes progrès ſont lents, on ne s'en apperçoit que lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance. D'ailleurs, comment ralentir le feu d'une paſſion que le tempérament a formé, & que l'habitude ſemble fortifier ?

Il ſuffit, pour connoître la Pulmonie dont on eſt attaqué à Saint Domingue, de diſtinguer cette maladie en accidentelle & originelle. La Pulmonie accidentelle eſt celle qui arrive, lorſqu'une Fluxion de poitrine ou une Pleuréſie ſe termine par ſuppuration, ou lorſqu'après quelques efforts il ſurvient une hémorragie qui dégénere en ulcere. Cette eſpéce peut auſſi avoir ſon principe dans une mauvaiſe conformation. La Pulmonie d'origine dépend quelquefois de la ſeule conformation de la poitrine ; mais le plus ſouvent d'une mauvaiſe qualité dans le ſang, qui jointe à une mauvaiſe conformation, rend cette maladie incurable. Comme les Negres, ſur-tout ceux qui viennent du Sénégal & de Congo, ſont

très-sujets aux Fluxions de poitrine, & que les premiers ont la poitrine naturellement mal constituée, on rencontre fréquemment parmi eux des Pulmonies de toute espéce. Les Habitans sont ordinairement attaqués de celle d'origine, à laquelle on peut joindre celle qui a pour cause principale l'épuisement, & elle est sur-tout commune dans ceux dont la poitrine est étroite.

On entend, par mauvaise conformation, une poitrine étroite, un cou long, des épaules élevées, & qui se portent trop naturellement en avant, un ton de voix ou foible ou aiguë. Ces signes sont communs dans les Créoles.

Il en est donc de la Pulmonie comme de la plupart des autres maladies chroniques qui peuvent avoir des causes différentes, dont la connoissance est nécessaire pour réussir dans leur cure. Je distingue, pour y parvenir, cette maladie en Pulmonie proprement dite, & en Phtisie. La premiere attaque principa-

lement le poumon, & la ſeconde la trachée-artere. La Pulmonie proprement dite eſt une ſuite des maladies aiguës de ce viſcere qui ſe terminent par ſquirre ou par ſuppuration. La Phtiſie a pour cauſe, ou un deſſéchement des fibres, des glandes & des vaiſſeaux lymphatiques, tant de la trachée-artere que du poumon; ou un relâchement des mêmes parties, qui ne pouvant retenir la ſéroſité & la lymphe, la laiſſe échapper; ce qui produit une colliquation ou diſtillation qu'on appelle Catarre ou Rhume.

On doit traiter la Pulmonie provenant de ſquirre & de ſuppuration, ſuivant la méthode qu'on emploie dans les maladies des autres viſceres qui ont les mêmes cauſes, avec cette différence, que dans les remedes qu'on choiſit pour tenter la réſolution des ſquirres du poumon, il faut choiſir les remedes apéritifs pectoraux; & pour déterger la ſeconde, les déterſifs & vulnéraires ſpécifiques à ce viſcere.

Quand il eſt queſtion de combattre les ſymptômes d'une Phtiſie provenant de deſſéchement, on preſcrit les remedes onctueux, émolliens, adouciſſans & laxatifs; & lorſqu'on connoît que le mal vient d'un relâchement, on choiſit parmi les remedes abſorbans & aſtringens ceux qui peuvent le mieux contribuer à rétablir le reſſort des fibres, & donner de la conſiſtance aux liquides.

Cette derniere eſpéce de Phtiſie eſt la plus commune, parce qu'elle eſt propre à ceux qu'une mauvaiſe conformation rend ſujets aux rhumes, & à ceux qui, quoique bien conſtitués, peuvent cependant avoir le poumon plus foible que les autres viſceres. De-là vient que la même cauſe qui produira dans l'un la Diarrhée, ou le Flux hépatique, occaſionnera dans l'autre la Phtiſie.

Comme la Pulmonie ſcorbutique & vérolique eſt très-commune à Saint Domingue, un Médecin doit bien examiner lequel de ces deux levains infecte le ſang,

& même ſi tous les deux, comme il arrive très-ſouvent, ne s'y rencontrent point enſemble. Dans ce cas, on doit encore enviſager la Pulmonie comme la Diarrhée & l'Hydropiſie ſcorbutique & vérolique, dont nous avons parlé ci-deſſus, & ſuivre, à l'égard de la premiere, les conſeils que nous avons donnés pour l'une & pour l'autre. On ne peut au ſurplus ſe flatter de réuſſir dans la cure, mais ſeulement de la pallier; ce qui a coutume d'arriver lorſque la ſaiſon eſt favorable. Un malade ſemble en effet reſſuſciter dans l'été, ſur-tout quand le temps eſt ſec; mais les temps nébuleux & pluvieux revenant, il tombe inſenſiblement dans ſon premier état.

Suivant l'explication que je viens de faire des différentes eſpéces de Pulmonies, il eſt facile de connoître les remedes qui conviennent à chacune. Si l'on ſouhaite de plus amples inſtructions, on peut conſulter Charles Piſon, Morthon, Sydenham, & M. de Sault, Médecin de

Bordeaux. On trouvera dans ces Auteurs des détails fort exacts, & des remedes dont ils aſſurent avoir vu de bons effets. J'ai inſéré dans ma Pharmacopée Américaine ceux du Pays qui m'ont paru les plus ſalutaires.

Dans la Pulmonie ſéche, ou Mal de conſomption, dans lequel la fievre lente eſt accompagnée d'une toux ſéche & d'enrouement, je recommande particulierement la tiſane pectorale, réſolutive & rafraîchiſſante, le Calalou, le Giromon, & les bouillies de Maïs & de petit Mil.

Dans la Pulmonie catarreuſe, c'eſt-à-dire celle qui provient à la ſuite des fluxions & rhumes, je preſcris le Cachou, le Safran, la Liane à ſerpent, la tiſane ſudorifique légere, coupée avec le Lait, quelquefois le Café au lait, ſurtout aux tempéramens pituiteux.

DES ABCÈS AU FOIE.

LE Foie étant de tous les viſceres le plus ſujet aux engorgemens, qui produiſent pluſieurs maladies à Saint Domingue, il eſt auſſi le plus expoſé aux abcès. Ces abcès ſont une ſuite, ou de la négligence qu'on a eu à réſoudre dès le commencement les embarras, ou des difficultés qu'on n'a pas pu ſurmonter.

Les engorgemens ou tumeurs, tant internes, qu'externes, ont pour principe un ralentiſſement ou arrêt de circulation, qui gonflant les vaiſſeaux, les met dans une dilatation forcée, leur fait comprimer les collatéraux qui s'engorgent également, & augmentent le volume de la tumeur, d'où réſultent des ſentimens de douleur, de pulſation, &c. Ces ſentimens ſont moins vifs dans le Foie que dans tous les autres viſceres, & cela par rapport à ſon volume, à la qualité de ſa

ſubſtance, & à la circulation particuliere qui s'y fait par le moyen des vaiſſeaux veineux, où le ſang circule beaucoup plus lentement que dans les artériels, & dont la tenſion ne peut être auſſi forte que dans ceux-ci. De-là vient l'inſenſibilité des malades dans les engorgemens inflammatoires du Foie, où ils ne reſſentent de la douleur que quand on preſſe cette partie, à moins que ces engorgemens occupant la partie convexe ne communiquent l'inflammation au diaphragme : de-là vient qu'ils ne reſſentent qu'un poids ou peſanteur dans l'hypocondre; ce qui a fait appeller le ſentiment douloureux qui pouvoit accompagner la maladie, douleur gravative.

Toute tumeur ſe termine par réſolution, par ſuppuration; l'abcès par gangrene, ou par ſquirre.

La réſolution eſt l'atténuation ou diviſion des ſubſtances arrêtées, qu'on délaie, qu'on liquéfie, au point qu'elles puiſſent paſſer & circuler dans les vaiſ-

ſeaux ; à quoi on parvient par les évacuations capables d'ôter la plénitude, qui eſt toujours la premiere cauſe des engorgemens, par les boiſſons & remedes délayans, réſolutifs : mais ſi on ne peut parvenir à ce but, l'engorgement ſe terminera par ſuppuration, par gangrene, ou par ſquirre.

Lorſque les liquides arrêtés contiennent des principes acides, alkalis & autres, dans une proportion convenable pour une fermentation naturelle, il en réſulte la ſuppuration. Mais ſi un principe diſſolvant, d'une nature alkaline & corroſive, domine, le développement, qui en eſt prompt, produira bien vîte la gangrene. Enfin, ſi, faute de ſéroſité ou d'une ſuffiſante quantité de principes néceſſaires pour exciter une fermentation, les ſubſtances arrêtées ne peuvent s'altérer, elles ſe deſſécheront, s'incruſteront, & s'endurciront au point de laiſſer une tumeur compacte, dure & inſenſible.

I. Histoire.

Un homme de trente ans, après quinze jours de fievre, ressentit une pesanteur à l'hypocondre droit, qui ne fut suivie d'aucune tumeur apparente. Cependant au bout de quarante à cinquante jours, on eut lieu de soupçonner un dépôt : la jaunisse, la couleur des yeux, & la douleur fixe vers le milieu du dos, étoient des signes évidens que le Foie en étoit le siége. Après avoir bien examiné le malade, on trouva un empyême vers la partie moyenne de la troisiéme & quatriéme des fausses côtes. On y fit l'opération : il sortit une grande quantité de matieres purulentes & bilieuses : elles furent de même nature pendant l'espace d'un mois qu'on fit des injections. Le malade guérit.

J'ai fait ouvrir le cadavre d'un homme attaqué de la même façon, & traité de la même maniere. L'abcès occupoit le milieu du grand lobe du Foie, s'étendoit

doit principalement vers les parties où ce viſcere eſt collé au diaphragme, que le pus avoit corrodé, & par où il s'étoit fait jour dans la poitrine. Cependant le malade n'avoit point eu de hoquet, & ne s'étoit pas plaint de vives douleurs dans cette partie, mais ſeulement d'une douleur dans le dos qui lui paroiſſoit ſupportable.

Cette douleur dans le dos eſt un ſigne preſque certain, non-ſeulement de l'exiſtence d'un abcès au Foie, mais qu'il a ſon ſiége dans le milieu de la ſubſtance du grand lobe. Car quand la tumeur occupe la partie convexe ou la partie concave, les malades n'en reſſentent point, ou peu, ſur-tout lorſque la tumeur eſt à la partie convexe.

II. Histoire.

Un homme de vingt-cinq ans, d'un tempérament robuſte, me dit avoir une Diarrhée, que les remedes sembloient augmenter, bien loin de la diminuer. La

couleur du visage, la douleur que le malade ressentoit dans l'hypocondre droit, & sur-tout au milieu du dos, me firent juger que cette Diarrhée étoit l'effet d'un abcès au Foie. J'en fus convaincu par la quantité des matieres qu'il rendoit, par la douleur qu'il ressentoit dans toute l'étendue de la capacité, qui étoit très-gonflée, par les frissonnemens continuels & les redoublemens de fievre qui suivoient; enfin par l'aveu que me fit le malade, d'être tombé de cheval, & que depuis ce temps, il avoit toujours ressenti une pesanteur au côté. On traitoit depuis un mois le malade avec des tisanes & bols astringens. Après sa mort, on trouva un Foie d'un volume extraordinaire, & dans le milieu, un abcès dont il sortit une demi-pinte de matieres; la vésicule du fiel, les canaux hépatiques, le cholidoque remplis de cette matiere, qui s'écoulant dans le canal intestinal, l'avoient rongé, pourri & ulcéré dans toute son étendue.

Plusieurs sont sujets à l'abcès au Foie par de pareils accidens. Ils en doivent sentir les conséquences, & ne rien négliger pour les prévenir par les saignées & les bouillons ou infusions de Chicorée sauvage.

III. HISTOIRE.

Un homme de trente-cinq ans, d'un tempérament bilieux, sujet à de fréquentes maladies, & depuis trois à quatre ans attaqué d'un gonflement de Rate qui l'avoit jetté dans le Scorbut, eut quelques accès de fievre, qui dégénererent en fievre lente, laquelle fut accompagnée de Leucophlegmatie. Il étoit depuis deux ou trois mois dans cet état, lorsqu'il m'envoya chercher. En examinant son ventre, qui étoit très-gonflé, il se plaignoit d'une douleur à la région du Foie. La fluctuation qui étoit dans le ventre, dénotoit cinq à six pintes d'eau. Je déclarai au malade qu'outre l'Hydropisie, j'appréhendois un abcès au Foie. Je le

mis à l'usage des remedes que j'ai coutume d'employer contre le Scorbut & l'Hydropisie. Ces remedes le faisoient aller sept à huit fois par jour à la selle, & copieusement uriner. Au bout de huit jours, il ressentit une vive douleur à la jambe droite. Cette douleur fut toujours en augmentant, & à mesure qu'elle augmentoit, celle de l'hypocondre diminuoit. Je lui fis faire une incision : il ne sortit qu'un sang très-séreux. La sonde entroit & parcouroit l'interstice des muscles jumaux & solaires, qui étoient séparés, sans que le malade sentît de la douleur; ce qui me fit appréhender la Gangrene. Trois ou quatre jours après, on sentit un peu de fluctuation au bas de la jambe. On l'ouvrit; il en sortit beaucoup de pus. On entretint cette suppuration deux mois, & on continua les remedes internes convenables. Tous les symptômes disparurent, & le malade entra dans une convalescence qui eût été heureuse, si sa gourmandise n'y eût pas mis obsta-

cle. Il retomba trois ou quatre mois après dans la Jaunisse & dans la Leucophlegmatie. Cette rechute le détermina à passer en France, où il est mort trois ou quatre mois après son arrivée.

On ne doit pas trop se presser de faire l'opération dans l'abcès au Foie. Quoique la tumeur paroisse considérable, il s'en trouve où il faut attendre quelquefois plus de deux mois la maturité. Les abcès de cette partie m'ont paru être plus long-temps à mûrir que ceux des autres. La trop grande précipitation a souvent fait faire des ouvertures inutiles, qui, quoiqu'elles ne soient pas dangereuses, excitent dans les assistans des sentimens bien désavantageux pour le Médecin & le Chirurgien. On court d'autant moins risque d'attendre, que la plupart de ces abcès sont placés dans la partie inférieure & externe du Foie, que leur progrès est lent, & qu'il faut bien du temps pour que la matiere pénétre avant dans la substance.

IV. Histoire.

Ayant lieu de penser qu'un abcès de cette nature étoit mûr, & en ayant proposé l'ouverture, je trouvai tant de résistance de la part du malade, que je n'insistai pas beaucoup, sur-tout par rapport à la crainte que la matiere ne se trouvât pas formée : car on ne sent pas la fluctuation de ces abcès comme de ceux des autres parties, par rapport à la trop grande tension & à l'épaisseur des muscles du ventre, sur-tout quand ils sont placés sous les muscles droits. La tumeur fit si peu de progrès pendant trois semaines, que le malade, s'ennuyant à l'Hôpital, sortit, & s'en fut aux casernes. Il y resta deux ou trois mois. Mais étant devenu bouffi, la fievre ayant augmenté, & étant tombé plusieurs fois dans de grandes foiblesses, on le rapporta dans un état où il n'y avoit plus moyen de rien espérer de l'opération. Il étoit dans une Leucophlegmatie considérable; le

ventre extrêmement gonflé avec fluctuation, n'y ayant plus de tumeur circonscrite; le flux de ventre étoit de la partie; il ne rendoit point d'ailleurs de matieres purulentes. Il mourut peu de temps après. On trouva la capacité remplie de pus, & le kist de l'abcès, lequel étoit ouvert ou déchiré dans deux ou trois endroits, situé au rebord du moyen lobe, qui s'étendoit sur la moitié de la surface du petit lobe du foie, laquelle étoit pourrie & détruite.

Le sang qu'on tire dans les engorgemens du Foie, quoique ce viscere soit douloureux, n'est point couenneux, mais jaune & verd, & quelquefois marbré de verd, de jaune, de noir & de rouge; rarement il paroît couenneux. La différence de la circulation des vaisseaux & des liquides, doit en être la cause.

V. Histoire.

Un Negre, Cuisinier, âgé de qua-

rante ans, se plaignoit depuis deux à trois ans d'une légere douleur à l'hypocondre droit, sans avoir de fievre; il paroissoit seulement un peu exténué, & il toussoit de temps en temps. J'avois conseillé à son maître de l'ôter de la cuisine, & de lui donner quelqu'autre occupation. On n'en fit rien. Le malade continua d'agir, & avoit des alternatives de bien & de mal, c'est-à-dire qu'il souffroit, tantôt plus, tantôt moins, sans cependant être attaqué de la fievre, & sans qu'il quittât son ouvrage. Au mois de Juin 1746, passant sur cette habitation, ce Negre vint me trouver, se plaignant plus que de coutume. Il avoit beaucoup maigri. Son Foie me parut très-dur. Je lui ordonnai un Emplâtre fait avec partie égale de *Diabotanum* & de *Vigo cum Mercurio*, une tisane apéritive, & de se purger tous les huit jours. Trois mois après, il devint bouffi des parties inférieures, sans qu'il y eût d'ailleurs aucun signe d'épanchement dans le ventre. Les bourses

ſur-tout devinrent ſi gonflées, qu'il fallut faire des ſcarifications très-profondes pour évacuer l'eau. L'hypocondre devint plus douloureux que de coutume, ſans qu'il y eût de fievre, & ſans qu'on pût appercevoir d'éminence ou tumeur circonſcrite qui déterminât à tenter l'opération. Ce que j'euſſe néanmoins entrepris la veille de ſa mort, s'il s'étoit trouvé un Chirurgien à ma commodité. La difficulté de reſpirer ſe mit de la partie; & la fievre étant ſurvenue, le malade mourut trois jours après, comme ſubitement. Je fis ouvrir le cadavre; on trouva trois à quatre pintes d'eau épanchées dans le ventre, & autant dans la poitrine. Le grand lobe du Foie étoit tellement adhérent au péritoine & au diaphragme dans les deux tiers de ſon étendue, depuis ſon bord inférieur juſqu'au ligament rond, qu'il fallut, pour l'en détacher, couper dans pluſieurs endroits ſa propre ſubſtance. Son volume étoit au moins le triple de ce qu'il devoit être

dans son état naturel, d'une grande dureté, d'une couleur de pourpre noir, & de distance en distance rempli sur la convexité de placards noirs, raboteux, comme parsemés de petits boutons ou cloux de différente grosseur. Je la coupai par morceaux, sans avoir découvert aucune marque de suppuration. Les portions qui n'étoient point adhérentes, étoient d'une couleur plus rouge. Le poumon du côté du Foie étoit noir, ou comme gangrené, & sans adhérence.

L'ouverture de ce cadavre me donna sujet de faire quelques réflexions qui peuvent contribuer à la connoissance des maladies du Foie. Je me rappellai premierement que le malade ne s'étoit jamais plaint de la fievre; ce qui me donna lieu de penser que la fievre sembloit n'être essentielle qu'aux embarras qui se forment dans les parties internes & concaves du Foie, sur-tout dans celles du grand lobe où se fait une plus abondante sécrétion de la bile, qui par son séjour

doit occasionner un reflux capable d'augmenter le mouvement du sang dans les gros vaisseaux. Je fis attention, en second lieu, que le caractere de cette maladie dépendant du métier de ce Negre, devoit avoir eu pour terminaison plutôt une induration qu'une suppuration; & je me confirmai enfin dans les sentimens que j'avois sur les effets des adhérences du Foie avec le péritoine & le diaphragme pour le transport du pus, soit dans la capacité de la poitrine, soit au travers des muscles intercostaux, & qui déterminent à l'opération de l'empyême.

Après l'évacuation du pus d'un abcès au Foie, & des abcès qui peuvent arriver dans toute autre partie, il n'est pas nécessaire de faire des injections. J'aurois toujours été dans l'opinion qu'on ne pouvoit venir à bout de déterger le fond de la plaie pour en procurer la cicatrice, sans cette méthode. L'expérience m'a fait connoître, qu'en commettant en quelque sorte à la nature la guérison de

la maladie, presque tous les malades ont guéri sans injection.

VI. HISTOIRE.

Un homme très-cacochyme, qui avoit beaucoup souffert en mer, & qui étoit exténué, vint à l'Hôpital. Une tumeur considérable qu'il avoit à la partie latérale droite & supérieure de la région moyenne épigastrique, fit connoître la principale maladie. On jugea qu'il convenoit de l'ouvrir : il en sortit plus d'une pinte de matiere extrêmement fétide & noire. S'il y avoit indication pour les injections, c'étoit certainement dans cette occasion. Cependant on n'en fit point; les matieres changerent peu à peu, devinrent belles d'elles-mêmes, & le malade guérit.



DU SPASME.

SI à Saint Domingue on a l'avantage de ne pas connoître la Rage, on a le malheur d'avoir une autre maladie qui n'eſt guères moins terrible : c'eſt le Spaſme, qui y eſt ſi commun, que Piſon & Bontius le mettent au rang des maladies endémiques qui affligent les Habitans des Indes.

Un prompt & ſubit roidiſſement ſaiſit les malades dans tout le corps, ou dans une partie conſidérable, & ils deviennent immobiles comme des ſtatues. La violente contraction des muſcles des parties antérieures ou des poſtérieures, & ſouvent des deux enſemble, leur ôte la faculté de manger & d'avaler. Le plus grand nombre eſt d'abord pris par les mâchoires & le cou ; ce qui leur fait retirer les muſcles des levres & du viſage d'une maniere fort hideuſe, & qui imite

le ris canin. Les yeux ſont étincelans, le viſage enflammé ; ils grincent des dents, & leur voix rauque & profonde reſſemble à ces voix qui ſortent de quelque caverne, & qu'on appelle voix ſépulcrales. Il eſt rare qu'ils ayent de la fievre, & quand elle ſurvient elle eſt ſalutaire. *A convulſione aut tetano (id eſt rigore) detento, febris ſuperveniens, ſolvit morbum. Aph. 57, ſect. iv.*

Plus le Spaſme attaque les parties antérieures, ſur-tout le haut de la poitrine, ou les muſcles de la gorge, plus il eſt dangereux, & preſque toujours mortel. Il eſt également mortel à la ſuite d'une plaie, du moins je n'ai encore vu perſonne en réchapper. *Vulneri convulſio ſuperveniens, lethalis.*

Il n'a coutume de venir qu'à la ſuite des plaies, où un nerf, quelque tendon ou partie tendineuſe a été coupée, liée, piquée. Une légere piqûre à la main, à la plante des pieds ſuffit. C'eſt pourquoi les Negres, qui vont nuds pieds, y ſont plus ſujets.

Nous diſtinguons deux ſortes de Spaſme, celui qui vient à la ſuite d'une opération ou d'une bleſſure, & celui qui vient du vice de l'air.

Le premier a coutume de n'attaquer que lorſque la plaie commence à ſe cicatriſer. Le ſecond arrive ordinairement à ceux qui étant échauffés & ſuants, ſe trouvent expoſés à la pluie, ou reſtent au frais.

On perd par cette maladie un nombre conſidérable de Negrillons. Elle les attaque les huit ou dix premiers jours de leur naiſſance : ils ſont toujours pris par la mâchoire inférieure; ce qui a fait donner à leur égard à cette maladie le nom de Mal de mâchoire. Les enfans des Blancs y ſont rarement ſujets. La malpropreté & l'abondante fumée qu'il y a toujours dans les maiſons des Negres, auſſi-bien que la fraîcheur de la nuit, peuvent contribuer beaucoup à cela, ſur-tout dans les habitations marécageuſes. Ces maiſons étant faites de paliſſa-

ges ou de cliſſage, & le feu venant à s'éteindre pendant la nuit, cela occaſionne une fraîcheur, dont l'alternative trop ſubite avec la chaleur peut produire ſur les enfans une telle révolution. En effet, nous remarquons que cet accident eſt beaucoup plus rare dans les habitations où les maiſons ſont bâties ſur des terreins élevés & ſablonneux.

Le Spaſme eſt plus commun dans les temps pluvieux que dans les temps ſecs, & auſſi dans Septembre & Octobre, où le chaud & le frais ſe ſuccedent plus ſubitement.

Des tenſions, des contractions violentes déclarent des raccourciſſemens, des criſpations dans les fibres muſculeuſes, tendineuſes & nerveuſes, qui du premier abord annoncent l'indication qu'on doit ſe propoſer dans cette maladie, ſavoir de ramollir, de relâcher, & enſuite de ranimer le mouvement du ſang & des eſprits animaux, afin d'ouvrir les pores, de les dilater, & de ré-

tablir la tranſpiration, ſur-tout dans ceux que l'action trop ſubite du frais a fait tomber dans cette maladie. Pour parvenir à cette fin, chacun a ſa méthode, chacun propoſe ſon remede, & tous ſe glorifient d'en avoir vu de bons effets, quoique parmi ces remedes pluſieurs paroiſſent très-oppoſés, & que je puiſſe aſſurer ne pouvoir donner à aucun la qualité de ſpécifique, attribuant la guériſon des ſpaſmodiques, plutôt au degré du mal, ou à la qualité du tempérament, qu'à l'effet du remede. Il y en a cependant quelques-uns qui peuvent mieux réuſſir que d'autres, & qui doivent en effet mieux réuſſir, parce qu'ils ſont plus conformes aux indications.

Quelques-uns tentent les bains froids par ſurpriſe, dans leſquels on laiſſe le malade ſe débattre autant que ſes forces peuvent le permettre : on le conduit enſuite dans un lit bien chaud, où on le couvre bien, & on allume du feu autour, pour procurer une abondante ſueur.

On préfere le bain de la mer à celui d'eau douce. Cette façon a ſouvent réuſſi.

D'autres ſcarifient profondément, ſurtout dans le Spaſme qui attaque les parties poſtérieures depuis la nuque du cou juſqu'à l'os *ſacrum*, tantôt avec un inſtrument preſque rouge, tantôt avec un qui n'eſt pas échauffé. Ils donnent enſuite des lavemens purgatifs, & une forte doſe d'émétique, à laquelle ils font ſuccéder pendant deux à trois jours une forte tiſane purgative, les potions cordiales, & la tiſane ſudorifique. C'eſt la méthode d'un Chirurgien fort expérimenté, qui m'a aſſuré en avoir guéri un grand nombre, & même un à qui il avoit coupé la cuiſſe. J'ai guéri un Negre d'un Spaſme ſurvenu à la petite vérole, par un Séton à la nuque du cou, que je fis paſſer avec une aiguille rouge, dont l'eſcarre produiſit une ſuppuration qu'on entretint long-temps.

Pluſieurs font ſaigner copieuſement,

baigner dans les bains tiedes, frotter avec les émolliens, les huileux, & y joignent les ſudorifiques ſans purger, faiſant ſeulement précéder deux ou trois lavemens bien purgatifs. Ceux qui joignent à cette méthode les purgatifs, me paroiſſent mal agir, parce qu'ils doivent contrarier l'indication qu'on ſe propoſe, de diſſiper le mal par la tranſpiration.

Méthode Eſpagnole.

Les Eſpagnols ſaignent aux quatre membres, lorſqu'il y a une grande pléthore; ils font vomir trois ou quatre fois; ils donnent enſuite de la Thériaque dans du vin. On fait le lendemain des inciſions depuis la nuque du cou juſqu'au gras des jambes, & on frotte de deux en deux heures, nuit & jour, la partie inciſée, avec du Karatas cuit ſous les cendres chaudes, qu'on pile, & dont on exprime le ſuc. Si les inciſions ſe cicatriſent, il faut renouveller.

Méthode des Negres.

Un Negre ayant acquis une grande réputation pour traiter cette maladie, je mis tout en œuvre pour découvrir son secret, à quoi je parvins en gagnant son Eleve, qui m'apporta toutes les plantes dont il se servoit, & me fit le rapport de la maniere dont les employoit notre Esculape, & dans laquelle on verra beaucoup de mystere, & on trouvera bien de l'embarras.

On fait boire au malade, les trois premiers jours, une tisane faite avec la grande Mal-nommée & un peu de Sucre; il en prend ensuite une autre composée avec les feuilles & bourgeons d'Amourette blanche épineuse, de Pois doux, d'Apiaba, & d'une espéce de petit Pois fort commun dans les haies, dont la feuille est petite, en cœur, d'un verd gai, les fleurs petites, jaunes & en bouquet. Si le malade se plaint du ventre, on fait la tisane avec la Verveine bleue.

Mais les principaux remedes consistent en frictions administrées comme il suit.

On fait infuser dans six à sept pintes de jus de Citron, des racines de Verveine puante & d'Herbe à chiques, coupées par morceaux, de chacune une poignée ; on en frotte le malade depuis la tête jusqu'aux pieds. A cette friction en succede une autre faite avec une lessive de Cendre dans laquelle on fait fondre la moitié d'une brique de Savon, & on ajoute une bouteille de Taffia. Après cette seconde friction, on en fait une troisiéme avec le mélange de graines de *Palma Christi* boucannées, c'est-à-dire rôties & pilées, dans une ou deux pintes de Montaigue fondue. Toutes ces frictions se font alternativement, de façon que le malade ne reste point en repos, & que l'habitude du corps est toujours humide. Pour obliger le malade à souffrir patiemment toutes ces frictions, on l'attache à une échelle ; & à mesure qu'un membre

entre en contraction, on le lie dans l'attitude où la violence du mal le met, & on le frotte plus qu'un autre. Lorſque le malade paroît trop fatigué, on le détache, & on lui permet de s'aſſeoir, ſans d'ailleurs ſuſpendre les frictions, & dès qu'il eſt un peu repoſé, on le remet ſur l'échelle.

Lorſque la gorge eſt vivement attaquée, on applique un cataplaſme fait avec le Creſſon à feuilles étroites.

Si dans le commencement de la convaleſcence le malade reſſent des picotemens ou démangeaiſons, on pulvériſe une eſpece de Gui qui croît ſur les Orangers. On mêle cette poudre dans l'eau, on en arroſe & on en frotte le corps du malade. Quand les jambes ſont foibles ou encore un peu convulſives, on les frotte avec une eſpéce de moutarde appellée Kaïa, mêlée ou infuſée dans le Taffia. S'il n'y a que la plante des pieds qui ſouffre, on la frotte avec la plante qu'on appelle Corde à violon.

On doit juger par cet échantillon, de la pratique générale des Negres, dont toute la ſcience conſiſte à traiter par des tiſanes, des cataplaſmes, des embrocations & des frictions.

Cette méthode au reſte m'a paru être bonne pour les Spaſmes, & l'être d'autant plus, qu'elle s'accorde avec les indications qui conviennent ; mais comme elle eſt remplie de variations inutiles & fort embarraſſantes, je l'ai réduite à des opérations plus ſimples, ſauf à chacun de ſuivre celle qu'il jugera à propos.

I. Histoire.

Un Négociant du Cap fut tout-à-coup attaqué d'une violente contraction à la nuque du cou & aux vertebres du dos, & d'un reſſerrement de mâchoire : il prit pendant trois jours une tiſane faite avec demi-once de Séné, une demi-livre de Caſſe, une poignée de feuilles de petit Médecinier, & une once de Sel d'Epſom ; dans le premier verre quatre grains d'E-

métique, & dans chacun des autres quinze grains de Poudre cornachine, trois heures d'intervalle entre chaque prise, & du Thé avec l'Anis pour boisson. On fit les cataplasmes & embrocations que voici.

Prenez feuilles & tiges de Pois-puant, de grande Sauge, d'Apiaba, de Franc-basin, de Verveine puante, d'Epinars & de Calebasse musquée, du Manioc fraîchement grugé & légerement exprimé, & du Tabac en corde coupé par morceaux, de chacun une bonne poignée, du Savon, une livre, du Sel ammoniac, une once. Faites bouillir, fondre & cuire le tout dans parties égales d'eau & de vin blanc : passez & exprimez cette décoction, dont le marc après avoir été passé servira pour un cataplasme, qu'on appliquera sur toutes les parties qui paroîtront les plus tendues, & qu'on renouvellera de deux en deux heures, faisant précéder auparavant de fortes frictions pendant une demi-heure

avec

avec la décoction, lesquelles on terminera par une légere friction, faite avec la dissolution de douze à quinze grains d'Opium dans un verre de la même décoction.

Au bout de trois jours, le mal diminua, de façon qu'on s'en tint aux simples embrocations.

Quand les malades ne peuvent avaler, il faut les vuider par le secours de forts lavemens faits avec le Séné, la Casse, la Coloquinte bouillie dans l'eau de mer, & employer quelquefois le Vin émétique; car la constipation est étonnante dans cette maladie.

Je fais quelquefois ajouter dans le cataplasme le Sain-doux, dit dans le Pays Montaigue, ou le Suif, sur-tout quand le mal est extrême; & j'ai recours alors à l'Opium, que je fais prendre liquide; car si on peut parvenir à procurer du sommeil, c'est un grand moyen pour faciliter le relâchement. On ne peut trop

recommander d'entretenir la chambre bien chaude.

Quand les tempéramens ſont ſanguins ou pléthoriques, je leur fais faire deux ou trois copieuſes ſaignées, ſur-tout dans le Spaſme qui vient de fraîcheur.

Les Eſpagnols font uſer d'une tiſane faite avec la Ruche de Poux de bois, qui ſont une eſpece de fourmis : on la fait bouillir avec parties égales d'eau & de vin. J'y fais ajouter l'écorce de Gayac & l'Antimoine pilé.

Quelques Negres, quand ils ſe ſont piqués la plante du pied, font une forte leſſive de Cendre de Tabac, ou autre plante forte, y mettent le pied, & le frottent bien pendant long-temps, & appliquent enſuite des cendres ou des herbes en cataplaſme. Les Sauvages ſe frottent & battent la plante du pied jusqu'à ce qu'elle ſoit engourdie; ils appliquent enſuite du Tabac bien pilé & mêlé avec de la cendre. L'eſſentiel eſt de dilater

l'ouverture, ſur-tout quand l'épine ou le clou paroît avoir pénétré.

II. HISTOIRE.

Fracture & carie aux deux Fémurs à la ſuite du Spaſme.

Le ſieur Philbert, Maître Chirurgien dans le quartier de Mariborou, près le Fort Dauphin, fut appellé pour traiter un Negre de douze à treize ans, attaqué du Spaſme. Il avoit le cou & l'épine du dos très-roides, après trois ſaignées du bras, trois lavemens très-purgatifs, & une forte doſe d'Emétique qui fit évacuer par haut & par bas : le mal augmenta ; tous les membres ſe roidirent. On eut recours aux bains émolliens & aux frictions avec le Savon : on réitéra la ſaignée du bras, & l'uſage des lavemens ; on le purgea de quatre en quatre jours avec des tiſanes royales très-compoſées, qui opérerent très-peu ; on perſiſta dans l'uſage des mêmes remedes

pendant l'eſpace d'un mois : les contractions furent moins violentes aux parties ſupérieures; mais elles devinrent ſi fortes aux inférieures, qu'il étoit impoſſible de fléchir le genou, & que les pieds ſe tournerent de devant en arriere, & elles ne ceſſerent que par la fracture des deux Fémurs dans leurs colets, dont les bouts ſe firent jour, & formerent une plaie à la partie externe latérale de la cuiſſe. Le Chirurgien en voulut tenter la réduction, comme dans une fracture compliquée; il ne put y parvenir; la contraction encore trop forte des muſcles y mit obſtacle; il ſe borna à un panſement ſimple, conſiſtant en un plumaſſeau imbibé de Taffia, une compreſſe & un bandage contentif. Il continua le même panſement pendant vingt-quatre jours; & après ce temps, ayant ſenti du mouvement dans le bout de l'os, comme s'il eût voulu s'exfolier, il tira une extrémité de l'os entier, d'environ un pouce de longueur. Après cette opé-

ration, les muſcles lui parurent plus flexibles, ce qui lui facilita le moyen de retourner le pied du même côté de dehors en-dedans, & de le mettre dans ſa direction naturelle. Il le contint dans cette ſituation avec des fanons qui prenoient depuis le haut de la cuiſſe juſqu'au pied, & il continua le même panſement à la plaie, qui fut ſuffiſant pour la conduire à une parfaite guériſon. Quatre jours après, il arriva pareille choſe à l'autre cuiſſe, avec cette différence, que l'os qui en ſortit avoit au moins trois pouces de longueur. On tourna dès-lors le pied avec la même facilité qu'on avoit fait l'autre; on lia les deux fanons enſemble par haut & par bas, afin d'obliger, autant qu'il ſeroit poſſible, les cuiſſes à prendre la direction la plus naturelle. Le Negre a parfaitement bien guéri; il ne boite point, il a ſeulement les cuiſſes un peu arquées dans leurs parties ſupérieures, ce qui le fait marcher trop ouvert. On ſent dans la partie ſupé-

rieure latérale externe, vers le grand trochanter, de chaque côté, un gonflement ou calus raboteux & inégal.

M. Pairagua, Maître Chirurgien, & qui travaille avec réputation dans le quartier Morin, près le Cap, passe pour un de ceux qui guérit le mieux dans le traitement du Spasme. Après deux ou trois saignées & une purgation hémétique, il fait mettre les malades entre deux feux, & les fait continuellement frotter avec un onguent ou mélange de Sain-doux, de Savon, de Suif & de Suie de cheminée : il leur fait prendre soir & matin des potions cordiales avec la Thériaque, la Poudre de vipere, l'Antimoine diaphorétique, & pour boisson une légere tisane sudorifique.

Depuis deux ou trois ans quelques habitans préviennent le Mal de mâchoire, auquel les Negrillons sont sujets, en leur frottant deux ou trois fois par jour les tempes & les mâchoires avec l'huile de *Palma Christi*.

III. HISTOIRE.

Un Negrillon de neuf à dix ans, mon Valet, dut la vie, pour une commotion provenue d'une chute violente, au bain & aux abondantes ſaignées. M'étant retiré vers les dix heures du ſoir, & n'ayant point trouvé de domeſtiques, je pris le parti de fermer la porte de mon eſcalier pour les faire coucher dehors. Je me mis dans un hamac. Une demi-heure ou environ après, j'entendis un bruit comme d'un paquet de linge ſale qu'on eût jetté de ma galerie dans la rue. Je fus au bruit, & j'apperçus mon Negre étendu par terre. Je le trouvai ſans ſentiment & ſans pouls; je le fis porter par un Negre voiſin dans mon appartement. Je ne découvris aucune fracture ni plaie, à l'exception d'une légere égratignure à la joue. Je lui fis deux ou trois ſaignées, ſans qu'il ſortît une goutte de ſang. Craignant que ce ne fût l'effet de mon peu d'adreſſe, j'envoyai chercher un Chi-

rurgien, qui différa près d'un quart-d'heure à venir. En attendant, je fis chauffer de l'eau, & pris le parti de mettre le Negre dans le bain. On repiqua deux ou trois fois, & les saignées furent blanches. On jugea qu'il étoit mort. On fut près de demi-heure à préparer le bain, & je le fis toujours frotter. Au bout de cinq à six minutes, le sang commença à sortir comme un fil par quatre ou cinq ouvertures, & augmentant insensiblement, on fut à même d'en tirer autant qu'on le jugea à propos. Après la quantité d'environ cinq à six palettes, le Negre bâilla deux à trois fois, & donna aussi-tôt des signes de respiration. Le pouls se fit dès-lors sentir, & s'anima à mesure que le sang sortoit. En ayant fait tirer douze à quinze palettes, je mis le malade hors du bain. Je ne pus en tirer aucune parole. On le coucha, & il parut dormir d'un sommeil naturel toute la nuit. Il se leva le matin comme de coutume; il ne se souvenoit de rien; il se

plaignoit ſeulement d'une foibleſſe. Lui ayant raconté ce qui lui étoit arrivé, il me dit qu'ayant voulu grimper pour paſſer par-deſſus le bord de la galerie, il avoit poſé les deux pieds ſur le bord d'une fenêtre qui fermoit par-dehors ; qu'il avoit gliſſé, & qu'il étoit tombé tout d'un coup. Il y a lieu de croire qu'étant tombé à plomb de la hauteur d'environ dix à douze pieds, il s'étoit fait une répercuſſion dans le cerveau, dont l'ébranlement fut aſſez violent pour intercepter tout d'un coup le cours des eſprits animaux, d'où la privation de la vie s'en ſeroit ſuivie, ſi par le moyen du bain & des frictions, on n'avoit pas réveillé & ranimé le mouvement des fibres & des eſprits.



OBSERVATIONS PARTICULIERES.

Abcès au Poumon.

UN homme très-cacochyme & gout-teux eut un abcès au Poumon. Les matieres qu'il rendoit étoient très-puantes & noires, quelquefois ſuivies d'une hémorragie, qui arrivoit preſque tous les jours. Il fut guéri par les remedes ſuivans.

Faites une tiſane avec des écorces de Gommier, des bourgeons de Pois d'Angole, de Gombo, de Franc-baſin & de Raiſins ſecs, de chacun une pincée, qu'on fera bouillir dans deux pintes d'eau, juſqu'à la diminution du quart. Dans une pinte de cette tiſane, faites infuſer une pincée de Safran oriental, & une poignée de Creſſon de fontaine, pendant une de-

mi-heure; après l'avoir paſſée, ajoutez un tiers de lait.

Le malade ſe purgeoit de cinq en cinq jours avec deux onces de Manne. Après trois ſemaines d'uſage de ces remedes, on ajoutoit dans chaque verre de tiſane huit à dix gouttes de Baume de Sucrier; & il prenoit trois fois par jour environ un gros de l'opiate ſuivant.

Prenez Cachou, Succin, bol d'Arménie, Safran oriental & Iris de Florence, de chacun un gros; Blanc de baleine, deux gros; mêlez tout cela, & en faites un opiate avec ſuffiſante quantité de Miel de Narbonne.

Abcès au Testicule qui pénetre dans la capacité.

UN homme d'un tempérament robuſte, âgé de cinquante-cinq ans, qui s'étoit fort adonné aux plaiſirs, fut attaqué d'une fievre continue, qu'on

traita ſuivant les ſymptômes qui paroiſſoient. Jugeant par l'effet des remedes que la maladie n'avoit pas une cauſe ordinaire, on découvrit que le malade avoit un teſticule ſquirreux, dont il n'avoit point parlé, parce qu'il n'y avoit point ſenti de douleur. Il s'y étoit cependant formé un dépôt conſidérable, qui étoit la cauſe de la maladie, & dont l'ouverture n'eut aucun avantage, parce que le pus avoit pénétré dans la capacité, & gangrené le cordon ſpermatique.

SUR LES CARNOSITÉS DANS LA VERGE.

PLuſieurs de nos Habitans ont eu recours en France à des Chirurgiens qui ont la réputation de guérir l'accident qui ſuit, ou les fréquentes Gonorrhées, ou leur mauvais traitement, & qu'on appelle Carnoſités. Ils ſont revenus triomphans, quoique cependant quelques-uns ont reſſenti en revenant des effets du re-

tour du mal. Mais au bout de ſept à huit mois ou un an, ils ſont retombés dans leurs premieres douleurs, & n'ont eu de ſoulagement qu'en revenant au régime qu'on leur avoit preſcrit en Europe. Quelques-uns y ajoutoient l'uſage des bougies préparées, dont ils avoient fait proviſion. D'autres avoient ſoin d'en porter toujours, & ceux-là ne retomboient pas ſi promptement, ou avoient de moindres attaques. Je me ſuis rappellé à ce ſujet une obſervation de M. du Verney, célebre Anatomiſte, & Profeſſeur au Jardin du Roi, qui m'a dit, qu'ayant eu ordre du Roi d'examiner avec M. Maréchal la cauſe de cette maladie qui incommodoit un grand nombre de ſes Sujets, ils firent cet examen ſur un grand nombre de cadavres, dans leſquels ils ne trouverent que pluſieurs cicatrices d'ulceres, ſur-tout vers la glande proſtrate, & dans la partie de la verge qu'on appelle *verú montanum* : que ces cicatrices devoient plus ou moins reſ-

ſerrer le canal, & le rétrécir ſuivant leurs quantités, & le rétrécir principalement vers la partie ſupérieure ; ce qui augmentant dans les temps de pluie, ſurtout après des excès de débauche, produiſoit des ſymptômes plus ou moins conſidérables dans les malades. Suivant cétte démonſtration, il n'y a point à douter que le principe du mal ne ſoit incurable, & qu'on ne peut l'adoucir qu'en diminuant & ôtant les cauſes qui font gonfler ces cicatrices. C'eſt en effet la voie que tentent ceux qui font accroire qu'ils ont des ſpécifiques qui mangent ces prétendues Carnoſités. Ils mettent leurs malades à un régime de tiſane, de bouillons émolliens & laxatifs, de bains & d'alimens conformes aux boiſſons. Ils les ſaignent plus ou moins ſuivant les cas ; ils les purgent de même avec les purgatifs, & ils introduiſent des bougies mucilagineuſes & réſolutives, qu'ils augmentent peu à peu, pour faire prêter inſenſiblement les cicatrices, dont la rigi-

dité des fibres occaſionne le reſſerrement du canal. Ils parviennent enfin, au bout de trois ou quatre mois, à procurer un ſoulagement qui donne lieu au malade de croire qu'il eſt guéri. Mais il n'eſt pas un an ſans être déſabuſé. Il ne ſait à quoi en attribuer la cauſe. La prévention lui fait penſer qu'il y a de ſa faute, parce que le premier ſuccès l'a ébloui. Il ne peut ſe déſabuſer que lorſqu'il rencontre quelqu'un aſſez au fait pour lui découvrir la ſource du mal, & lui en faire connoître la cauſe.

HISTOIRE.

J'ai été à lieu de vérifier ſur le cadavre d'un homme mort d'Apoplexie, l'obſervation de M. du Verney. Cet homme avoit de ces prétendues Carnoſités, au point, que depuis cinq à ſix ans, il urinoit très-peu par la verge, mais par pluſieurs petits trous qui s'étoient faits au Raphé, & ſur-tout un plus conſidérable qui s'ouvroit vers la tubéroſité de l'Iſ-

chion. Je trouvai le canal de la verge ſain juſqu'à la glande proſtrate. Cette glande étoit comme de la corne, & la circonférence du canal environ un demi-doigt d'étendue dans ſa concavité ſupérieure de la même dureté. Cette dureté s'élargiſſoit conſidérablement en approchant de l'inférieure qui étoit ſéchée ſur la glande. Les petits trous s'étoient faits dans la partie ſupérieure du canal depuis l'orifice de la veſſie juſqu'à l'endroit racorni. Ceux qui en approchoient participoient de la même qualité; ce qui donnoit lieu à la formation des ſupérieurs. Celui qui aboutiſſoit vers la tubéroſité de l'Iſchion, venoit de la partie latérale du canal. Le malade avoit eu recours aux plus habiles du Royaume. Ceux qui connurent bien l'importance du mal, lui conſeillerent de s'en tenir à un régime conforme à celui que je viens de décrire, & qui lui adouciſſoit un peu le mal, ſur-tout dans le temps des pluies où il ſouffroit plus que dans tout autre temps.

Abcès au Foie.

UN Suiſſe attaqué d'un abcès au Foie, dont on fit l'opération, & dont la ſuppuration fut abondante pendant deux mois, eut le malheur de tomber entre les mains d'un Chirurgien qui laiſſa fermer la plaie trop tôt. La fievre lente qui ſurvint au malade, donnoit lieu d'appréhender de fâcheuſes ſuites : mais un flux de ventre qui dura deux à trois mois, le tira d'affaire, & l'uſage du lait le rétablit parfaitement.

Abcès au Pancréas.

UN jeune homme ſujet à des coliques fréquentes & violentes, étoit attaqué depuis dix mois d'un léger dévoiement, qui ſe calmoit facilement. Enfin la fievre ſe mit de la partie. Les

matieres que rendoit le malade firent croire au Médecin qu'il étoit attaqué d'un flux diſſentérique, quoique ſans tranchée & ſans douleur. En conſéquence il employa la Rhubarbe & les cordiaux aſtringens, juſqu'à ce qu'ayant fait augmenter la fievre & l'ardeur, le malade fut à l'extrémité. Ayant été appellé, je me trouvai fort embarraſſé ſur le caractere de la maladie; & pour décider comme il convenoit, je remis l'examen à une autre fois. M'y étant tranſporté le lendemain, je trouvai le malade dans le même état que le jour précédent, ayant une fievre lente avec quatre ou cinq redoublemens accompagnés de légers, mais longs friſſons, & ſuivis d'une ſueur aſſez copieuſe, ou, pour mieux dire, collicative; un viſage tel qu'ont coutume d'avoir les empyématiques; une douleur légere, mais profonde, ſous la région hypocondriaque droite, vis-à-vis l'inteſtin *duodenum*. Les matieres qu'il rendoit étoient purulentes & de couleur

de foie délayé; il les rendoit d'ailleurs ſans tranchée ni douleur, pour l'ordinaire ſans excrément, ou quelque temps après en avoir rendu, comme s'il eût été en ſanté. Ces ſignes me firent juger un abcès intérieur, dont au ſurplus je ne pus aſſurer le ſiége, ſoupçonnant ſeulement le foie plutôt qu'un autre viſcere. Le malade mourut douze à quinze jours après. On trouva une pierre conſidérable dans le baſſinet du rein droit; les inteſtins dans l'état naturel, à l'exception du *duodenum*, qui étoit ulcéré & gangrené dans l'endroit où ſe décharge le canal cholédoque & le canal pancréatique; le Pancréas totalement abcédé, & les parties voiſines altérées & corrompues par la qualité du pus; le foie d'un très-grand volume, engorgé, enflammé, & un peu gangrené dans la partie la plus voiſine du *duodenum*.

ABCÈS SITUÉ DANS LE LOMBE DROIT.

UN homme de quarante ans, d'un tempérament robuſte, après pluſieurs attaques de coliques & de flux de ventre, parut avoir la Diarrhée. Les douleurs ou tranchées étoient aiguës, accompagnées d'une fievre lente, avec de petits redoublemens qui ſe ſuccédoient les uns aux autres. Les matieres étoient très-fétides & même purulentes; la région hypocondriaque droite & lombilicale, étoient douloureuſes. Je fis ſaigner le malade trois ou quatre fois, & je le mis à l'uſage des lavemens, tiſanes, bouillons, potions émollientes, lénitives & anodines. Je ne pus venir à bout de calmer le mal. Je ſoupçonnai un abcès au foie, & mon ſoupçon augmenta quand je ſentis une fluctuation dans le ventre, que j'attribuai à l'épanchement du pus.

Après la mort, je trouvai dans le cadavre un foie très-ſain, les parties du ventre maigres, à l'exception du colon, dont la membrane adipeuſe avoit plus d'un doigt d'épaiſſeur. J'ouvris cet inteſtin, dont le dedans étoit rempli de pus. Tout le canal de cet inteſtin étoit ulcéré & rempli de *fungus*. En remontant vers le *cæcum*, j'apperçus un trou de la grandeur d'un liard, par où entroit la matiere : ce trou étoit à deux doigts environ de diſtance du commencement du colon, & communiquoit dans un kiſte qui étoit adhérent au colon, & qui renfermoit la matiere d'un abcès. Le même kiſte s'étoit ouvert dans un autre endroit, & répandoit le pus dans la capacité.



INFLAMMATION ET GANGRENE particulieres aux gros Inteſtins.

UN homme d'un fort tempérament, & fort adonné à la bonne chere & aux plaiſirs, mais toujours inquiet ſur ſa ſanté, avoit ſans ceſſe recours aux purgations & aux lavemens pour prévenir les maladies chimériques. Cette conduite lui procura une inflammation dans le ventre, accompagnée d'une ſimple fievre double-tierce, qui devint ſur la fin continue, & d'un grand vomiſſement, qui fatigua le malade juſqu'à la mort. On trouva les gros inteſtins gangrenés, ſurtout le colon dans toute ſon étendue, les grêles, l'eſtomac & le foie dans l'état naturel. La membrane adipeuſe de l'inteſtin du colon étoit très-gonflée & épaiſſe. C'eſt ce que j'ai toujours obſervé dans les cadavres de ceux qui ſont morts de gangrene ou d'ulcere dans cet inteſtin,

qui de tous les inteſtins eſt le plus ſujet à ces accidens ; ce qui provient ſans doute des irritations plus fortes & plus longues des matieres groſſieres & putréfiantes.

Maladies provenantes du reflux de mauvais levain.

QUelques tempéramens ont un ſang ; dont l'acrimonie ſe manifeſte par des boutons ou petits cloux, & quelquefois par des cloux conſidérables. S'il arrive que par quelque cauſe, comme épuiſement, vieilleſſe, ou une trop grande abondance de matiere acrimonieuſe, la nature ne puiſſe pouſſer audehors le venin, on doit appréhender, ou le reflux, ou le dépôt d'un tel levain ſur quelque viſcere, ou ſur quelqu'autre partie. Il en eſt de même des différentes maladies qui attaquent la peau, comme Gales, Dartres, qui repompées dans le ſang, ont de funeſtes ſuites.

Reflux scorbutique et vérolique.

I. Histoire.

Un homme de trente ans, d'un tempérament délicat, étoit fort ſujet aux cloux. S'étant marié à une demoiſelle fort jolie, mais ſcorbutique, après deux ans de mariage, il fut attaqué d'une colique conſidérable, qui continuant pluſieurs jours, donna lieu de le croire attaqué d'une pierre enkiſtée dans le rein. Les douleurs ſe calmerent cependant; mais douze ou quinze jours après elles reparurent avec tant de violence, que la fievre ſe mit de la partie. J'arrivai trois jours avant ſa mort. Témoin des vives douleurs qu'il reſſentoit, ſur-tout quand on lui preſſoit le ventre dans quelque partie que ce fût, je ne pus douter d'une inflammation générale, que je tâchai de calmer,

calmer, mais en vain. Je trouvai dans la capacité une grande abondance de liquide mêlé de matiere purulente. Ce liquide me paroiſſant être la boiſſon que le malade prenoit, je cherchai d'où elle pouvoit provenir. Je trouvai deux trous dans les inteſtins ; l'un à l'inteſtin *jejunum*, qui étoit collé & adhérent au Pancréas, dont je trouvai la ſubſtance preſque détruite ; l'autre vers le commencement de l'inteſtin *iléon*. L'un & l'autre avoient un diametre d'un travers de doigt, & étoient bordés d'une eſcarre noire & pourprée. J'obſervai quatre à cinq autres pareilles eſcarres dans l'étendue de l'*iléon*, dont je ne pourſuivis point l'ouverture, eu égard à la puanteur du cadavre. L'eſtomac & le *duodenum* étoient ſains ; mais le foie étoit rempli de tumeurs ſemblables à des anthrax, dont la matiere dans la plupart étoit comme du ſuif & du miel gelé. On avoit fait trois ans auparavant au malade l'opération de la fiſtule qui lui étoit ſurvenue

après la guériſon de deux ou trois Gonorrhées, & cette opération avoit été mal faite; car je trouvai après la mort le progrès du mal qui pénétroit à quatre ou cinq travers de doigt le long du *duodenum*, & formoit trois clapiers, l'un vers l'os *iſchion*, & les deux autres vers la partie inférieure de l'os des iles.

II. HISTOIRE.

Une Demoiſelle d'un tempérament mélancolique, & fort ſujette aux cloux, étant âgée de dix-ſept ou dix-huit ans, d'ailleurs aſſez graſſe, eut quelque ſujet de chagrin, qui fit augmenter la quantité des cloux, leſquels ne s'élevant point, formerent dans pluſieurs endroits une eſpece de croûte. La fievre ſurvint. On la négligea, parce que les premiers accès parurent de peu de conſéquence. Mais ayant augmenté conſidérablement le ſept ou le neuviéme jour, elle fut à un tel point, que le délire ſe mit de la partie. Le flux de ventre ſurvint, & il

ne parut plus de cloux. Elle fut dans cet état huit ou dix jours, ſans qu'on pût lui procurer le moindre ſoulagement. Je ne pus obtenir d'en faire l'ouverture. Elle n'eut de partie douloureuſe dans la maladie que le foie, dont elle ne ſe plaignoit que quand on la preſſoit.

III. Histoire.

Un jeune homme de vingt-ſept ans, d'un tempérament ſec & fort, un peu mélancolique, très-libertin, avoit eu pluſieurs Chaude-piſſes, qu'on avoit lieu de ſoupçonner n'avoir pas été bien guéries : il étoit d'ailleurs en commerce avec une femme dont le mari étoit mort d'une Pulmonie vérolique. Il fut pendant quelque temps ſujet à diverſes attaques de coliques, qui à la fin dégénérerent en un Téneſme, qu'il négligea au point qu'il continua ſes débauches. Succombant enfin à la douleur, il tomba entre les mains de Médecins & de Chirurgiens, qui jugeant par l'extérieur, ne le crurent pas

en danger, parce qu'il ne paroissoit point de fievre, & qui en conséquence employerent des remedes fort contraires, Opium, purgatifs avec la Casse & la Rhubarbe. Quand je vis le malade, il me parut très-changé, paroissant néanmoins avoir beaucoup de forces, puisqu'il se levoit toujours pour aller à la selle; ce qu'il faisoit fréquemment, & ne rendoit que peu de matieres. Quand on lui pressoit le ventre, il l'avoit douloureux, d'ailleurs sans tension dans toute l'étendue du circuit que fait l'intestin *colon*. Le pouls étoit petit, concentré, la peau séche & presque naturelle; le fondement sortoit toutes les fois qu'il alloit à la selle: il me parut livide & comme gangréné. Comme il y avoit des Hémorroïdes qu'on avoit percées, je pensai qu'elles pouvoient en être la cause. Le malade fut en cet état pendant deux jours, & mes remedes n'eurent aucun effet: le troisiéme il survint un gonflement qui parut gêner la respiration du

malade. Il se dissipa par une évacuation considérable de sang pourri & gangréné, d'un rouge très-pourpré & presque noir ; ce qui continua dix à douze heures. Les évacuations furent ensuite tout-à-fait noires & abondantes. Le malade, bien loin d'en recevoir du soulagement, fut attaqué de symptômes qui me parurent mortels ; les extrémités devinrent froides, le pouls frémillant, & le ventre plus douloureux vers la partie supérieure. Les assistans n'en jugeoient pas ainsi, parce qu'il se levoit de lui-même, & avoit une bonne connoissance. Il mourut cependant peu de temps après.

Rien de plus commun aujourd'hui dans les Colonies, que de voir les familles s'infecter par de mauvaises alliances, qui contribuent non-seulement à former des enfans mal-sains, mais aussi à détruire des familles entieres. On n'y fait point d'attention. La fortune a plus d'attraits que la vie. On se marie, & le mieux constitué des deux, le plus vigoureux,

eſt preſque toujours le premier qui en reſſent les funeſtes effets ; pendant que l'autre, pompant en quelque ſorte les bons principes ou ſucs nourriciers de la perſonne ſaine, ſe fortifie, & paroît comme s'engraiſſer.

IV. HISTOIRE.

Un jeune homme fut attaqué d'une fievre continue ſans preſque de remiſſion ; ce qui eſt ordinairement dans les Pays chauds un ſigne certain d'un dépôt. Le neuf il ſe plaignit d'une douleur à la partie inférieure de la jambe dans toute l'étendue de l'articulation, ſans qu'il y parût rien. J'y fis appliquer des cataplaſmes anodins. Au bout de quatre jours il parut des ſignes de dépôt dans toute l'étendue du pied, qui devint conſidérablement gonflé. On en fit l'ouverture, & il en ſortit un pus ſanieux. Il y eut dès le ſoir quelques apparences de mortification ; la fievre perſiſtoit. Le lendemain la mortification avoit fait de grands

progrès, les tendons & les ligamens étoient à découvert, & la capſule de l'articulation étoit percée dans pluſieurs endroits. Ayant requis quelques Chirurgiens, ils furent d'avis de couper la jambe; ce que je jugeai à propos de différer, & ce qui fut fort heureux pour le malade; car ayant appris de lui qu'il avoit eu une longue Gonorrhée, dont il avoit eu peine à guérir, je penſai que tout ce déſordre pouvoit être l'effet de la Vérole. Dans cette opinion, je le fis panſer ſoir & matin avec la lotion de Vin miellé, animé de teinture de Myrrhe & d'Aloës, & un digeſtif compoſé moitié d'Onguent Napolitain, & moitié d'Onguent de Styrax & de Baume d'Arcéus. La Gangrene continua les deux premiers jours, & tout le pied & l'articulation ſe dépouillerent juſqu'aux malléoles; mais elle ne fit plus de progrès, & au bout de quatre à cinq jours la plaie commença à devenir vermeille. La fievre diminua beaucoup, & le malade fut

de mieux en mieux. Quand la plaie fut presque cicatrisée, je fis faire des frictions sous la plante des pieds, évitant la salivation : car dès que les gencives commençoient à s'enflammer, je les faisois suspendre, & je purgeai le malade, qui actuellement jouit d'une bonne santé, n'ayant que le malheur d'avoir le pied enkylosé.

Surdité guérie par le Mercure.

Histoire.

Un jeune homme très-sourd, ayant passé par les remedes pour les Pians, fut guéri & de la Surdité & des Pians.

Effet de la Biere.

Un homme, par l'usage immodéré de la biere, fut attaqué d'une simple Gonorrhée, dont on ne put arrêter le cours. Cet accident dura cinq à six mois avec

des coliques considérables. Il survint une fievre lente. Le long usage du lait astringent & du baume de Sucrier le guérirent. Un tel accident & celui de l'écoulement continuel qui reste à la suite des Gonorrhées virulentes, & qui jette bien du monde dans la maigreur, peuvent avoir du rapport avec la maladie qu'Hippocrate appelle *Tabes dorsalis*, Phtisie dorsale.

Rétrécissement des gros Intestins à la suite de la Diarrhée.

I. Histoire.

UN homme avoit eu à l'âge de quarante ans une Diarrhée considérable qui avoit duré deux ou trois ans. En étant guéri, il fut couvert de Dartres, qu'il garda toute sa vie. Vers l'âge de soixante ans, elles diminuerent. Il fut alors tourmenté par de violentes coli-

ques, qu'on pallioit en rappellant le flux de ventre. Ces coliques devinrent à la fin ſi continuelles, que la fievre ſurvint, & il périt. On lui trouva le diametre des gros inteſtins, ſur-tout celui du *rectum* & de la fin du *colon* ſi étroits, qu'à peine pouvoit-on y introduire le doigt; & tout le canal inteſtinal marqué de taches livides ou rougeâtres.

II. Histoire.

J'ai obſervé la même choſe dans le cadavre d'un homme maigre, ſec, ayant le cou long, mort d'apoplexie, en partie occaſionnée par une violente terreur panique, avec cette différence, que depuis le *cœcum* juſqu'à la fin du *rectum*, tout le canal paroiſſoit également rétréci. On me dit qu'il avoit eu pendant pluſieurs années une violente diarrhée. Cet homme étoit d'un tempérament ſanguin. Le ſang trouvant de la réſiſtance vers ces parties, devoit ſe porter en plus grande abondance vers les ſupérieu-

res, & contribuer à la maladie dont il mourut.

Obſtructions particulieres trouvées dans un cadavre.

UNe femme de ſoixante-huit à ſoixante-dix ans, d'un tempérament aſſez robuſte, d'un teint olivâtre, étoit languiſſante depuis pluſieurs années, & attaquée de coliques conſidérables, ſuivies de vomiſſemens, dans leſquels elle faiſoit de grands efforts, rendant peu de choſe. Elle ſe plaignoit de peſanteur à l'eſtomac, de perte d'appétit, n'ayant du goût que pour le vinaigre, pour les alimens ſalés & épicés. Elle urinoit peu, & ſes urines étoient fort épaiſſes & briquetées. Elle ſentoit depuis long-temps une douleur fixe dans le rein gauche. Son pouls étoit foible, petit & inégal, ſans cependant qu'il parût beaucoup de fievre. Elle tomba dans la maigreur, & eut

une fievre lente : elle ne cessa d'agir & de se lever qu'un mois ou deux avant sa mort. On trouva dans son cadavre l'épiploon dans sa partie supérieure, d'une substance dure & comme tendineuse à la surface externe, & le long de la grande courbure de l'estomac, une tumeur squirreuse qui se terminoit au pylore, où le lobe du foie étoit intimement collé. Ayant ouvert l'estomac, la tumeur parut intérieurement peu éminente, lisse, sans velouté, ayant un pouce d'épaisseur dans son centre le long de la grande courbure & au pylore, où le bourelet étoit de même nature que la tumeur, qui par son élévation laissoit cet orifice en état de recevoir un tuyau de petite plume. Le foie étoit petit, le grand lobe fort arrondi; le petit lobe ne s'étendoit pas au-delà du pylore; & pour l'en détacher, on déchira son enveloppe. La substance du foie étoit compacte & d'une couleur cendrée. Ce viscere détaché, on n'y a point trouvé de vésicule de fiel; mais

ſeulement le canal hépatique plus large que de coutume, & fait en façon d'entonnoir, recevant avant ſon inſertion dans le *duodenum*, le canal pancréatique. Sept ou huit vaiſſeaux d'un diametre à recevoir un ſtilet de moyenne groſſeur, ſe dégorgeoient dans le commencement de ce canal, qui formoit une eſpéce de baſſinet, dans lequel on trouva quelques gouttes de bile jaune & ſans odeur. La Rate étoit petite, auſſi compacte que le Foie, & de même couleur. Le Méſentere étoit rempli de glandes de la groſſeur d'un pois, plates, blanches & dures. Les reins étoient couverts d'une membrane très-forte, tendineuſe : le gauche couvert d'hydatides, étant ouvert, on trouva pluſieurs hydatides dans le baſſinet : elles communiquoient avec les extérieures par un vaiſſeau de la groſſeur d'un petit tuyau de plume, dont les membranes étoient très-minces : il contenoit, de même que les hydatides, une humeur de conſiſtance de gelée, de

couleur brune. L'ovaire, du même côté, étoit de la groſſeur d'une noix, inégal & ſquirreux ; l'aorte étoit oſſifiée à un pouce au-deſſus de ſa diviſion ſur l'os *ſacrum*, & autant dans chacune des iliaques.

Je dois ce rapport à M. Boulet, Maître Chirurgien du Cap, & ancien Aide-Major dans l'Armée d'Italie, bon Anatomiſte, dont l'acquiſition eſt bien avantageuſe au Pays. Je lui avois fort recommandé l'ouverture de cette femme après ſa mort, à laquelle je ne pus me trouver. J'avois quelque temps avant trouvé dans le cadavre d'un de ſes fils, pareillement le foie ſans véſicule de fiel, mais dont je ne pus examiner toutes les circonſtances, parce qu'étant mort d'un abcès conſidérable au foie, je ne pus en bien faire l'examen. Il y a apparence que cette partie manque dans toute la famille, qui a le même tein, le même tempérament, le même caractere, une couleur naturellement jaune, une humeur apa-

thique & aſſez indolente ; ce qui a beaucoup de rapport avec le tempérament des Caraïbes, dont on croit qu'elle ſort. Ces Peuples ont peut-être la même conſtitution. J'invite les Médecins & les Chirurgiens qui ont la commodité, d'en faire l'examen.

De la Jaunisse.

LA Jauniſſe eſt un ſigne certain d'engorgement au foie dans ſa partie interne & concave, où ſe fait principalement la ſécrétion de la bile. Mais ce viſcere peut avoir des embarras, ou être engorgé dans ſa partie convexe, & ſurtout du moyen lobe, ſans Jauniſſe, parce que ces embarras-là n'interrompent point la ſécrétion de la bile. De-là vient qu'il ſe forme des abcès & des tumeurs ſquirreuſes dans cette partie, ſans être précédés ni accompagnés de Jauniſſe.

HISTOIRE.

Un homme très-goutteux fut privé des attaques ordinaires. Il se plaignit, peu de temps après, de l'estomac; le peu de douleur qu'il ressentoit vers cette partie, ne l'inquiétoit point. Les Médecins qu'il consultoit, l'entretinrent dans son opinion, & ne lui faisoient pas connoître la nécessité qu'il y avoit de rappeller la Goutte aux parties externes, & pour cet effet, de lui administrer les remedes qui pouvoient convenir, non-seulement pour faciliter ce transport, mais aussi pour ranimer la nature, & lui donner de la vigueur pour pousser du centre à la circonférence. Il me consulta; je lui fis connoître que l'estomac ne pouvoit être le siége de son mal, parce qu'il n'avoit aucun symptôme qui désignât ce viscere attaqué, comme perte d'appétit, indigestions, envie de vomir, ou flux de ventre; qu'il y avoit apparence que sa prétendue douleur étoit une pesanteur

qui provenoit du foie, où l'humeur goutteuse s'étoit fixée, & en se fixant y avoit occasionné quelqu'engorgement. Je lui indiquai les remedes qui pouvoient convenir, mais il étoit trop tard; l'Hydropisie survint, & termina sa carriere.

Abcès à la Glande pinéale, cause d'une Epilepsie.

UN Negre, exposé à recevoir des coups de bâton, tomba dans une nonchalance, qui fut suivie d'affection soporeuse, dont on le faisoit sortir en l'agitant & le maltraitant. Le malade ne pouvoit marcher, & paroissoit ne point avoir de sentiment. On lui trouva après la mort la Glande pinéale de la grosseur d'un œuf, d'une substance fongueuse, & dans la partie supérieure une matiere savonneuse comme du pus congelé, qui occupoit un tiers de la Glande, & qui étoit renfermé dans un

kiſte, dont la membrane avoit une demi-ligne d'épaiſſeur.

Colique néphrétique violente.

APpellé pour une femme qu'on diſoit fort mal, je trouvai la malade dans de grandes agitations, ſe plaignant de vives douleurs dans toute la capacité du ventre, qu'elle avoit fort douloureux & fort tendu. Elle vomiſſoit continuellement, avoit le viſage défait, & le pouls frémillant. On me dit qu'elle reſſentoit depuis long-temps des douleurs dans le ventre, qu'elle étoit allée à la Plaine, où elle avoit pris divers remedes qui n'avoient fait qu'augmenter le mal, & qu'elle craignoit d'être groſſe. Je fus fort embarraſſé pour juger de la qualité de cette maladie, que je pris cependant le parti de traiter comme une inflammation. J'employai dans cette intention les bains, les lavemens, les cataplaſmes émolliens. Le

mal persista jusqu'au lendemain au soir, & elle parut si mal, qu'on lui donna l'Extrême-Onction. Après un redoublement extraordinaire de tranchées, elle rendit une pierre grosse comme un pois, & plusieurs graviers, qui la guérirent des symptômes, qui peu de temps auparavant avoient effrayé.

Pierre enkistée au Duodenum.

UNe femme maigrissoit depuis longtemps, & étoit sujette à de fréquens vomissemens, qui devinrent continuels, & l'empêchoient d'aller à la selle. On lui trouva une pierre enkistée dans le milieu de l'intestin *duodenum*, de la grosseur d'un œuf. Cette pierre provenoit sans doute de la vésicule du fiel; car il s'en forme souvent dans cette partie. J'en ai sur-tout rencontré dans le cadavre d'une femme morte d'hydropisie, qui s'étoit toujours plaint d'une grande pe-

fanteur & douleur à la région de cette véficule.

Obfervation fur la Pierre enkiftée.

UNe pierre eft enkiftée ou adhérente à la veffie; la fonde en dénote l'exiftence, mais ne fait pas toujours connoître la façon dont elle y eft; & plufieurs Lithotomiftes y font trompés. L'écoulement des urines fans interruption me paroît un figne certain pour en juger. J'ai fait cette obfervation à l'égard d'un homme qui avoit depuis plufieurs années des fignes de pierre, urinement de fang, fur-tout quand il alloit à cheval, vives ardeurs, pefanteur dans la région de la veffie, & rendant une grande quantité de matiere purulente, qui lui donnoit une fievre lente. Il ne fe plaignoit point d'ailleurs des reins, & il urinoit toujours fans interruption. Il fut à Paris. On tenta l'opération; on ne put tirer la pierre.

Après sa mort, on la trouva enkistée dans la vessie, & plusieurs ulceres dans cette partie, & un rein tout ulcéré. Il conviendroit mieux dans une telle conjoncture de prolonger les jours du malade par les remedes adoucissans.

Sur la formation de la Pierre & sur la Gravelle.

PLusieurs, sur-tout les gens de cabinet, sont sujets à être attaqués de vives douleurs d'urine, qu'on appelle Dysurie ou Strangurie, suivant la force du mal, quoiqu'il n'y ait point de fievre. Il n'en faut pas négliger les commencemens, parce qu'elles ont pour cause une dispôsition inflammatoire dans les reins, qui est ordinairement la source des premiers germes pierreux ou sableux.

I. HISTOIRE.

Un jeune homme en fut tourmenté ſept à huit mois, ſans y apporter remede, parce que ſes affaires l'obligeoient d'agir. Il ſe détermina à prendre pendant un mois les remedes convenables, mais ce fut ſans effet. Il fut attaqué dans l'eſpace de trois mois de deux maladies conſidérables, ſur-tout de celle de Siam, pour leſquelles il prit pendant long-temps des remedes délayans, émolliens, laxatifs & apéritifs. Il ne ſentit plus pendant la convaleſcence d'ardeur d'urine; mais un mois après il eut une colique néphrétique avec douleur au rein gauche, qui ſe termina par la ſortie d'une petite pierre ou gros gravier cryſtallin. Douze ou treize mois après, ſortant d'une autre maladie, il eſſuya le même aſſaut, & plus violent, qui dura trois jours, avec douleur au rein gauche : il rendit une petite pierre, dont le noyau étoit de la groſſeur d'une tête d'épingle, & toute

hérissée de pointes crystallines. Il n'en a point eu d'attaque depuis douze ans, quoique chaque année il eût quelque maladie. On pourroit dire que le mal est bon à quelque chose. Dans les longues maladies, le long usage des remedes qu'on emploie pour la guérison, ramollit, relâche & détache les incrustations qui se sont formées dans les bassinets, ou les petites pierres qui y sont adhérentes; & c'est sans doute la raison principale pourquoi la pierre est bien rare à Saint Domingue, où l'on est fréquemment malade.

II. HISTOIRE.

L'Ingénieur du Cap ayant entrepris de conduire les eaux à une fontaine par un canal de maçonnerie cimenté, plusieurs Habitans furent attaqués les premieres années de la Gravelle, qui peu à peu devenant plus rare, donne lieu de penser que l'eau se charge moins de parties sablonneuses & de chaux.

Colique néphrétique.

UN jeune homme étoit depuis dix jours dans les vives douleurs d'une Colique néphrétique, sans avoir été soulagé par les bains, les saignées du pied & du bras, les lavemens, la Manne, les émulsions avec la graine de Sapotilles, & différentes tisanes. Je lui conseillai la continuation des bains & de la Manne souvent réitérés, qui, suivant Sydenham, est un spécifique dans cette maladie, des lavemens d'huile, que je lui recommandai de garder le plus qu'il pourroit, & une tisane faite avec la racine de Verveine puante, & la graine de Lin. Il rendit au bout de deux jours une pierre longue & grosse comme une espece de pois, qu'on appelle Fêves de marais. Il me dit que cette tisane l'avoit fait extraordinairement uriner.

Symptômes

Symptômes particuliers dans un retardement de Regles.

UNe fille de 13 ans, d'un tempérament maigre & mélancolique, avoit les pâles couleurs, & une fievre lente, qui augmenta par l'ufage des bains, bouillons & tifanes, qui paroiffoient convenir. On réitéra la faignée du pied, qui fut très-infructueufe ; car les hypocondres devinrent fi douloureux, qu'on eut lieu d'appréhender un abcès au foie. On s'en tint aux cataplafmes, bouillons, lavemens & tifanes émollientes, faites avec le Gombo, les Epinars, la graine de Lin & la petite Centaurée, & aux émulfions faites avec les Amandes & les graines de Sapotilles. Au bout de huit jours, on apperçut un changement. Les urines devinrent très-abondantes ; & le ventre s'étant relâché, la malade fut toujours de mieux en mieux.

Effet du Café dans la Léthargie des Fievres lymphatiques.

UN homme d'un tempérament robuste, sanguin-pituiteux, ayant été pendant vingt-quatre heures à la pluie, eut une fievre avec assoupissement, qui dégénéra dès le cinq en léthargie. Les saignées du bras, du pied, de la gorge, l'émétique & les vésicatoires, furent employés sans effet. J'arrivai le quatorze ou le quinze de la maladie. Le pouls étoit foible & concentré, & le malade sans connoissance. Je le mis à l'usage du Café, qu'on continua plusieurs jours. Au bout de vingt-quatre heures, la connoissance revint un peu, & le malade fut de mieux en mieux.



Remedes ſpiritueux mauvais dans la Gangrene.

UN homme ayant eſſuyé pluſieurs fâcheux ſymptômes d'une fievre double-tierce bilieuſe compliquée, dont il donnoit eſpérance de guérir, fut, vers le dix-huit ou vingtiéme jour de la maladie, attaqué d'une douleur à la jambe, où on l'avoit le plus ſaigné, & d'un retour de fievre accompagné de mouvemens convulſifs. On examina la partie, qu'on trouva très-gonflée, & le canal de la ſaphene tendu comme une corde depuis le gras de la jambe juſqu'au milieu de la cuiſſe; ce qui provenoit du ſang arrêté & caillé. On fit une inciſion le long de cette veine juſqu'au haut du gras de la jambe : il en ſortit du pus, ſans aucun mélange de ſang. Je recommandai les cataplaſmes émolliens & maturatifs, pour provoquer la ſuppuration.

Le lendemain un Chirurgien fit accroire que ces remedes ne convenoient point, & appliqua l'eau-de-vie camphrée, qui ſupprima tout. Les mouvemens convulſifs & la fievre augmenterent. Le malade mourut.

Cure d'une mauvaiſe Plaie provenante d'un coup de feu.

UN Capitaine de Vaiſſeau, nettoyant un canon, la corne qui contenoit la poudre, prit feu, & lui creva dans la main, de façon qu'il eut le pouce coupé, & pluſieurs os des phalanges briſés. Il ſe lava avec du Taffia, & s'enveloppa la main avec du linge. Il fut deux jours à ſe rendre au Cap. La main parut dans un état ſi mauvais, l'avant-bras & le poignet tellement gonflés & meurtris, que les Chirurgiens étoient d'avis de lui faire l'amputation. J'en fis ſuſpendre l'exécution. Je fis enve-

lopper ces parties d'un cataplaſme fait avec les plantes réſolutives, aromatiques, & le Sel ammoniac, bouillis dans le vin. Je le fis renouveller ſoir & matin, le faiſant imbiber d'heure en heure de la décoction bien chaude. Dans vingt-quatre heures le gonflement diminua au point, que je pus découvrir de quoi il étoit queſtion. Le dedans de la main étoit ouvert & déchiré dans trois ou quatre endroits; les os du carpe qui ſoutiennent les doigts indicateur & *medius*, étoient fracaſſés. Je fis dilater les plaies, & les fis injecter avec le vin miellé, animé de teinture, & je continuai les embrocations & le cataplaſme. Au bout de trois ou quatre jours, il fallut faire deux contre-ouvertures ſur le deſſus de la main, entre la phalange du doigt *medius* & les collatérales. Par le moyen des injections, il ſortit pendant pluſieurs jours des eſquilles & parcelles des petits os fracaſſés; & quand on les jugea toutes ſorties, on tenta la réunion. La cure

de cette plaie dura près de trois mois.

Je pourrois citer quelques autres exemples des mains emportées, où il ne reſtoit que des lambeaux, & des jambes cariées, dont j'ai empêché les amputations, & dont par un travail aſſidu j'ai procuré la guériſon : exemples qui donnent lieu de faire bien des réflexions ſur la Chirurgie & les amputations trop précipitées ; à quoi il convient cependant de prendre garde, le Spaſme étant d'ailleurs preſque inévitable à la ſuite des amputations.

Maladies particulieres des Os de la Jambe.

I. Histoire.

Un Negre de vingt-cinq ans, bien conſtitué, n'ayant jamais eu de ſymptômes véroliques, élevé dans le Pays dès ſa jeuneſſe, fut attaqué d'une

gangrene au petit doigt du pied, ſans qu'aucun mal eût précédé. On fut obligé d'en faire l'amputation. La ſuppuration qui s'établit, parut abondante & naturelle, quoiqu'il n'y eût point d'hémorragie, ni pendant, ni après l'opération. Néanmoins la mortification revint, la ſuppuration fut ſanieuſe, & le pied devint ſi corrompu, qu'on tira tous les os du métatarſe, en partie cariés, en partie entiers. Pour prévenir de plus fâcheux effets, on coupa la jambe. L'extrême dureté que le Chirurgien rencontra dans l'os, prolongea l'opération. Il ne ſortit point de ſang pendant & après l'opération, ſi ce n'eſt par deux petits rameaux, qui rendirent pendant un quart d'heure environ deux onces de ſang, & auxquels on ne fit point de ligature. L'un étoit à la partie ſupérieure interne du *tibia*, ſur l'endroit où s'attachent les muſcles adducteurs de la jambe; l'autre étoit entre les jumeaux. Le malade ne tomba point en foibleſſe, & ſon pouls fut tou-

jours naturel. On le ſaigna après l'opération. On leva l'appareil trente-huit heures après; il ne parut point de ſang: on fit le panſement; la ſuppuration s'établit le neuviéme jour, & le malade guérit : il eut la fievre les cinq premiers jours.

Le péroné de cette jambe étoit carié & vermoulu juſqu'à la partie moyenne. L'os du *tibia*, qu'on m'a remis, eſt carié dans ſa partie inférieure, & d'une figure très-irréguliere en forme de fuſeau, c'eſt-à-dire gros par le milieu, rempli ou couvert depuis le haut juſqu'en bas de tubercules ou boſſes de différentes grandeurs & groſſeurs, d'une ſubſtance extrêmement dure, & ſans cavité dans le milieu.

La jambe de ce Negre avoit toujours paru ſaine, & conforme à l'autre.

Le *tibia* ſe caria à la ſuite d'un mauvais ulcere, de façon qu'il fallut appliquer le feu. Cette opération n'empêcha point la vermoulure de faire des progrès,

& elle en fit au point que le milieu de l'os se détacha de la partie supérieure & de l'inférieure. On vint à bout de conduire cette plaie à la cicatrice; mais le malade ne pouvant s'appuyer sur sa jambe, eu égard à la foiblesse du péroné, fut réduit aux béquilles. On lui eût coupé la jambe, s'il n'eût pas employé toutes les instances possibles pour en empêcher l'amputation.

J'ai l'os pubis d'un homme qui avoit un dépôt vérolique si considérable aux aînes, qu'il se fit plusieurs *sinus* dans la cuisse. Après sa mort, on trouva que le pus s'étoit épanché dans la capacité, & l'os pubis vermoulu, & percé dans plusieurs endroits.

J'ai pareillement quelques portions de *tibia* cariées & vermoulues à la suite d'ulceres scorbutiques ou véroliques. Ces deux *virus* étant fort communs à Saint Domingue, attaquent dans ce Pays plutôt les parties inférieures que les supérieures.

II. Histoire.

Un jeune homme de dix à douze ans tomba ſur un canon. Il n'y parut rien. La douleur cependant augmenta à la cuiſſe, & la fievre ſe mit de la partie. On mit des cataplaſmes émolliens & réſolutifs, qui procurerent un gonflement : on employa alors les maturatifs. Au bout d'un mois on fut indécis, parce qu'on ne ſentoit preſque rien. Cependant faiſant réflexion qu'il devoit s'être formé un dépôt, que ce dépôt pouvoit être aſſez profond pour que l'épaiſſeur des muſcles empêchât le ſentiment de fluctuation, je fis ouvrir dans l'endroit où le malade avoit d'abord ſenti la douleur : il ne ſortit de la matiere que lorſqu'on fut parvenu à l'os, qui parut ſéparé de ſon périoſte. On dilata autant qu'on le crut néceſſaire : il ſe forma pluſieurs fuſées qui obligerent de faire trois ou quatre contr'ouvertures, tant en haut qu'en bas de la cuiſſe, & d'y paſſer des ſétons pour

empêcher la réunion des chairs ; car le mal étoit à l'os & à ſon périoſte, qu'on trouvoit raboteux en pluſieurs endroits. A force d'injections, on vint à bout de mettre le malade en état de s'embarquer, la plaie étant preſque cicatriſée. Le traitement de cette maladie dura plus de quatre mois. Ce jeune homme me parut avoir une phyſionomie écrouelleuſe; auſſi eus-je recours à l'Onguent Napolitain, que je faiſois mêler avec le digeſtif.

La premiere de ces obſervations m'a été communiquée par M. Cazevielle, Chirurgien fort attaché à ſa profeſſion, & fort zélé à me faire part de ce qui lui paroiſſoit extraordinaire.

Quand il s'agit de remettre une fracture à la partie inférieure de la jambe, il faut bien prendre garde de ne pas trop ſerrer les bandages ; mépriſe dans laquelle on a coutume de tomber, par la difficulté qu'on penſe devoir ſe trouver à

tenir l'os assujetti ; j'ai vu deux ou trois fois survenir de cette manœuvre de fâcheux accidens. Le gonflement du pied sembloit les annoncer ; mais on négligeoit de s'en éclaircir, par la crainte de déranger & d'interrompre la formation du calus. Il falloit enfin s'y déterminer par l'événement de quelques phlystenes ou ulcérations qui se formoient au talon ou aux environs ; & quand le bandage étoit défait, on voyoit avec surprise l'os dans le premier état, & plusieurs phlystenes & ulcérations qui obligeoient d'avoir recours au bandage à dix-huit chefs, dont le peu de serrement favorisoit bientôt la réunion de l'os, & la guérison de toutes les autres plaies. On ne court pas les mêmes risques aux fractures de la partie moyenne, & même de la supérieure de la jambe, parce que l'épaisseur des muscles empêche l'effet de la compression ; au lieu que la partie inférieure dénuée de substance charnue, n'en peut

garantir les vaiſſeaux ſanguins qui s'y trouvent en quelque façon à fleur de la peau.

Ulcere mauvais guéri par la Fievre.

UN clou conſidérable ſur le pied dégénéra en un ulcere très-mauvais, & qu'on ne pouvoit déterger. La fievre étant ſurvenue, & les accès étant ſuivis de fortes criſes par les ſueurs, cela procura la guériſon du malade. On parvint dès-lors à déterger cette plaie, qui guérit en peu de temps.



Maladies qui arrivent aux tempéramens dont le viſage eſt d'un rouge foncé, pourpré & marbré.

LEs viſages d'un rouge foncé & marbré, c'eſt-à-dire de couleur de vin de Bordeaux, déſignent un foie ou un poumon gâté, ou qui a de la diſpoſition à le devenir. De tels tempéramens ont ordinairement l'haleine mauvaiſe, & périſſent par le Scorbut : ils réſiſtent rarement aux premieres maladies; & s'ils ont le bonheur de s'en tirer, ils ſont fort ſujets aux dartres, ou à quelque ſymptôme ſcorbutique, dont on ne peut que tenter d'adoucir & de calmer l'acrimonie, parce que tandis qu'ils en ſont affligés, ils ont coutume de jouir de l'apparence d'une bonne ſanté. Mais s'il ſurvient quelque maladie, il faut y faire attention, & prendre garde de les trop affoiblir par les ſaignées & les purga-

tions, de crainte que le reflux du levain vers les parties internes n'occaſionne des ſymptômes dangereux.

Les perſonnes d'un tel tempérament doivent appréhender, dans les Iſles, l'âge où la nature commence à décliner, parce que la diminution de reſſort empêchant la purgation qui ſe faiſoit par la tranſpiration, il reflue une plus grande abondance du levain, qui s'accumule de plus en plus, & produit des maladies d'un caractere preſque incurable. L'haleine plus fétide, & les taches ſcorbutiques, en ſont les ſignes pronoſtics.

J'ai fait ouvrir deux ou trois nouveaux venus, dont le tempérament avoit annoncé la perte, & dont la plupart étoient morts de fievre double-tierce. J'ai trouvé dans tous le foie d'un volume conſidérable, d'un rouge noir, & ſi mou, qu'on y enfonçoit les doigts très-facilement. La rate étoit dans le même état.

HISTOIRE.

Un homme de quarante-neuf ans, d'un tempérament tel que je viens de décrire, avoit joui pendant plusieurs années d'une santé parfaite, à cause des dartres dont il étoit attaqué. Mais parvenu à les guérir, il fut affligé tous les ans de fievres double-tierces très-considérables, accompagnées de vomissement & de violens maux de tête, dans lesquels on avoit attention de ménager les saignées & les purgations : ce qui n'ayant pas été observé dans la derniere attaque, où on le saigna deux fois du bras, & une fois du pied, il périt par une enflure considérable des extrémités inférieures, & par une respiration très-embarrassée, qui suivirent de près la saignée du pied.



Effet des Terreurs paniques.

UNe surdité permanente, accompagnée de délire, d'agitation, de regards égarés, d'yeux vifs, de tempes & de joues tombées, de nez pointu, & de ris sardonique, sans apparence de parotide ou d'hémorragie considérable, est un signe mortel, sur-tout quand le malade ne ressent aucune douleur dans quelque partie de la tête, qui puisse faire espérer l'une ou l'autre de ces crises.

I. Histoire.

C'est ce que j'ai observé dans une fille qui tomba dans ces accidens, plus par l'effet d'une violente Terreur panique, que par les symptômes de la maladie. D'un tempérament extrêmement mélancolique, elle craignoit, même en santé, considérablement la mort, & paroissoit n'en entendre parler qu'avec

friſſonnement. Ayant eu ſoin d'elle dans une maladie, elle ne ceſſoit de me témoigner de la reconnoiſſance & de la confiance. Elle fut malheureuſement attaquée de fievre pendant que j'étois fort éloigné. Le mal ayant augmenté le ſeptiéme jour, elle fut effrayée, & le fut d'autant plus, qu'on différa de m'envoyer chercher; ce qui fit une ſi grande révolution, que quand j'arrivai, je la trouvai avec tous les ſymptômes ci-deſſus mentionnés. Ma préſence ne put rétablir le calme; la concentration me parut trop forte; les extrémités étoient froides, le pouls frémillant. Il eût pu convenir de la mettre dans le bain; mais elle avoit un flux de ventre trop conſidérable, & qui me donnoit quelque eſpérance. Je fus en cela trompé; car étant l'effet de la concentration, il y a apparence qu'il provenoit du reſſerrement des veines lactées. La malade fut huit à dix jours dans cet état, ayant des agitations & des terreurs preſque con-

tinuelles. Elle mourut ſans ſommeil léthargique.

II. Histoire.

Une jeune dame replette & ſcorbutique, fut attaquée de la petite vérole, qu'elle craignoit au point, qu'elle en fut affligée à ſon arrivée dans un quartier fort éloigné du ſien, qu'elle fuyoit, parce que la petite vérole y étoit commune. La maladie commença par des ſymptômes ſcorbutiques, un ſaignement de gencives qui étoient noirâtres, & une fievre continue qui ne fut pas abſolument conſidérable. La petite vérole ſortit bien, & fut très-abondante, ſans être confluente. Il ne parut aucun accident juſqu'à l'onziéme jour, où elle commençoit à deſſécher. (Elle a coutume de deſſécher dans les Pays chauds plus promptement qu'en Europe). Je fus appellé pour aller voir un autre malade, & je la prévins à ce ſujet. Ayant différé juſqu'au ſoir à revenir, elle ſe mit dans la tête

que j'avois imaginé un prétexte pour la quitter, parce que j'en déſeſpérois. Cette terreur panique fit une telle révolution, que le tranſport parut. Mon arrivée ne fit point d'impreſſion. Elle s'endormit le matin; je voulus vers midi la réveiller, elle étoit ſans connoiſſance. Le pouls cependant & la reſpiration n'étoient point embarraſſés. Elle mourut à trois heures ſans agonie.

Accidens dans les Accouchemens.

I. HISTOIRE.

UNe femme d'un tempérament très-délicat, & qui avoit beaucoup de diſpoſition à devenir pulmonique, accoucha heureuſement, & ne fut pas bien délivrée. Les trois ou quatre premiers jours, la malade ſe plaignit d'une grande peſanteur dans le ventre, & d'une perte peu conſidérable. Le huit, les accidens

ayant augmenté, elle tomba ſans connoiſſance ; les extrémités devinrent froides, & elle n'avoit preſque point de pouls. La perte ſe ſupprima. Je preſcrivis des cataplaſmes hyſtériques, & une potion avec la confection alkermès, l'Elixir de propriété, la Teinture de Caſtor & de Succin, & le Sel volatil ammoniac, en trois ou quatre priſes, trois heures d'intervalle entre chaque. La perte revint ſix à huit heures après, & la malade rendit dans de grandes convulſions un morceau d'arriere-faix pourri, de la longueur & largeur de deux ou trois doigts. La connoiſſance & le pouls revinrent auſſi-tôt, & la perte ne ceſſa que le lendemain, après la ſortie d'un autre morceau preſque de la même groſſeur que le premier.

II. Histoire.

Je fus appellé pour une jeune femme d'un pareil tempérament, qui étoit en travail d'une fauſſe couche depuis douze

ou quinze heures, & auprès de qui je trouvai une Sage-femme & un Chirurgien fort embarraſſés. Il ſortoit un fétus de trois ou quatre mois, qu'ils prenoient pour une maſſe informe, parce qu'il étoit avec ſes enveloppes. Les ayant déchirées, ils reconnurent leur erreur; mais cet enfant retenu par le cou, & la matrice beaucoup reſſerrée, étoient de grands obſtacles à l'accouchement. Je fis mettre la malade dans le bain, & lui fis boire du vin. Au bout d'un quart d'heure elle eut une tranchée, qui lui fit rendre l'enfant & l'arriere-faix dans le bain même.

Il faut bien prendre garde dans de telles fauſſes couches à la maniere de délivrer la mere, ſur-tout quand une violente maladie ou une mauvaiſe qualité de tempérament ne ſont pas la cauſe d'une fauſſe couche, mais quelque chute ou quelque peur; en un mot, qu'elles ne ſont précédées que d'une foible perte de ſang. C'eſt une marque que l'adhérence

eſt encore forte. Il faut y aller avec précaution, d'autant plus qu'il eſt ordinairement impoſſible d'introduire pluſieurs doigts : car ſi on précipite & ſi on tire trop fort le cordon, on le caſſe, & on eſt dans de grands embarras, parce que la matrice ſe reſſerre. Le bain me paroît d'une grande reſſource dans cette occaſion, & les cataplaſmes émolliens ſur le ventre.

Déventer, grand Maître pour les accouchemens, propoſe de les faire ſans le ſecours d'inſtrumens. Cela peut avoir lieu pour ceux où l'on eſt appellé de bonne heure, & où l'on peut remédier aux mauvaiſes ſituations dans leſquelles un enfant peut ſe rencontrer : mais quand on eſt appellé lorſqu'une Sage-femme a mis à bout ſon ſavoir, & qu'elle a épuiſé les forces d'une femme pour faire ſortir l'enfant, qui par les violens efforts qu'elle a faits, s'eſt engagé au point qu'il eſt impoſſible de le repouſſer pour le tourner, ne faut-il pas alors avoir recours

aux inſtrumens? C'eſt ce que j'ai vu arriver trois ou quatre fois, quoique les accouchemens laborieux ſoient bien rares à Saint Domingue.

III. *Histoire.*

Ne pouvant repouſſer un enfant trop engagé par la tête, je fis venir le Chirurgien que je jugeai le plus entendu, & qui avoit le bras fort. On avoit ſaigné deux fois la malade. Il n'en put venir à bout. On appliqua le crochet, qui manqua deux fois. Il ſurvint une perte conſidérable, qui donna lieu de penſer qu'on avoit ouvert un des ſinus latéraux. La Negreſſe effrayée ne voulut plus ſouffrir qu'on la touchât. Néanmoins ſe voyant menacée d'être liée, je repris moi-même l'ouvrage, & ayant trouvé le trou que l'inſtrument avoit fait, aſſez conſidérable pour introduire deux doigts, je balotai & remuai la tête de l'enfant de façon que je vins à bout de l'arracher. On avoit appliqué le crochet à la partie

inférieure

inférieure & poſtérieure de l'os des tempes auprès de l'os pariétal, & il avoit ouvert le ſinus.

IV. Histoire.

Une Negreſſe accoucha d'un enfant mal formé, de la groſſeur d'un enfant de ſix mois. Quatre jours après elle en mit au monde un autre bien nourri. Le ſecond accouchement fut précédé, comme le premier, de la perte des eaux; & le cordon du premier reſta juſqu'à l'accouchement du ſecond. Cette Negreſſe avoit été bien malade pendant ſa groſſeſſe. La force d'un des enfans avoit ſans doute tellement prédominé, qu'elle fut ſuffiſante pour faire dépérir l'autre.



Maladies des Femmes grosses scorbutiques ou vérolées.

QUoique la plupart de nos anciens habitans terminent leur carriere par quelque maladie chronique, dont la cause principale est ou vérolique ou scorbutique; un grand nombre de jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe en sont également les victimes, sur-tout celles qui ont eu le malheur d'avoir des peres & des meres attaqués de l'un de ces vices. C'est pourquoi il est très-commun à Saint Domingue de voir des gens à l'âge qui devroit être le plus florissant de la vie, pâles, bouffis, ayant les gencives & les dents pourries, les jambes ulcérées, & la rate gonflée.

Une fille affligée de quelqu'un de ces symptômes, se marie; dès sa premiere grossesse elle devient languissante; consumée par une fievre lente, elle est atta-

quée d'une enflure univerſelle, qui la met hors d'état de ſe donner aucun mouvement : cependant, ce qui eſt étonnant, elle parvient ordinairement au terme, & ne court de riſque que dans l'accouchement ; & ſi elle a l'avantage de le ſoutenir, les ſuites lui deviennent un remede ſalutaire ; mais le vice reſtant toujours le même, parce qu'il eſt général, elle y ſuccombe, ou dans une autre couche, ou par une attaque de Diarrhée, d'Hydropiſie ou de Pulmonie.

I. Histoire.

Une jeune femme attaquée des ſymptômes qu'on vient d'expoſer, accoucha ; elle fut bien délivrée, & il ne parut aucune marque de vuidanges. Point d'eſpoir dans la ſaignée du pied, à cauſe de l'enflure énorme des jambes. La difficulté de reſpirer ſembloit annoncer une mort prochaine. Je preſcrivis une potion faite avec la Thériaque, la poudre de viperes, le Kermès minéral, les teintures

de Karabé & de Castor, dans l'infusion de Safran; des cataplasmes avec les Verveines, les Pois-puans, l'Absynthe bâtarde, & le Manioc fraîchement grugé; des lavemens avec la décoction des mêmes herbes, à l'exception du Manioc. Ces remedes ne produisant aucun effet, je fis envelopper les jambes & les cuisses avec des cataplasmes de plantes aromatiques. Les vuidanges commencerent à paroître, augmenterent de jour en jour, & devinrent si abondantes, qu'au bout de quinze jours la malade fut totalement désenflée & sans fievre.

II. Histoire.

Une autre dans les mêmes circonstances n'eut pas le même bonheur; car à peine fut-elle délivrée, qu'elle étouffa. En ayant ouvert le cadavre, je trouvai la poitrine remplie d'eau.

Il n'y a que dans les Pays chauds où les femmes puissent espérer l'avantage de résister à de tels accidens; & si elles

ont le bonheur de les ſoutenir, on ne doit point être ſurpris de voir celles qui ſont d'ailleurs douées d'un bon tempérament, ne point courir de riſques dans les accidens qu'on juge ordinairement mortels en Europe.

Dans la groſſeſſe des femmes d'un tempérament d'ailleurs délicat ou vicié, les groſſes mammelles qui paroiſſent trop pleines de lait, & qui le laiſſent échapper, ſont un ſigne d'un mauvais accouchement, qui provient toujours de la foibleſſe de l'enfant.

Des Fievres qui arrivent aux Enfans, & des Vers auxquels ils ſont communément ſujets.

ON attribue preſque toujours la cauſe des maladies des enfans à la ſortie des dents ou aux vers, pendant que très-ſouvent elle ne dépend que de la conſtitution de la ſaiſon. Au ſurplus,

quand l'un ou l'autre ou tous les deux ſe trouveroient joints, on démêlera facilement la principale cauſe par le type des accès, des redoublemens & des criſes.

Les fievres qui attaquent les enfans ſont ordinairement du caractere des lymphatiques ; & comme ils ſont d'une conſtitution délicate, ils ſont les premiers attaqués dans les changemens de temps.

Je dis que la principale maladie qui attaque les enfans, eſt la double-tierce lymphatique. Outre qu'elle eſt conforme à leur tempérament, elle ſe fait aiſément connoître par l'accablement, la ſoupleſſe & l'irrégularité du pouls, la molleſſe de la peau, la couleur du viſage, enfin par les mouvemens convulſifs & par le ſommeil léthargique, par lequel la maladie a coutume de ſe terminer: auſſi l'émétique & les véſicatoires ſont-ils de grands remedes pour eux.

Quand les premiers accès paroiſſent violens, il ne faut pas balancer de les

faigner, & même de réitérer la faignée.

Plufieurs enfans âgés de deux ou trois ans ont été tirés d'affaire par deux ou trois faignées, dont la derniere, à l'égard de quelques-uns, étoit du pied, pendant que ceux qu'on traitoit d'une autre façon périffoient. Je prefcris pour les enfans de fréquens lavemens, des cataplafmes émolliens fur le ventre, & je n'ai recours à l'Emétique, que quand quelque figne de plénitude ou de matiere vermineufe m'y détermine : ce qui arrive fréquemment, par rapport à la façon d'élever les enfans à Saint Domingue, qui font plus accoutumés aux alimens des Negres qu'à ceux des Blancs.

Un enfant n'ayant point de fievre, mais le ventre extrêmement gros & le corps maigre, prit du Suc d'Aloës pendant quelques jours. Il rendit au bout de 15 jours une pelotte de vers qu'on appelle *Lumbrici*, longs d'un empan, au nombre de quarante-huit. Cet enfant pouvoit

avoir quatre ou cinq ans. Il n'eut ni fievre, ni convulsions.

Un enfant de quatre ou cinq ans aussi, jouant avec ses camarades, tomba sans connoissance & en convulsion, & mourut au bout de deux ou trois heures. Le Chirurgien l'ouvrit, lui trouva toutes les parties internes saines, & un ver dans l'estomac. Il lui vint dans la pensée de couper la tête de cet enfant pour en faire la dissection & la démonstration du cerveau à un apprenti qu'il avoit. En coupant la trachée-artere & l'œsophage dans leur partie supérieure, il découvrit un ver dans le dernier, & un autre qui étoit à moitié passé dans la glotte. Il connut par là la véritable cause de la mort de cet enfant.



Des principales causes des Maladies, & de leurs terminaisons.

LA mauvaise qualité du climat qu'on habite, les variétés qui arrivent dans les saisons & le temps, le dérangement qu'on commet dans le genre de vie, la qualité du tempérament, les effets des passions, sont les premieres causes des maladies qui affligent le corps humain. Une seule peut suffire à les produire, & toutes y peuvent concourir. Mais de quelque façon qu'elles proviennent, on ne remarquera d'autres effets, 1°. qu'un engorgement dans un ou plusieurs visceres, qui est suivi d'un arrêt dans la circulation plus ou moins prompt, plus ou moins considérable, ce qu'on appelle disposition inflammatoire & inflammation; 2°. qu'une altération particuliere qui se développe en conséquence de l'arrêt ou repos des humeurs, & dont on

connoît le caractere par les accidens qui l'accompagnent. On peut juger de la nature & de la qualité de l'engorgement & de l'altération qui arrivent dans les parties internes par celles qu'on obſerve dans les externes, ce qu'on appelle inflammation n'étant autre choſe que ce qu'on nomme Apoſthême, Eréſipelle, Œdême.

Quand une trop grande abondance de ſang épais & viſqueux gonfle outre meſure les arteres capillaires ſanguines, il les dilate à un point, que l'extrémité ſe trouvant bouchée, ne donne plus iſſue à l'humeur ſécrétoire de ſe filtrer, tandis que l'orifice des vaiſſeaux lymphatiques, placé aux parties latérales des arteres ſanguines, plus élargi, plus ouvert, reçoit la portion de la partie rouge la plus fine : c'eſt alors une inflammation ou commencement d'Apoſthême. Comme les tuniques des vaiſſeaux lymphatiques ſont incomparablement plus minces & plus délicates que celles des

arteres ſanguines, qu'elles ne jouiſſent pas du même reſſort, le ſang les dilate extraordinairement, & il y ſéjourne plutôt. De cette dilatation violente des extrémités artérielles ſanguines, & des vaiſſeaux lymphatiques, réſulte la rougeur, la dureté, la tenſion, la douleur, enfin la fievre, qui eſt l'effet du reflux d'une trop grande quantité de ſang, qui trouvant des obſtacles, retourne vers les gros vaiſſeaux, & en refluant augmente ſon mouvement en raiſon réciproque des réſiſtances qui s'oppoſent à ſon cours ordinaire. Pendant que l'engorgement perſiſte, non-ſeulement les mêmes ſymptômes continuent, mais ils ſont accompagnés d'une pulſation qui provient des efforts que le ſang continuellement pouſſé par le cœur & les arteres fait pour renverſer les digues. Ses efforts continuellement redoublés, joints à l'action du mouvement inteſtin des principes contenus dans le ſang, dont l'état de repos occaſionne le développement, déchirent à la

fin les filets du tiſſu cellulaire & des vaiſſeaux les plus minces; d'où réſulte un amas ou congeſtion de différentes ſubſtances qui concourt à former une des terminaiſons dont nous parlerons ci-après, ſavoir la ſuppuration ou la gangrene.

Si dans un état de plénitude l'humeur bilieuſe trop épaiſſe ſe trouve plus abondante dans le ſang que les autres humeurs, elle donnera à l'engorgement une qualité particuliere qui a fait diſtinguer le phlegmon par les Anciens en phlegmon phlegmoneux, c'eſt-à-dire phlegmon ſanguin, en phlegmon éréſipellateux, c'eſt-à-dire phlegmon bilieux, & en phlegmon de différentes eſpéces, ſuivant l'humeur qu'ils jugeoient dominer. Mais ſi cette humeur bilieuſe trop raréfiée atténue & anime le ſang, de façon que ne s'arrêtant pas totalement dans l'extrémité des vaiſſeaux capillaires ſanguins, il les gonfle ſeulement ſuffiſamment pour dilater l'orifice des vaiſſeaux lymphatiques, il y

pénétrera une ſuffiſante quantité de ſang pour les remplir, & former un engorgement qu'on définit une tumeur inflammatoire, étendue & ſuperficielle, laquelle ſe répand en peu de temps ſur la partie avec une chaleur âcre & brûlante, une rougeur vive, qui dans la ſuite tire ſur le jaune. C'eſt pourquoi ſi on ne réuſſit pas à guérir cette inflammation par la réſolution, elle a coutume de ſe terminer plutôt par gangrene que par les autres terminaiſons. Ce qui donne lieu de croire que le plus grand nombre des inflammations internes eſt du caractere de cette tumeur.

Lorſque dans le même état de plénitude la lymphe & la ſéroſité, que les Anciens appellent *pituite*, ſont les plus abondantes, il en réſulte des engorgemens d'une nature différente des précédens. Ils dépendront d'une humeur trop lympide ou trop viſqueuſe. L'une ou l'autre de ces deux qualités contribuera à engorger, non-ſeulement les vaiſſeaux

destinés aux sécrétions particulieres, mais aussi les lymphatiques & les sanguins, principalement les premiers, parce qu'elles peuvent y pénétrer plus facilement que les autres humeurs. De l'engorgement d'une sérosité ou pituite trop aqueuse, il peut résulter un tel relâchement dans les fibres, sur-tout si elles sont naturellement peu élastiques, qu'en conséquence d'une dilatation forcée, quoique de courte durée, elles perdront entierement leur ressort; elles ne seront plus en état comme auparavant de filtrer suivant l'ordre des sécrétions l'humeur excrémentielle ou récrémentielle; elles la laisseront échapper ou distiller; ce qui les rendra en quelque sorte l'égoût de tout le corps. Une telle terminaison est sur-tout à craindre dans les tempéramens foibles, délicats, qui ont de la disposition à la pulmonie, aux flux de ventre, aux pertes, &c. pour ceux que les fréquentes maladies ont beaucoup affoiblis, ou qui sont depuis long-temps mi-

nés par quelque maladie chronique. L'apoplexie catarreuſe, que l'on appelle catarre ſuffocatif, n'a point d'autre cauſe. Une dilatation forcée par un engorgement de ſéroſité dans le cerveau, fait perdre tout-à-coup & ſi promptement le reſſort des parties de ce viſcere, qu'elles ne ſont plus capables de contraction ni de dilatation. Rien de plus commun que de tels événemens dans certaines diſpoſitions de ſaiſon où la tranſpiration eſt expoſée à ſubir une révolution ſi grande & ſi prompte, qu'il en réſulte un reflux & une congeſtion extrême. De la même cauſe dépendent tous ces catarres, ces rhumes, ces flux de ventre qu'on dit venir naturellement, & pour leſquels on eſt ſouvent obligé d'avoir recours aux corroboratifs, aux cordiaux. Les vaiſſeaux ſanguins n'y ont de part qu'autant qu'ils ſont eux-mêmes abreuvés d'une partie du reflux de la ſéroſité, & que comprimés par le gonflement des vaiſſeaux pituiteux & lymphatiques, la cir-

culation en est plus ou moins ralentie ; ce que la fievre plus ou moins forte donnera lieu de connoître ; car dans l'engorgement des seuls vaisseaux pituiteux & lymphatiques, elle n'est pas ordinaire, il n'y paroît que des mouvemens fiévreux accompagnés d'engourdissement, de pesanteur, de frissonnement & chaleurs vagues, sans tension, sans douleur fixe.

Il n'en est pas ainsi des engorgemens qui proviennent de la viscosité de la lymphe ; ils se forment plus lentement. Cette viscosité peut venir de différentes causes ; 1°. d'un trop grand ressort dans les fibres, qui dans un reflux de transpiration, ne permet point d'issue à l'abondance qui occasionne l'engorgement ; 2°. d'une trop grande évaporation de la sérosité même dans une saison trop chaude & trop séche ; ce qui suffit pour donner au sang & à la lymphe une qualité épaisse & glutineuse; 3°.enfin d'un levain capable de coaguler. De ces trois causes dépend

un très-grand nombre de maladies aiguës & chroniques, qui ſont ordinairement compliquées, tant par rapport à la communication du même effet dans le ſang, qu'à cauſe de la compreſſion que font les vaiſſeaux lymphatiques ſur les ſanguins. De toutes les maladies qui proviennent de la viſcoſité de la lymphe, les fievres double-tierces lymphatiques ſont les plus communes, & méritent une attention particuliere.

On diſtingue dans les maladies quatre temps, le commencement, l'augmentation, l'état & la déclinaiſon.

Si les maladies internes & externes ont les mêmes principes, les mêmes cauſes & les mêmes périodes, elles ont auſſi les mêmes terminaiſons. Les unes & les autres ſe terminent par réſolution, ſuppuration, gangrene, induration ou ſquirre; quelques-uns ajoutent la déliteſcence.

La réſolution, qui eſt la plus favorable, parce qu'elle procure une prompte

& ſûre guériſon, eſt l'effet du ſuccès qu'on a eu à détremper, délayer & atténuer ſuffiſamment les liqueurs arrêtées & coagulées, pour qu'elles circulent librement dans leurs vaiſſeaux.

La ſuppuration eſt une fermentation des liqueurs, dont l'arrêt qui n'a pu être détruit, donne occaſion au développement de différens principes. Ce développement s'appelle mouvement inteſtin des principes, dont le plus ou le moins produit une action plus ou moins vive ſur les parties ſolides & liquides; d'où réſulte un déchirement plus ou moins grand des fibrilles des vaiſſeaux & globules ſanguins & lymphatiques; enfin une métamorphoſe dans ces ſubſtances qui leur donne une nouvelle forme qu'on appelle pus.

La gangrene a les mêmes cauſes; mais les effets en ſont différens par rapport à la nature d'un principe dominant, dont la qualité alkaline, âcre, volatile & corroſive, diſſout, corrode & déchire

promptement, tant les parties ſolides que fluides, ce qu'on appelle pourriture, corruption.

L'induration ou le ſquirre arrive, lorſque le ſang & la lymphe, trop deſſéchés & trop viſqueux, ſe réduiſent en grumeaux, dont l'union & la compaxité dans pluſieurs vaiſſeaux collatéraux forment une tumeur plus ou moins conſidérable. L'humeur mélancolique, ſuivant les Anciens, avoit beaucoup de part à cette terminaiſon.

La déliteſcence eſt un reflux ou repompement de matieres purulentes ou gangrenées vers quelques parties internes, ou quelques émonctoires par où elles ſe font un paſſage. La premiere eſt très commune, & ordinairement mortelle; la ſeconde eſt fort rare.

L'Apoſthême & le Squirre ont de commun, qu'ils forment une élévation circonſcrite, dure; de particulier, que la dureté du ſecond eſt rebelle, & parvient difficilement à la ſuppuration, qu'elle

est indolente, sans chaleur, sans fievre & sans pulsation.

Suivant ces définitions, il est facile de rendre raison pourquoi un engorgement, qu'on ne peut résoudre, doit se terminer par Aposthême, par Squirre, ou par Gangrene. Il se terminera par Aposthême, lorsque les liqueurs ou humeurs engorgées seront impregnées d'une quantité proportionnée de principes reconnus propres à exciter une fermentation, comme de sels acides & alkalis fixes qui nageront dans une suffisante quantité de sérosité ou de liquide qui puisse leur servir de véhicule; car si cette quantité de sérosité manque, il en résultera un grumellement, une compaxité qui formera une induration. La Gangrene, la plus fatale & la plus ordinaire des terminaisons, arrivera, lorsque le sang & la lymphe ou les humeurs seront chargées de principes alkalins, âcres & volatils, dont les différentes espéces, suivant leur quantité & leur qualité, produiront des effets

plus ou moins prompts & confidérables.

La Médecine n'a pour objet que d'empêcher ces fâcheuses terminaisons. Elle indique & emploie à cet effet tous les moyens qui peuvent les prévenir, & faire réussir celle de la résolution, qui seule peut procurer une sûre guérison. Mais si ces moyens, si ces efforts deviennent infructueux, elle s'attache alors à favoriser ou à combattre les autres terminaisons. Dans cette vue, un habile Praticien tâchera toujours, autant qu'il pourra, de déterminer & de seconder la nature dans celle de l'Aposthême, parce que l'évacuation purulente qui en résulte est une purgation capable de décharger la nature, & d'emporter tout ce qui peut rester de matiere morbifique. S'il ne paroît point de disposition à l'Aposthême, & s'il ne peut parvenir à le procurer, il s'attachera à combattre les effets de la Gangrene, suivant les signes

qui feront connoître ses qualités & ses progrès. L'induration donne plus de répi, & sa cause rappelle le Médecin aux indications de la résolution ; ainsi, soit pour la prévenir, soit pour la détruire, il doit suivre à peu près les mêmes erremens.



OBSERVATIONS

GÉNÉRALES.

I.

TOus ceux qui paſſent à S. Domingue, doivent s'attendre à y eſſuyer une maladie dangereuſe. Le changement de climat procure une révolution univerſelle qui ſemble être néceſſaire pour s'y naturaliſer.

La ſaiſon qui paroît la plus favorable pour venir dans la Colonie, eſt le commencement de l'hiver ou de l'automne. Ceux qui viennent au printemps & en été, étant très-échauffés par la navigation & par la qualité des alimens dont on uſe dans les Navires, ſont plus expoſés à tomber malades en arrivant, & à de fâcheux ſymptômes, que ceux qui ont le bonheur d'être quelque temps dans l'Iſle ſans être malades.

Les Bordelois, les Rochelois, les Nantois & les Dunkerquois, m'ont paru avoir une diſpoſition plus favorable dans leur tempérament pour ſoutenir les maladies, que les Bas-Bretons, les Provençaux & les Normands; & quoiqu'il en vienne beaucoup moins de ces trois Nations que des autres, il en périt ordinairement beaucoup plus que de toutes les autres enſemble; ſur-tout les Bas-Bretons & Provençaux ſe frappent au point que la terreur panique a beaucoup de part à leur malheur.

On obſerve la même choſe dans tous ceux que le chagrin ou la peur a ſaiſis. Il en réſulte un déſordre, un arrêt dans le cours des eſprits animaux, qui diminue & arrête toutes les ſécrétions. De-là les délires, les convulſions, le ſommeil léthargique, l'interruption ou la foibleſſe des criſes auxquelles ils ſont ſujets, tous accidens qui ſont preſque toujours mortels.

On a une preuve bien convaincante des

des différens effets que la différence des passions est capable de produire dans les maladies, quand on fait attention à l'heureuse terminaison qui arrive à celles des Matelots & des Freres de la Coste, dont malgré la négligence que l'on a à leur égard, il en périt beaucoup moins que des autres, soit nouveaux venus, soit Habitans du Pays. C'est qu'ils ignorent la conséquence de leur maladie; c'est qu'ils n'ont point d'inquiétude, & qu'ils ne s'occupent que du plaisir de retourner bientôt dans leur patrie; au lieu que tous les autres qui viennent pour rester dans la Colonie, instruits de l'assaut qu'il faut soutenir, tremblent en mettant pied à terre; & ne voyant point d'apparence à faire la fortune dont ils s'étoient flattés en partant, tombent dans une mélancolie qui devient la principale cause de leur mort.

Pour prévenir les effets des constitutions, il faut vivre frugalement; & pour peu qu'on ressente des signes de pléni-

tude, comme diminution ou perte d'appétit, pesanteur, envie de vomir, engourdissement, lassitude, sur-tout dans les jambes, avoir recours à la diéte, aux bouillons ou tisanes émollientes & laxatives, à quelques saignées & quelques purgations.

Il faut éviter avec attention d'être mouillé; car un grand nombre sont saisis de maladies pour avoir été surpris de la pluie. C'est ce qui arrive sur-tout à quantité de Matelots exposés à essuyer des orages en allant faire du bois, ou en travaillant au chargement des Navires. Il arrive néanmoins que plusieurs qui prennent ces précautions, & malgré les préservatifs qu'ils employent, sont quelque temps chancelans, & ne sortent de cet état que par une maladie : ce qui arrive sur-tout à ceux qui n'ont pas été depuis long-temps malades. Les incrustations, les embarras qui se sont formés dans les vaisseaux capillaires, sont si forts & si profonds, qu'il faut une secousse

générale, des efforts redoublés du mouvement ou de l'action de la nature pour les détacher, les déraciner & les détruire. C'eſt ce qu'elle ne peut opérer ſans les criſes, & ce qu'elle opere toujours par le moyen des criſes, qui ſont ſeules capables de produire cet effet.

II.

Je penſe qu'on me ſaura gré de faire part de quelques remarques & obſervations particulieres ſur les Negres & leurs maladies.

Les Negres ou Noirs, qu'on tranſporte dans les Colonies, viennent de différentes Contrées de l'Afrique, dont les Peuples, ainſi que dans l'Europe, paroiſſent différer par le tempérament, le caractere, les mœurs & les coutumes.

Trois quartiers de l'Afrique nous fourniſſent principalement les Negres. La Côte du Sénégal, la Côte d'or, & celle d'Angole ou de Congo. Il vient du Sé-

négal des Noirs qu'on appelle *Sénégalois*, *Poulards*, *Bambaras*; de la Côte d'or, des *Aradas*, *Couédas*, *Fouédas*, *Nagos*, *Timboüs*, & *Mines*; de celle d'Angole, des *Congos*, qu'on distingue en *Congos du bord de la mer*, & en *Congos des terres* ou *Mondongles*. Ces derniers passent pour être anthropophages.

Les *Sénégalois* ou *Poulards* sont les plus ingénieux, mais paresseux & foibles de la poitrine. Le *Bambara* est grand, robuste, mais très-gourmand. Les *Aradas* & les autres de la Côte d'or, à l'exception des *Mines*, sont de moyenne taille, forts, bons travailleurs, sobres, orgueilleux, mais moins industrieux que ceux du Sénégal. Le *Mine* est grand, bien fait, & a le regard fier. Il se soumet avec peine au travail, se faisant mourir pour s'exempter ou pour se venger du moindre châtiment. Cette Nation s'imagine retourner après la mort dans son Pays : imagination qui est également commune à quelques autres Na-

tions. Les *Congos* ſont petits & trapus; ils ont la poitrine large, mais graſſe. Ces Sauvages ſont naturellement ennemis du travail. Parmi eux les femmes cultivent la terre. De-là vient qu'on eſtime beaucoup les Negreſſes du Congo.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir de ne point acheter des Noirs des Nations qui ſont reconnues mauvaiſes; mais il convient de faire part de quelques ſignes qui peuvent faire juger des défauts qui ſe rencontrent parmi les Negres de toutes les Contrées.

Une tête extrêmement crépue, un petit front ou front bas, des yeux enfoncés, de grandes oreilles, dénotent ordinairement un mauvais caractere.

Le cou long avec des épaules élevées, trop portées en avant, qui rendent la poitrine étroite, & un *ſternum* court, ſont des ſignes certains d'une mauvaiſe poitrine.

Les jambes minces, longues, & les pieds plats, doivent être rebutés. De tels

Negres ne ſont jamais forts, & ſont plus ſujets que les autres aux ulceres & au gonflement des jambes, qu'on appelle dans le Pays *Mapou*, par alluſion avec un arbre de ce nom, dont l'aubier & le cœur ſont très-mous & très-friables.

Ces Negres ſont fréquemment attaqués d'enflures aux pieds, aux jambes & aux cuiſſes. Ces enflures viennent ou naturellement, ou à la ſuite de quelque ulcere incurable; & quand on les néglige, la jambe devient extrêmement gonflée & peſante. Elle reſte dans cet état juſqu'à ce que la carie ou la gangrene oblige de la couper. On ne trouve dans ces jambes que des chairs molles, ſur-tout le corps graiſſeux & cellulaire, qui eſt d'une étendue & d'une épaiſſeur conſidérable. Le dernier rempli d'une ſéroſité ou lymphe viſqueuſe & épaiſſe comme de la gelée.

Le pied rond, le gras de la jambe fourni, & le bas mince, font une jambe ſûre.

Les Negres étant conſtitués pour habiter ſous la Zône torride, y ſupportent mieux le travail que les Blancs, & y ſont moins ſujets aux maladies. La plupart du temps elles ne viennent que des excès qu'on commet à leur égard par rapport au travail, ou du peu de ſoin qu'on a de veiller à leur ſubſiſtance.

Leur nourriture eſt fort groſſiere, & leur ſang eſt fort épais. Ce Peuple aime beaucoup le ſucre & les alimens doux.

Leur ſang eſt d'une qualité ſi propre à la production des vers, qu'ils en meurent quelquefois ſubitement. Ils en ſont ſur-tout attaqués dans les ſaiſons humides qui ſuccédent à un temps chaud & ſec. J'en ai fait ouvrir qu'on ſoupçonnoit avoir été empoiſonnés, (car le poiſon leur eſt familier, & ils ont coutume de s'en ſervir pour ſe venger de leurs ennemis), & je n'ai trouvé d'autre cauſe de mort que des paquets de vers entortillés dans l'eſtomac & les inteſtins.

Ils ſont ſujets à une eſpéce de ver

rond qui se forme entre cuir & chair, de la grosseur d'une des grosses cordes de basse de viole, & de la longueur de plus d'une aune. Ce ver se fait jour au-dehors par un petit dépôt qu'on ouvre; & lorsqu'on l'a rencontré, on le tourne autour d'un petit bois, jusqu'à ce qu'on sente de la résistance. On le laisse alors, & on met de l'huile sur la partie. On fait tremper la jambe ou le bras dans l'eau, dont la fraîcheur contribue à favoriser l'expulsion de l'insecte. On réitere tous les jours la même manœuvre, jusqu'à ce qu'on soit au bout. S'il arrive qu'on le casse, il faut appliquer de bons cataplasmes sur la partie; celui de fiente de vache est fort en usage pour en provoquer la sortie ou la suppuration qui peut y suppléer. J'ai un Negre à qui il en est sorti plus de cinquante. J'ai vu les Negres sur des habitations en être infectés, tandis que les voisins n'en avoient point.

Les fluxions de poitrine, les fievres

double-tierces bilieufes, les vermineufes, le flux de ventre, la dyffenterie, font les maladies aiguës auxquelles les Negres font plus fujets. Les obftructions, fquirres & abcès du foie, du méfentere, du poumon, la diarrhée lientérique, l'hydropifie, la cachexie ou mal d'eftomac, & la pulmonie, font les maladies chroniques les plus ordinaires. Mais la vérole, qu'on appelle pians aux Ifles, femble leur être en quelque forte naturelle. Le fcorbut n'eft commun que parmi ceux qui arrivent. Les chaînes, les prifons, les mauvaifes nourritures & la mal-propreté des Navires y peuvent donner lieu. Ils en font d'ailleurs rarement attaqués, quand ils font une fois rétablis. Ce que j'attribue au travail continuel.

III.

Les fréquentes faignées ne font pas fi utiles à Saint Domingue qu'en France; la trop abondante tranfpiration, & les

excès dans l'usage des femmes, en fournissent la raison. Aussi cinq à six saignées suffisent ordinairement, & il n'y a que dans des cas extraordinaires, ou à l'égard des maladies aiguës qui attaquent les nouveaux venus, qu'on puisse en faire davantage. Cette observation regarde particulierement les anciens Habitans du Pays, dont le sang, dans la plupart, est dissous, ou menacé d'une dissolution prochaine. Les saignées du pied sont plus avantageuses que celles du bras. M. Hecquet convient que dans les Pays chauds, elles peuvent avoir de meilleurs effets qu'en France. La théorie confirme cette pratique. Les veines faisant fonctions d'artere dans le foie, & les veines de la plupart des visceres de l'abdomen se dégorgeant dans la veine-porte, il est naturel qu'étant le siége le plus ordinaire des maladies aiguës, la saignée du pied les débarrasse plutôt que celle du bras.

IV.

On doit mettre peu de différence entre les maladies des Negres & celles des Blancs. Les Negres ſupportent mieux les grandes évacuations ; étant d'un tempérament bilieux & chaud, les fréquentes ſaignées & l'émétique ont à leur égard un effet plus ſalutaire. Mais on ne doit pas manquer de les préparer auparavant par les boiſſons & lavemens émolliens. Les grandes doſes d'émétique, de Jalap, de Scammonée, & autres drogues de cette eſpéce, que les Chirurgiens ont coutume d'employer, en font périr un grand nombre.

V.

Il convient d'imiter les anciens Médecins Grecs & Latins dans la méthode qu'ils avoient de faire des ſaignées copieuſes. Ils pratiquoient dans des Pays chauds, & l'expérience leur avoit fait connoître qu'il n'y avoit pas de moyen

plus efficace pour diminuer la ſubite & violente turgeſcence, que la chaleur du climat occaſionne dans les viſceres. Cette obſervation eſt ſur-tout intéreſſante pour les nouveaux venus, dont les globules du ſang ſont ſujets à une expanſion ou raréfaction d'autant plus grande, qu'ils ont acquis dans les Pays froids ou tempérés plus de denſité ou de conſiſtance. Ainſi il eſt important de tirer, dès le commencement des maladies dont ils ſont attaqués, une livre & demie, & même deux livres de ſang. On obſervera que deux ſaignées de cette nature feront plus d'effet pour diminuer la pléthore, que cinq à ſix ordinaires, & mettront le malade dans une ſituation convenable pour eſpérer un bon effet des remedes laxatifs qui doivent terminer la maladie.

VI.

Réfléchiſſant ſur le ſuccès des copieuſes ſaignées à l'égard de certains mala-

des, & ſur leurs mauvais effets à l'égard de quelques-uns, j'ai penſé que l'un & l'autre dépend de certaines circonſtances qui ont donné ſujet aux réflexions ſuivantes.

Je ſuppoſe, par exemple, deux ou trois malades attaqués d'une fievre accompagnée de ſymptômes qui annoncent, ou une maladie de Siam, ou une double-tierce violente : je penſe que ſi on eſt appellé le premier jour de la maladie, on doit faire la premiere & même les deux premieres ſaignées très-copieuſes, parce que la circulation n'étant point encore arrêtée dans l'extrémité des vaiſſeaux capillaires, la déplétion ſe communiquera facilement des grands aux petits, qui par un mouvement continu des colonnes du ſang, doivent ſe déſemplir en raiſon réciproque du peu de réſiſtance que le vuide des gros vaiſſeaux occaſionnera. Mais ſi le malade a laiſſé écouler un temps un peu conſidérable, par exemple vingt-quatre heures, dans la

maladie de Siam, il me femble qu'il faut agir d'une autre façon, parce que le fang arrêté dans les vaiffeaux capillaires peut être figé de façon qu'il n'y aura point d'ébranlement du fang dans ces mêmes vaiffeaux, par rapport à l'interception d'un mouvement continu. Dans ce cas les gros vaiffeaux trop défemplis doivent s'affaiffer, & en s'affaiffant, contribuer à l'embarras, & à une plus forte coagulation dans les petits; d'où s'enfuivra un arrêt total de circulation, qui rendra le pouls flafque ou frémillant, les extrémités froides, la refpiration courte & embarraffée, fymptômes qui annoncent une mort prochaine. C'eft ce que j'ai principalement obfervé, à l'égard des tempéramens replets, & des malades, qui ayant le pouls très-élevé & plein, un vifage fort rouge, des yeux chargés & très-enflammés, fembloient indiquer des évacuations proportionnées à la violence des fymptômes, & qui cependant tomboient peu de temps après dans les fâ-

cheux accidens ci-dessus mentionnés. Ayant au contraire apperçu un effet différent dans quelques-uns, c'est-à-dire un dégagement avantageux, j'ai pensé que cette différence provenoit du temps de la maladie où l'on employoit cette méthode, & par conséquent des causes ci-dessus rapportées. On doit donc s'attacher dans les maladies qui paroissent violentes dès les premiers jours, à modifier la grandeur des saignées suivant le temps de la maladie; dans les premieres vingt-quatre heures les faire copieuses & moins fréquentes; & lorsqu'on a négligé d'en faire dès le commencement, les faire petites & fréquentes, suivant les dispositions qu'on découvrira dans la force du malade; y joindre le secours des bains, qui, en ramollissant & délayant, pourront encore plus contribuer que les saignées à résoudre & à liquéfier le sang grumelé & arrêté.

Quand un homme replet, quelque robuste, quelque sanguin qu'il paroisse

être, est oppressé, c'est-à-dire dont la respiration est difficile & courte, il faut éviter les copieuses saignées : il tombe bientôt dans l'affaissement. Le pouls de tels malades peut paroître élevé & plein ; mais il n'est pas dur, il approche de la flaccidité. Ce signe est le meilleur qu'on puisse avoir pour se conduire en pareille occasion.

VII.

Les Anciens avoient aussi pour régle dans la pratique, de saigner la partie la plus voisine de celle dont le malade se plaignoit, *vas proximum seca;* c'étoit pour eux une maxime dont un succès constant & permanent étoit le fondement. D'où vient les Modernes ont-ils pris le parti d'en quitter l'usage ? Ils n'en peuvent alléguer d'autre raison que celle de trouver cette méthode contraire aux connoissances que la découverte de la circulation a données sur la cause immédiate des engorgemens qu'ils jugent devoir ré-

ſider dans les extrémités des arteres capillaires, parce qu'étant la partie la plus étroite, elle doit plutôt s'engorger que les veines, qui en s'étendant, augmentent toujours de diametre : d'où ils inferent, que déterminant la circulation à être plus forte vers la partie oppoſée, & qu'attirant par la ſaignée révulſive une plus grande quantité de ſang, ils dégagent & débarraſſent plus ſûrement la partie malade.

Mais comme l'expérience ne ſeconde pas ce raiſonnement, il faut qu'on ſe trompe dans le principe, & qu'il y en ait un différent. Ne ſeroit-on pas bien fondé à l'admettre plutôt dans l'extrémité, ou pour mieux dire à l'origine des veines capillaires, qu'à l'extrémité des arteres? Trois raiſons paroiſſent favoriſer cette conjecture. 1°. Tout liquide qui paſſe d'un canal étroit dans un plus large, perd de ſon mouvement. 2°. Les membranes des veines ayant moins de reſſort que celles des arteres, ont moins

de force pour pouſſer le ſang. 3°. Le ſang parvenu à la veine eſt plus épais que dans les arteres, attendu que les vaiſſeaux lymphatiques, placés aux parties latérales de leur extrémité, en ont pompé la ſubſtance la plus liquide.

Or dans l'état de plénitude, le ſang perdant plus de ſon mouvement dans les veines que dans les arteres, & ayant naturellement une qualité plus compacte, doit s'y accumuler, s'y engorger plutôt que dans les extrémités artérielles. Les veines ſont donc le premier foyer des engorgemens & des embarras qui ſont le premier germe des maladies.

Dans ce cas, la ſaignée adminiſtrée à la partie la plus voiſine du mal, eſt la plus favorable, parce qu'en diminuant la quantité du ſang qui devoit être conduit dans les groſſes veines, on diminue d'autant le volume. On ne peut diminuer ce volume, qu'on ne procure un plus facile accès au ſang qui vient de toutes les autres ramifications. Ce facile

accès accélere ſon mouvement, & il ne peut l'accélérer ſans diminuer la plénitude en raiſon réciproque de l'augmentation de la vîteſſe; d'où réſultera une déplétion qui ſera dans toutes les ramifications en degrés proportionnels à la quantité qu'on aura tirée. Cette déplétion ne peut ſe faire dans les ramifications principales, qu'elle ne ſe communique aux petites, c'eſt-à-dire aux veines capillaires, dans leſquelles le ſang ſeulement arrêté ou engoué, ſans être encore coagulé, ſera ébranlé, attiré & entraîné par le cours accéléré de celui qui précede, & de celui des arteres, qui par leur reſſort redoubleront leurs efforts pour chaſſer celui qu'elles contenoient, & dont la circulation commençoit à être diminuée ou ſuſpendue par la digue que formoit l'arrêt du ſang dans les veines.

Les Anciens ayant obſervé les bons effets des ſaignées dérivatives, prirent la méthode de les faire copieuſes dans le commencement des maladies; d'où

il résultoit un effet d'autant plus avantageux, qu'ils procuroient, par les raisons que nous avons ci-dessus expliquées, un plus grand ébranlement, une dérivation plus copieuse & plus forte des veines capillaires dans les grosses, & par ce moyen les dégageoient plus promptement, & rétablissoient plus vîte la circulation du sang des arteres aux veines.

Ces réflexions supposent que le sang n'est point encore arrêté, ou que s'il l'est, il est seulement engorgé, sans être coagulé; ce que nous appellons en Médecine *état de plénitude*, ou disposition inflammatoire : car s'il arrive, soit par l'effet d'une trop grande turgescence, ou de la qualité du sang, soit par la négligence qu'on a eue d'apporter remede dès le commencement; s'il arrive, dis-je, qu'on ait lieu de croire que le sang arrêté est congelé au point qu'il ne soit plus susceptible d'ébranlement, il convient mieux alors de tenter les saignées révulsives, c'est-à-dire de saigner de la

partie oppoſée, parce qu'en détermi-nant une plus grande abondance de ſang vers cette partie, on déſemplit également tous les vaiſſeaux du côté malade, mais ſur-tout les arteres, dont les extré-mités doivent être alors autant embar-raſſées que celles des veines, & même plus, attendu que leur élaſticité doit contribuer à augmenter la condenſation des globules ſanguins. C'eſt dans de telles circonſtances qu'il faut joindre aux ſaignées révulſives l'uſage des bains, afin de liquéfier le ſang, & de ne faire que de petites ſaignées qu'on réitere ſouvent, afin qu'en déſempliſſant peu à peu, on rétabliſſe inſenſiblement le reſſort des fibres, qu'une dilatation trop forcée a dû trop relâcher, & même rendre paralytiques.

En rétabliſſant, par cette manœuvre, le reſſort des fibres, il coopere par ſes vibrations à agiter, à diviſer & réſoudre les grumeaux ſanguins. Autrement il ré-ſulte un affaiſſement dans les gros vaiſ-

ſeaux, qui non-ſeulement augmente la congeſtion, mais même intercepte bientôt la circulation dans les principales ramifications. Ce que j'ai vérifié pluſieurs fois dans les maladies violentes, telles que l'apoplexie, la Maladie de Siam, & quelques fievres double-tierces, dans leſquelles les premiers momens perdus ne pouvoient être réparés, dans leſquelles, au bout de vingt-quatre heures, il paroiſſoit des ſignes d'une congeſtion ſi extrême, d'un arrêt ſi conſidérable, qu'il étoit imprudent de tenter, non-ſeulement les ſaignées copieuſes, mais encore moins les dérivatives : car en ayant tenté à l'égard de pluſieurs des unes & des autres, la mort n'en eſt ſurvenue que plus promptement.

Le ſeul moyen qui m'a réuſſi, dans une telle circonſtance, & dont le ſuccès a été aſſez fréquent pour ſervir dorénavant de regle, eſt la méthode ci-deſſus propoſée, c'eſt-à-dire les petites ſaignées révulſives réitérées de trois

en trois, ou de quatre en quatre heures, & entremêlées du bain dans lequel on laiſſe le malade plus ou moins, ſuivant ſes forces, & au ſortir duquel on le couche bien chaudement. On donne pluſieurs lavemens qui ſont les ſeuls évacuans qui conviennent dans cet état, parce que les violens purgatifs m'ont paru fort nuiſibles ; les irritations & les efforts inutiles qu'ils produiſent, n'aboutiſſant très-ſouvent qu'à rompre quelques vaiſſeaux, dont les épanchemens accélerent la mort.

VIII.

On étoit dans les ſiécles précédens fort circonſpect à l'égard de la ſaignée du pied. Dans la plupart des maladies aiguës, on ne la haſardoit, pour ainſi dire, qu'à l'extrémité ; mais les bons effets qui en réſultoient, & qui dans bien des occaſions paroiſſoient comme tenir du miracle, ont tellement enhardi, qu'on ne

balance plus à l'adminiſtrer dès les premiers jours d'une maladie.

Les anciens Médecins avoient ſans doute obſervé les affaiſſemens & les concentrations que cette opération occaſionne, & que quand elle n'étoit point ſuivie d'une évacuation critique du ventre, il en réſultoit un gonflement ou engorgement plus conſidérable dans les parties de ce viſcere. En conſéquence ils ne ſe déterminoient à la preſcrire que lorſqu'après de fréquentes ſaignées du bras, ils penſoient avoir déſempli ſuffiſamment les vaiſſeaux, pour rendre celle du pied révulſive à l'égard des viſceres du ventre.

Une erreur encore aſſez commune, c'eſt de ne la preſcrire que pour faire une révulſion; & dans cette vue on fait, ſur-tout dans les Pays chauds, des fautes qui coûtent la vie à bien des hommes; ſoit par rapport à l'affaiſſement ſubit que cette ſaignée occaſionne dans le cerveau, d'où il n'en réſulte que trop

ſouvent

ſouvent un ſommeil léthargique mortel; ſoit en attirant une plus grande abondance de ſang vers les parties ou viſceres du ventre, ſiége le plus ordinaire de la maladie; d'où s'enſuit une inflammation qui termine bientôt la vie. Un ſentiment douloureux dans le ventre quand on le preſſe, & qui ſuccede à une mauvaiſe manœuvre, annonce également une mort prochaine.

Cette ſaignée demande donc & exige des précautions. Elle doit en bien des cas être conſidérée plutôt comme dérivative, pour qu'elle puiſſe, quand on l'adminiſtre à propos, procurer à la partie même un relâchement favorable & ſalutaire. Si ce relâchement n'arrive pas, il faut tâcher de l'exciter, ou par les laxatifs, ou en réitérant la même ſaignée. Les violens purgatifs ſont alors très-nuiſibles, plus propres, par l'irritation qu'ils peuvent produire, à augmenter l'état inflammatoire qu'à le diminuer;

& même à occasionner par des efforts la rupture de quelque vaisseau, dont l'épanchement est bientôt suivi de la mort.

Les vaisseaux veineux des viscères du ventre ayant pour fonction celle des arteres mêmes, c'est-à-dire d'accomplir une sécrétion plus abondante, & étant communément le siége de la maladie, ce que j'ai souvent observé par l'ouverture des cadavres, c'est donc leur relâchement & évacuation qu'on doit avoir en vue & se proposer dans la saignée du pied. On y parvient plus sûrement, quand, suivant les signes du plus ou du moins de plénitude, on a, par les saignées du bras, évacué une suffisante quantité de sang, & qu'on puisse juger que les vaisseaux sanguins n'étant plus dans un état de dilatation forcée, il y a une disposition favorable au relâchement.

Le temps par conséquent pour administrer la saignée du pied, ne peut être

dans le commencement d'une maladie, ſi ce n'eſt dans des cas extraordinaires. Elle ne doit communément ſe preſcrire que lorſqu'on apperçoit quelque diſpoſition critique : c'eſt alors que cette ſaignée détermine & ſeconde la nature.

Je la preſcris dans les forts tempéramens, ou avant, ou dans le milieu de l'accès, & dans les foibles vers la fin ou la ceſſation totale de la fievre. Il faut bien ſe donner de garde de la faire dans d'autres temps à l'égard de ceux-ci, parce que les ſaignées faites avant ou au milieu de l'accès excitent un trouble & une révolution, qui augmentant la fievre conſidérablement, ôte à la nature la force qui lui eſt néceſſaire pour déterminer la criſe qui doit terminer l'accès.

Les forts tempéramens capables de ſupporter les effets de cette révolution qui occaſionne un accès & plus fort & plus long, ſont favoriſés d'une évacuation critique, ou par les ſelles, ou par les ſueurs, qui les dégage & débarraſſe

très-ſouvent de toute la matiere morbifique.

Quand le poumon paroît foible, il faut éviter cette ſaignée, ou la faire petite; ſinon on court riſque, par l'affaiſſement de cette partie, de faire tomber le malade dans une difficulté de reſpirer, toujours mortelle, & quelquefois ſi ſubite, qu'il expire pour ainſi dire, & meurt ſous la lancette.

IX.

La ſaignée de la gorge mérite d'autant mieux d'être préférée à celle du pied dans la pratique des climats chauds, que les engorgemens lymphatiques ſe rencontrant dans preſque toutes les maladies aiguës, la glande pituitaire, qui eſt le principal réſervoir de la pituite, peut par cette ſaignée être plus facilement & plus promptement dégagée; ce qui prévient les ſymptômes léthargiques ſi communs & ſi dangereux dans les maladies de l'Amérique.

On doit préférer cette ſaignée aux vé-

ficatoires, dont l'opération lente ne sauroit produire qu'un effet peu considérable. Quand on les applique, si on ne peut parvenir à établir la suppuration, c'est marque d'une très-forte concentration & un signe mortel.

Il convient de saigner de la gorge dans les circonstances où l'on peut appréhender un engorgement des vaisseaux sanguins dans le cerveau, non tant comme siége de la maladie, que comme symptôme. Ce qu'on a lieu d'observer souvent dans la maladie de Siam, où la grande plénitude & les embarras des visceres du ventre forment à la circulation des obstacles si grands, qu'il en résulte un plus grand reflux de sang vers le cerveau, qui s'engorgeant à son tour, augmente les symptômes de la maladie. Delà viennent les hémorragies par le nez, les parotides, si communes dans cette maladie, &c.

La vive douleur que les malades ressentent les premiers jours à cette partie,

eſt le ſigne qui doit déterminer à faire cette ſaignée, qu'on doit alors regarder & conſidérer comme révulſive, tant à l'égard du bas-ventre, que de l'intérieur de la tête.

Les malades qui ſe plaignent beaucoup de la tête, ſe plaignent beaucoup moins du mal de jambes. Le premier ſymptôme eſt ordinaire aux nouveaux venus, & à ceux qui en apparence conſervent quelques années une grande force de tempérament. Le ſecond n'attaque que ceux qui réſidant depuis long-temps à Saint Domingue, ont le ſang diſſous, ou commencent à l'avoir. Les grandes douleurs de tête ſeroient donc une marque de grand reſſort dans les fibres, & de conſiſtance dans les liquides. Ce qui doit déterminer la quantité & la qualité des ſaignées.

X.

Certains Peuples ont une répugnance comme naturelle pour la ſaignée. Pré-

jugé à part. J'ai regardé que ce ſentiment pouvoit provenir de la nature même. Les Dunkerquois, par exemple, ſe prêtent difficilement à cette opération. J'en ai vu pluſieurs, dans la conſtitution de Novembre 1746, attaqués de la maladie de Siam, guérir ſans ſaignées, & quelques-uns périr, qu'on pouvoit avoir lieu de ſe reprocher d'avoir trop ſaignés. Le tempérament de cette Nation m'a paru plus pituiteux que ſanguin.

Les Normands & les Flamands ne guériſſent communément que par les ſaignées; les Bordelois & les Bretons par les purgatifs; les Provençaux & les Languedociens ont peine à ſupporter l'une & l'autre évacuation.

XI.

Rien de plus embarraſſant dans la pratique que les variations qu'on remarque dans le pouls, tant par rapport à la qualité des tempéramens, que par rapport au caractere des maladies. Si on s'y rap-

portoit, on ſeroit ſujet à de grandes erreurs. C'eſt ce que j'ai vu arriver dans pluſieurs occaſions, ſur-tout dans les maladies de Siam, dans les fievres accompagnées de cholera-morbus, & dans celles qui attaquent les tempéramens mélancoliques. Dans les premieres, après la ceſſation de la fievre, le pouls ne differe du naturel que parce qu'il eſt un peu flaſque & trop mou; dans les autres, ou petit, concentré, ou convulſif. Dans les fievres double-tierces lymphatiques, il varie beaucoup; il eſt tantôt mou & preſque ondulent, tantôt ſerré & petit. On obſerve dans ces dernieres maladies, qu'il ne ſe développe & ne reprend ſon mouvement naturel, qu'à proportion que la nature ſe dégage, par les évacuations du ventre, des matieres morbifiques qui l'accabloient.

XII.

Il ne faut pas toujours juger des jours critiques par le premier jour de la ma-

ladie. Ce calcul eſt ſujet à erreur. J'ai pour maxime, dans les fievres, de faire attention au jour où l'accès paroiſſant le plus violent, eſt ſuivi d'une remiſſion ou intermiſſion marquée, & dont un pareil retour ou accès plus violent arrive le jour impair qui répond au précédent.

Un homme eſt attaqué, par exemple, de la fievre le premier d'Août; le 2 & le 3 la fievre paroît à peu près de la même force, ou peu réglée, ſans criſe apparente; le 4 il a un accès plus violent; le 5 il eſt tranquille; le 6 l'accès revient, ou plus fort, ou auſſi fort; le 4 par conſéquent eſt le premier jour indiquant.

Le quatorziéme jour, ſuivant Hippocrate, eſt un jour critique dans les maladies. Je penſe que la terminaiſon des fievres double-tierces, par le petit accès qui devient le plus fort & beaucoup plus long par l'union du grand qui ſe confond avec lui, a donné lieu à cette obſervation. Mais comme ce petit accès prend ſouvent ce caractere le 10 & le

12, quelquefois le 8, le jour pair devient alors le jour critique.

Ces fievres anciennement pouvoient ne se pas terminer aussi promptement qu'aujourd'hui; ce qu'on peut attribuer à ce que les Anciens étant dépourvus des remedes laxatifs que nous avons découverts, & que nous pouvons employer de bonne heure, étoient aussi comme obligés d'attendre, & de préparer plus long-temps leurs malades : ce qui devoit contribuer à rendre la maladie plus longue.

XIII.

On peut juger dès le commencement d'une maladie, de sa violence & de sa durée. La qualité & le caractere des symptômes servent pour décider en quelque sorte de l'événement. Un homme, une femme, sont attaqués de la fievre. Cette fievre commence par une grande pesanteur, de grandes lassitudes, une vive chaleur, un violent mal de tête. Dans l'un, cette fievre

paroîtra continue les trois ou quatre premiers jours, ſans remiſſion apparente : dans l'autre, il y aura, ou remiſſion, ou intermiſſion, mais de courte durée, ſans ordre & ſans ſueurs. Tous ces ſymptômes ſont des indices d'un grand embarras, d'un grand engorgement, qui annoncent une violente & longue maladie.

En général, il faut être à Saint Domingue très-circonſpect ſur le pronoſtic ; il eſt ordinaire d'y voir des malades qu'on croyoit agoniſans, revenir, & d'autres mourir dans le temps qu'on croyoit avoir lieu d'en eſpérer.

XIV.

Nous ſommes tellement en garde dans les Iſles contre les effets violens des purgatifs, que nous ne purgeons pour l'ordinaire qu'avec les Eaux de Caſſe, la Manne, & quelquefois l'Emétique ſeul, mais fondu dans quatre à cinq verres de

liqueur, dont le malade prend un verre de deux en deux heures.

Les Théï-formes, & ſur-tout les Chicoracées, ou les amers de cette eſpéce, doivent être regardés comme la Panacée de nos Iſles.

Les purgations en bol ſont très-dangereuſes, parce qu'étant obligé d'y mettre quelque ſubſtance réſineuſe & très-compacte, on doit craindre les ſuperpurgations, les irritations qu'elles cauſent aux inteſtins en s'y collant, enfin la difficulté que l'eſtomac a ſouvent de les digérer.

Quand les purgatifs que les malades rendent ſont peu altérés, c'eſt-à-dire ne ſont point mêlés avec quelque matiere bilieuſe, c'eſt mauvais ſigne. Il en eſt de même des boiſſons.

XV.

L'Opium eſt un remede néceſſaire; mais l'impéritie de pluſieurs qui ignorent la maniere & le temps de l'employer,

a beaucoup contribué à faire méprifer cet excellent remede.

XVI.

Le Quinquina m'a paru non-feulement inutile, mais même nuifible dans les rechutes qui arrivent après la maladie de Siam. J'ai foin de le mêler avec le Mars pour corriger fa qualité ftyphtique, qualité qui doit naturellement être contraire à l'indication que communément on fe propofe en l'employant. Auffi obferve-t-on tous les jours qu'un trop long ufage de ce fébrifuge occafionne des obftructions au Foie, à la Rate, fuivies de Jauniffe ou de Cachexie.

Le révérend Pere le Pers, fi connu par fes travaux apoftoliques dans la Miffion de Saint Domingue, & par fes Mémoires pour l'Hiftoire de la Colonie françoife, a été la victime de la prévention qu'il avoit pour le Quinquina. Sujet, comme tous les Colons, à de fréquentes attaques de fievre, il avoit pris

l'habitude de les combattre par ce remede. Il devint peu à peu jaune, & cette Jaunisse, accompagnée d'une toux séche, dégénéra en Etisie. Tels sont les effets des préjugés qu'on se forme pour des remedes, dont la valeur souvent dépend plutôt de la difficulté qu'on a de les avoir, que de leur vertu, tandis qu'on méprise ceux qui croissent sous les yeux, & qui méritent d'autant plus d'être préférés, que le Créateur les y fait naître pour notre commodité.

J'emploie plus volontiers les écorces d'Oranger sauvage, de Citronnier, de Bois-Ramon, & le Quinquina, que j'ai découvert à Saint Domingue, dont les effets sont plus doux, & m'ont paru plus sûrs.

XVII.

Dans quelques maladies aiguës que ce soit, on ne peut compter sur la guérison du malade, ni le flatter d'être mieux, qu'il ne soit tombé, par l'effet de quel-

ques évacuations critiques, dans l'accablement, & un dépériſſement, qui résulte toujours de l'expulſion des matieres engorgées, endurcies & incruſtées. J'ai vu, & il eſt ordinaire de faire cette obſervation; j'ai vu, dis-je, dans les fievres lymphatiques, des malades, qui le huit ou le dix paroiſſoient aſſez tranquilles, pour penſer qu'ils fuſſent bien, le onze & le treize tomber dans des ſymptômes conſidérables. L'habitude du corps, qui n'avoit point changé juſqu'alors, ſubiſſoit, en conſéquence de la révolution, une grande métamorphoſe; il ſurvenoit une grande maigreur, le viſage devenoit décharné, les yeux clairs & ſereins. J'en ai vu, qui attaqués de fievres double-tierces, paroiſſoient le ſeptiéme jour être en danger, avoient des criſes, ſuivant les apparences, aſſez favorables par les ſueurs & par les ſelles, & que néanmoins je ne jugeois pas guéris, parce que je n'appercevois pas ce dépériſſement. En effet, ces malades ſe ſentoient

toujours pleins, jusqu'à ce que, parvenus vers le quatorze ou le quinze de la maladie, la fievre qui s'étoit simplement calmée, sans avoir totalement disparu, redoublant avec force, se terminoit par une crise de matieres très-fétides, qui étoit un signe sûr de guérison ; car il faut absolument à Saint Domingue, dans toutes les maladies aiguës, de telles évacuations pour constater un parfait rétablissement : ce qui est une preuve que la premiere cause des maladies réside dans les visceres du bas-ventre, dans une accumulation & incrustation des matieres qui s'y attachent & s'y collent. Tel est l'empire des fonctions du Foie, de la Rate & du Pancréas, dont les dérangemens sont l'origine & la cause des maladies qui regnent sous la Zône torride.

XVIII.

On remarque dans la convalescence qui suit les grandes maladies, un plus grand dégagement, une plus grande net-

teté dans les opérations de l'ame. Les convalefcens paroiffent avoir des idées plus claires, & forment des jugemens plus juftes; ils s'expriment, ils s'énoncent avec plus d'aifance. On apperçoit fur-tout cette révolution dans les tempéramens mélancoliques, en qui l'extrême rigidité des fibres, & l'épaiffiffement naturel du fang, contribuent à la lenteur ordinaire des opérations de l'ame, & à leur rendre le travail dur. On ne peut en attribuer la caufe qu'à une plus grande foupleffe & une plus grande fluidité; d'où s'enfuit une circulation plus libre, une fécrétion plus dégagée, & un développement non interrompu des efprits animaux. Mais en acquérant cet avantage, ils perdent celui de pouvoir travailler, & s'appliquer long-temps, foit à la lecture, foit à l'écriture, parce qu'il réfulte de ce dégagement une fi grande & fi prompte diffipation, qu'ils tombent bientôt dans un épuifement ou éblouiffement qui les oblige de quitter. On obferve la même méta-

morphoſe dans les ſcorbutiques, ou dans ceux où le ſang parvenant à un état de plus grande fluidité, paſſe & circule plus librement dans les canaux du cerveau. Il faut purger de temps en temps les convaleſcens, ſur-tout ceux qui ont eu de longues maladies, & les mettre à l'uſage des tiſanes apéritives & opiates compoſés d'apéritifs & de fébrifuges. Ils ne doivent uſer que d'alimens légers, en petite quantité; & en cas de trop d'appétit, faire pluſieurs repas.

XIX.

La facilité que l'on a aux Iſles de faire un grand uſage du Sucre, donne occaſion d'augmenter la diſpoſition naturelle qu'on y a au ſcorbut & aux maladies aiguës. Il eſt conſtant que le Sucre a beaucoup d'alkali, & eſt d'ailleurs préparé avec des drogues corroſives; ainſi il ne ſauroit manquer de communiquer au ſang, & principalement à la bile, beaucoup d'acrimonie. Plus le Sucre eſt affiné,

les différentes leſſives qu'on lui fait eſſuyer concourent à le dépouiller de cette graiſſe ou huile mielleuſe, qui enveloppant les pointes ſalines, contribue à le rendre plus nourriſſant & plus balſamique.

Le Café ne me paroît utile dans les Pays chauds, qu'aux cachectiques & aux tempéramens pituiteux. Il facilite la digeſtion, & dégage les vaiſſeaux du méſentere ; mais étant d'ailleurs trop volatil, il enflamme le ſang, ſur-tout la bile.

On fume beaucoup aux Iſles. Cet uſage vient des Sauvages, qui étant, comme les Habitans d'aujourd'hui, ſujets aux fluxions ou catarres, avoient trouvé du ſoulagement dans ce remede. Mais le remede, devenant habitude, altere par la ſuite les poumons, & engendre des ulceres dans la gorge & dans la bouche, qui, négligés, ont des ſuites fâcheuſes, ſur-tout dans les tempéramens maigres & ſecs. La coutume de prendre du tabac

par le nez, remplit les mêmes vues, & ne ſauroit avoir les mêmes inconvéniens. Pluſieurs préferent le tabac d'Eſpagne, par rapport à la propreté; mais il fait moins moucher, & eſt par conſéquent moins utile.

Enfin, pour ſe bien porter dans les Iſles, il convient d'y déjeûner & ſouper peu, de ne point boire, ou boire peu de vin, parce que les vins dont on uſe, ſont très-épais, & par conſéquent ſulphureux; préférer les viandes douces, blanches & tendres, les légumes émolliens, rafraîchiſſans & acidules; car on ne ſauroit, ſous la Zône torride, trop faire d'attention à la quantité & qualité des alimens dont on uſe journellement. Ce conſeil eſt utile à tous les tempéramens en général, dans quelques Pays qu'ils ſe trouvent, mais particulierement aux bilieux & aux mélancoliques, le caractere des maladies de Saint Domingue ne démontrant que trop la qualité de l'air qu'on y reſpire.

CONCLUSION.

» Par un long uſage (dit M. de Cloy-
» ne) nos yeux parviennent à diſcer-
» ner les objets même dans une ſombre
» caverne, & en la regardant fixement
» pendant long-temps, il n'eſt point de
» ſujet ſi obſcur que nous n'y découvrions
» quelque lueur. Tous ſemblent courir
» après la vérité; mais peu l'atteignent
» & la ſaiſiſſent. Certainement quand elle
» eſt devenue notre grande paſſion, elle
» ne laiſſe guères de place aux ſoins or-
» dinaires des hommes, & aux vues qui
» les occupent. Il ne ſuffit pas de don-
» ner à ſa recherche la premiere ardeur
» d'une jeuneſſe qui, avec aſſez d'activité,
» peut-être, pour pourſuivre un travail,
» n'a pas aſſez de maturité pour peſer
» & pour revoir. Celui qui veut faire
» des progrès réels dans la ſcience, doit
» conſacrer l'âge mûr, auſſi-bien que la
» jeuneſſe, les derniers fruits de l'au-

» tomne comme les premieres fleurs du
» printemps, à l'autel de la vérité.

Cujusvis errare nisi insipientis in errore perseverare. Cic.

Telles sont mes intentions, s'il plaît à la Providence de m'accorder une carriere un peu longue. Parvenu au commencement de mon automne, je pourrois me flatter, qu'aidé du conseil & des lumieres de quelques Savans, je viendrois à bout de corriger un ouvrage que la maturité de l'âge peut conduire au point de servir de guide à ceux qui viendront après moi, & qui trouvant du moins la matiere ébauchée, pourront, en le corrigeant & l'augmentant, le rendre plus utile.

Non nobis sed Reipublicæ nati sumus.



QUÆSTIO PHYSIOLOGICA.

An vita & mors mechanicè fiant?

I.

EA eſt corporis humani ſors & conditio, ut ſemper ad interitum ruat. Quibus legibus vivere incipit, quibus conſervatur, iiſdem ſenſim labefactatur: cauſas ne ſciſcitaris? in promptu; motu vivunt, motu pereunt corpora. Quamvis in corpore humano omnes partes ſolidæ, ratione ſtructuræ, integræ ac ſalvæ ſint, & fluida quoque benignâ temperie, juſtâque quantitate conſtent: nihilominùs ubi horum motus progreſſivus deficit; nec calor, nec agilitas, neque nutritio, neque ſenſus, multo magis nec cogitatio obſervantur: ſimul ac verò

fluida incipiunt rursùs moveri, & circumvehi; protinùs hæc omnia, & singula redeunt, & tunc dicitur adesse vita. Vitam itaque rectiùs definies, motum progressivum in circulum abeuntem sanguinis, atque humorum, ab impulsu cordis, & arteriarum, nec-non ab elatere fibrarum proficiscentem, secretionibus, atque excretionibus totum corpus à corruptione, atque in integritate conservantem, ejusque functiones gubernantem. Præclarè, Hippoc. lib. de Corde, parag. 5, naturam ac causas vitæ & mortis describit, dum de corde, & venis hæc pronuntiat. » Hi fontes sunt humanæ natu-
» ræ, hi flumina, quibus totum corpus
» irrigatur, atque hi etiam vitam homini
» conferunt, & ubi resiccati fuerint, homo
» moritur ». Sed quo mechanismo, quâ arte ista fiant? enucleare, opus & labor. Ut omnes plantæ, animalia, & reptilia cum seminibus suis creata sunt, sic homo masculus, & fœmina semine suo non frustratus est. In primâ igitur parente

nempè

nempè fœminâ omnes omnium hominum typi conditi fuêre : ea germina iisdem partibus donata sunt quibus instructa videntur adultorum corpora, nulla enim ars, nulla industria est quæ novas addendo partes architectetur in corpore dum adolescit : magnitudo quàm crescendo illæ acquirunt, nihil aliud est quam filiorum intactilium quibus coalescunt germina, amplificatio quâ massæ plus aut molis sibi facere possunt. At ista germina dum in ovariis continentur merè passiva sunt : spiritu fœcundante ad vitam hauriendam indigent qui blandâ titillatione illa in motum concitet, & ampliando vivificet.

II.

Vulgarem concipiendi normam considera? generationis primordia mechanices microcosmi fons & origo. Uteri duæ sunt appendices, tubæ fallopii nuncupatæ. Prodeunt ab uteri fundo laterales, utrimque una geminum versus testem producuntur, non æquabili cavitatis

amplitudine, ſed anguſtiori principio; mox diametro latiori, tum rursùs arctiore ductu, ac demum extremo, inſtar infundibuli laciniati, patulo. Uterus, naturæ non pœnitendus ager, creditum ſulco virile ſemen excipit: flaccidæ priùs tubæ, titillante ſenſu voluptatis, eriguntur, patentiores, longiores, atque adeò teſtibus viciniores, laciniatâ ſuâ parte, fiunt ſimili modo arrectæ infundibuli fimbriæ teſtem ſic apprehendunt, ut hujus anteriori parti ſuperius tubæ orificium exquiſitè applicetur. A craſſioris vehiculi compedibus expedita genitalis aura, quâ datur iter, per unicum plerumque cornu, ad ovarium proſilit: hujus primò involucrum, mox oppoſiti ovi pelliculas penetrat: contentus humor novi hoſpitis ingreſſu agitatur; veſicula diſtenditur, jamque ad anguſtias redacta, eruptionem molitur. A tergo, & à lateribus premunt tum vicinæ veſiculæ, tum ipſa teſticuli ſubſtantia. Quo circà fœcundatum ovum anteriùs, ob minorem ex hâc

parte renixum fertur, & è loculo ſuo dejectum in obvium tubæ foramen delabitur, & emenſâ canalis viâ in uterum tandem decidit. Subtilior igitur, atque calidior expanſiva ſeminis, & poſteà ſanguinis pars, in primis fœtûs rudimentis, expanſionem fibrarum cordis incipit, quæ elatere inſtructæ impatientes iſtius expanſionis, ſe ſe contrahendo in priſtinum ſtatum reſtituunt, & ita primis quidem diebus lympham, mox ſanguinem in tubos arterioſos expellunt, qui tubi à ſanguinis expanſivâ, calidâque potentiâ identidem dilatantur, & poſteà ob vim quoque elaſticam, ſe ſe contrahunt.

III.

Ovum in utero delapſum primis quidem diebus non illi annexum eſt, ſed ſine ullâ cum eo cohæſione liberum ſolutumque deprehenditur; at conſumptâ magnâ lymphæ parte in quâ conceptus eſt, grandeſcit, ſpeciem fœtûs induere incipit, & ab extimâ chorii pelliculâ

pullantes excrefcentias fibrofas utero matris, ceu terræ ingerit, ut tepido, dulcique ejus rore perfruatur. Alius eft fœtus, alius matris fanguinis circuitus : fœtus à matre alimentum quidem recipit, & molli ac tepido uteri fotu veluti incubatu continetur; fed fine ullâ vaforum matris cum vafis fœtûs anaftomofi, aut conjunctione, ita ut ex his ab illâ aliquid deferri poffit; fed fecretâ folum lymphâ ex arteriis uteri per hujus vaginulas, in papillas chorii, atque in fœtum deferatur * : nihil verò è fœtu ad matrem reportatur. Funiculus umbilicalis continet duas arterias quæ ab ipfâ fœtûs extremitate propè ramos iliacos, vel ab ipfis iliacis ramis derivantur; venam etiam includit binis arteriis ampliorem, quæ ex venâ cavâ canaliculo venofo per venam portæ ad umbilicum tendit; deinde vafa funiculi more laxiùs contorta

---

* *Thauvri, Actus Academiæ Reg. Parif. p. 32, 1699.*

ad chorion, quâ parte placentam constituit multiplicibus ramis vasorum umbilicalium nomine protenduntur; quâ vasorum excursione contingit, ut portio fœtus sanguinis ex aortâ descendente per arterias umbilicales ad tunicas, & placentam refocillandas, & nutriendas deferatur; pars verò residua per venam umbilicalem ad fœtum, atque ad venam portæ reducitur. Sanguis ad venam portæ reductus, salutato tantum hepate, in venam cavam defertur, ex cavâ in ventriculum cordis dextrum, ex hoc in arteriam pulmonalem appulsus partim in pulmones, partim in canalem arteriosum dividitur: ex pulmone redux sanguis in auriculam sinistram prolabitur, undè partim per foramen ovale ad auriculam dextram, partim per ventriculum sinistrum propulsus in arteriam aortam systole cordis projicitur *. Sic pulmo

* *Mery, Act. Acad. Reg. Paris. p. 25, 1699. Littre, Act. Acad. Reg. p. 36, 1701.*

viscus iners & passivum hucusquè in fœtu habitus sensim ac sine sensu circulationi accommodatur; sic ad circuitum sanguinis in pulmonem non absolutè requiritur respiratio; sic in fœtu ac in adulto ferè idem circuitus, eædem functiones : fœtus enim deglutire, stomachum triturare, chylificationem peragi, & per ourachum urinam mittere *, absque absurdo in medium potest proferri : hinc corpus humanum opus est quod primo ab ortu creatum moveri pergit per earumdem potentiarum leges quæ illi à creatione affixæ sunt; hinc universæ animalis œconomiæ una ordinatio est à Creatore facta suis stipata legibus, & regulis quæ vitam producunt, quæ productam conservant, ac tuentur.

---

* *Thauvri, Act. Acad. Reg. p. 32. 1699. Littre, Act. Acad. Reg.*

IV.

Excuſſis aquarum jugo & pondere, recens natus aëris levitati & inconſtantiæ traditur, cujus rara, fluida, & ſpirabilis eſt natura; comprimi pariter, ac reſilire evolvique aptus, preſſus undique, & concretus, ponderoſus imprimis, compelli facilis eò loci, ubi minor eſt reſiſtentia, per os, per nares in trachæam, bronchia, & veſiculas pulmonales illabitur, depreſſaſque & labentes totius pulmonis fiſtulas inſpirat, evolvit, animat, non ſecùs ac ſpiritus fœcundans prima futuri corporis ſtamina ſuo germine condita quæ feriabantur ſuo appulſu agitat & explicat. Reſpirationis beneficio non ſolum ſanguinis circuitus promovetur, ſed & longiùs producitur; qui enim in fœtu parcè & timidè pulmonem, nonnullaque alia viſcera perreptabat, eadem per infinitos canaliculorum tubulos accedente reſpiratione penetrat, tunc ampliantur, & humores qui præmeatuum

nondum evolutorum angustiis hærebant, in partibus nunc secernuntur, lympham tymus retinebat, capsulæ atrabiliariæ serum reservabant, in jecore bilis residebat, suum pancreas fovebat succum, neque ductus salivales dimittebant suum, hujusmodi humorum circuibat parum, neque multum sanguini reddebatur : totus erat fœtus in evolvendis, augendis, aggerendis, cumulandisque partibus occupatus, succorum occultator, & receptator avidus, nullius largitor, & prodigus, imò omnium parcissimus & avarus custos. At inspiratus aër pulmonibus illapsus pervadit vesiculas, evolvitur pulmo, tumet, languentes fibrarum vasorumque oscillationes ac vim systallicam maximè intendit; tunc humores magis subacti, & contriti perfectiùs dividuntur, attenuantur; proindeque omnes secretiones & functiones microcosmicæ perfectiùs peraguntur; sic illius beneficio non modò corpus humanum ad conveniens augmentum pervenit, sed & continuò reparatur

ac reſtituitur. Cùm enim calor naturalis, ſeu ſanguinis motus continuò temperatos ſuccos conſumat, utileſque in inutiles atque excrementitios convertat, opus utique eſt, ut in horum locum nova ſemper temperatorum acceſſio fiat. Chylus in ore præparatus, in ventriculo ſubactus, in inteſtinis elaboratus, in lacteis ſecretus, in meſenterio ad glandulas dilutus & permiſtus, in venâ jugulari ſanguini confuſus, in auriculâ, & corde dextro accuratiùs miſtus, ſolutus, ſubactus, attenuatus, in canalibus conicis, & cylindricis arteriæ pulmonalis validè preſſus à poſtico, repreſſus à lateribus, figuratur in formam ſolidarum & fluidarum in toto corpore partium. Tunc iſte ſuccus nihil aliud eſt quam lympha prorsùs homogenea albumini ovi ex quo incrementum ſumpſit fœtus : ex eò non tantùm omnes humorum rivuli deducuntur, vaſa dilatantur, elongantur, fibræ creſcunt & firmantur; ſed etiam quidquid humidioris ſubſtantiæ affluxit, conſumptumque

fuit ab eo ſucco reſarcitur; adeò ut omnes corporis partes ſive albæ, ſive ſanguineæ ortum ſuum, ſuamque ſubſtantiam à lymphâ ducere ſe manifeſtent; unde rectè poteſt concludi ex quibus generamur, ex iiſdem etiam conſtamus & nutrimur.

V.

Sed, ô miſeram hominis ſortem! quo corpus noſtrum nutritur ac recuperatur, eo ipſo deſtruitur, quod vitæ alimentum, mortis veluti pabulum exiſtit. Nutritio eſt linitus & incruſtatio quâ nutritiorum ſuccorum particulæ interiùs vaſorum parietibus applicantur, affricantur, adunantur (exulet enim à noſtrâ Theoriâ ſpiritus ille inſitus, & architectonicus, vel archeus helmontii, nutritionis corporis rector, aut œconomus, aut fermentum aliquod ſucci nutritii naturam mutans atque particulas nutritias ſale ſuo nutriendis partibus affigens) ſuccus nutritius materia eſt lenta, mollis;

fluxuosa, adhæsûs amans & compactionis. Alibiles atomi fortiùs adactæ, & pressæ contactu medio & immediato superficierum cum partibus nutriendis cohærent, & copulantur; eoque magis quod obnoxiæ semper sint & subjectæ præterlabentis sanguinis fluento, rotatui inprimis globulosæ illius portionis quæ illas assiduè deprimit, undè in latera curvatilia compelluntur, & incrustantur; sic humorem hunc roridum quem lymphaticæ exhalant particulæ, sanguinis globuli pandunt, & complanant, lævigantque, cum interim pinsunt, densant, corporantque systaltici partium ictus; sic continuo illo affrictu, & appulsu omnes partes pedetentim in substantiam carneam, deindè cartilagineam, & tandem osseam degenerant. Vasis solidescentibus, & rigidis factis, languent fibræ, obliterantur pori, transpiratio imminuitur; hinc fluida torpida, solidaque inertia congestionibus stasibusque humorum levi de causâ ansam præbent, proindeque se-

nectus morbus meliùs nuncupabitur. In hâc vitæ ultimâ scænâ siccum & vacuum cerebro caput subjectas partes humoribus obruit, tentatur & vertigine quæ ut præit Apoplexiam, ita hæc si solvatur, ferè in Paralysim definit; en senibus vitæ portio quanta manet! hebescunt sensus, cum voce trementia labra, in facie pallor, madidique infantia nasi: si libros repetit, duplex se littera findit; eripitur sine nocte dies, nisi succurrant oculi vitrei; præmoritur odoratus, auditus, incessus, exangui & funereo Euclioni dentes suis excussi alveolis balbutiem pariunt. Hæ sunt primitiæ mortis, sic illis defluit ætas, queis pœna est totum quod vivunt; qui acerbis dolorum suppliciis confracti, & assiduis cruciatibus sapientes facti, illud ad Midam Sileni verissimum experiuntur, optimum esse non nasci, aut quàm celerrimè mori. At certè multis iners vita sine usu jacet sui, ità ut sibi sint odio, cæteris graves, tum nihil optabiliùs quàm quæ est in propin-

quo mors omnium dolorum & ſolutio, & finis. Quæcumque enim & artes moliuntur, & parit natura; una mors hæc ſibi vindicat : ſtant ut ruant, vivunt ut obeant : huic extremo diſcrimini ſervatur orbis, & ſingula omnia quæ mundi ſinu coërcentur. Ita naſcentes morimur, finiſque ab origine pendet.

Unde ſuperbit homo, cujus conceptio culpa,
Naſci pœna, labor vita, neceſſe mori?

Ergò vita & mors mechanicè fiunt.

Proponebat Remigiis, JOANNES-BAPTISTA-RENATUS POUPPÉ DESPORTES, Armoricus Rhedonenſis, & ſaluberrimæ Facultatis Pariſienſis Alumnus.



COPIE du Brevet de Médecin du Roi à Saint Domingue pour le ſieur Pouppé Deſportes.

AUjourd'hui vingt-cinquiéme du mois de Juillet 1732, le Roi étant à Verſailles, voulant commettre une perſonne expérimentée au fait de la Médecine pour faire les fonctions de Médecin en l'Iſle de Saint Domingue, & ſachant que le ſieur Pouppé Deſportes a l'expérience néceſſaire pour s'en bien acquitter, Sa Majeſté l'a retenu & ordonné, retient & ordonne Médecin en l'Iſle de Saint Domingue, pour, en ladite qualité, viſiter dans leurs maladies les Officiers & Soldats qu'Elle y entretient, leur ordonner les remedes convenables, & prendre un ſoin particulier de leur guériſon, & pour ledit emploi exercer aux honneurs & appointemens qui lui ſeront ordonnés par les Etats de Sa Majeſté. Mande Sa Majeſté au Gou-

verneur & ſon Lieutenant-Général des Iſles ſous le vent de l'Amérique, & à l'Intendant de Juſtice, Police & Finances des Iſles, de faire reconnoître ledit ſieur Pouppé Deſportes en ladite qualité de Médecin, de tous ceux & ainſi qu'il appartiendra; & pour témoignage de ſa volonté, Sa Majeſté m'a commandé de lui expédier le préſent Brevet qu'Elle a voulu ſigner de ſa main, & être contreſigné par moi Conſeiller-Secretaire d'Etat, & de ſes Commandemens & Finances. Signé LOUIS; & plus bas, PHELYPEAUX.



EXTRAIT des Registres de l'Académie Royale des Sciences.

Du 20 Novembre 1745.

MOnsieur Bernard de Jussieu ayant dit que depuis la mort de M. du Fay, arrivée en 1739, il avoit toujours continué le commerce de lettres sur des matieres de Physique & d'Histoire naturelle, qui étoit établi entre M. du Fay & M. Pouppé Desportes, Médecin du Roi au Cap François de Saint Domingue, nommé Correspondant de l'Académie dès l'année 1738; & que ledit sieur Desportes, qui lui a promis de lui faire part de ses observations & découvertes, désireroit que ce fût toujours en qualité de Correspondant de l'Académie; la Compagnie, à qui le mérite & la capacité dudit sieur Desportes sont déja connus, lui a confirmé le titre de son Correspondant, & l'exhorte à continuer ce commerce avec le plus

de régularité qu'il ſera poſſible, perſuadée qu'elle en tirera de l'utilité, & que tout ce qui viendra de lui méritera l'attention & la curioſité des Savans. En foi de quoi j'ai ſigné les préſentes, auxquelles j'ai appoſé le Sceau de l'Académie. A Paris ce 26 Novembre 1745. Signé *GRANDJEAN DE FOUCHY, Secretaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, & ſcellé.*



LETTRE de M. DESPORTES à M. l'Abbé ſon Frere.

MON CHER FRERE,

Je riſque dans le Vaiſſeau Commandant de notre Eſcadre, à votre adreſſe, une boëte de graines pour le Jardin du Roi, dans laquelle j'ai mis deux pieds d'*Ipécacuanha* que j'ai trouvé à S. Domingue, & que j'ai nommé

Viola parviflora, veronicæ maris folio; floribus ex albo-violaceis, radice albâ ſeu cinereâ.

Les effets de cette plante ſont plus doux & auſſi ſalutaires que ceux de l'*Ipécacuanha* du Bréſil.

Je dois à l'envoi que MM. de Juſſieu m'ont fait de la figure du *Quinquina*, la découverte de trois eſpéces. L'une m'a paru avoir un parfait rapport avec la deſcription que M. de la Condamine a en-

voyée du Pérou à l'Académie des Sciences. L'écorce toutefois du *Quinquina* de Saint Domingue eſt plus brune & plus mince. Il y a long-temps que j'ai fait part à MM. de Juſſieu de ces découvertes, & de pluſieurs autres que je ſouhaite pouvoir être utiles, & nous donner l'avantage de trouver dans nos Colonies toutes les drogues que nous tirons des Eſpagnols & des Portugais.

J'y joins une eſpéce d'inſecte qui eſt une mouche luiſante par l'extrémité du corps. Elle eſt d'un beau rouge-pourpre, dont les aîles ſont à leurs extrémités d'un bleu céleſte. Je l'ai rencontrée ſur une eſpéce d'*Indigo* nommé par Plumier

Emerus altiſſimus, foliis maximis, floribus luteis magnis, ſiliquâ tereti longiſſimâ.

Cet inſecte m'a paru donner une belle teinture pourpre.

Vous trouverez auſſi, MON CHER FRERE, dans la boëte, mon Hiſtoire des Maladies que vous demandez. Je n'ai rien à vous refuſer; mais je n'oſe

trop me flatter. Vous ſavez ce que dit la Bruyere : » Quelle horrible peine à » un homme qui eſt ſans prôneurs & » ſans cabale, qui n'eſt engagé dans au» cun corps, qui eſt ſeul (je pourrois » ajouter qui eſt & vit aux Iſles) de ſe » faire jour à travers l'obſcurité où il » ſe trouve » ! Conſultez nos amis, & ſacrifiez à leurs conſeils une prévention qui nous aveugle pour l'ordinaire. Je me raſſure ſur votre prudence. Inquiet ſur la conduite que j'ai tenue juſqu'ici, je me fais mille reproches aujourd'hui ſur la vivacité d'une jeuneſſe qui, éblouie par quelque apparence de ſuccès, n'a peut-être cru devoir douter de rien ; & pour peu qu'on réfléchiſſe, on apperçoit bien du vuide dans ſes idées.

O curas hominum ! ô quantum eſt in rebus inane !
Quis leget hæc ?

On eſt bientôt dégoûté d'un récit ennuyeux de maladies. Quelques portraits par-ci par-là réveilleroient, du moins

pourroient exciter l'attention ou la curiosité. Mais ma maxime est de plaindre & ne jamais blâmer personne. Ce n'est pas qu'aux Isles un Médecin ne puisse pénétrer les hommes mieux qu'en Pays au monde, n'en étant peut être pas où la nature se déguise moins. Adieu, mon très-cher Frere. Le Vaisseau est sous voiles prêt à partir. Que ne puis je en profiter & vous aller rejoindre? Je vous dirois bien des choses. Ma santé depuis quelque temps chancelante me devroit déterminer à suivre le conseil que je donne moi-même aux autres, & à repasser en France. Mais comment quitter pendant la guerre? Mon devoir.... & les fréquentes allées & venues de nos Escadres me retiennent comme à la chaîne les trois quarts de l'année. Si je meurs, j'aurai soin de recommander qu'on vous remette tous mes papiers, mes raretés & curiosités. Aimez toujours votre Frere,

DESPORTES.

Au Cap François ce 25 Avril 1747.

Extrait des Mémoires de Trévoux. Août 1754, pag. 1955.

ON a dans ce Volume (année 1748) l'Hiſtoire des Maladies épidémiques de 1748, obſervées à Paris, en même temps que les différentes températures de l'air, par M. Malouin. Cette Hiſtoire nous rappelle celle des *Maladies de Saint Domingue, par M. Deſportes, Médecin du Roi au Cap.* Nous avons lu cet excellent Traité manuſcrit. Il eſt ſuivi d'un Catalogue des Plantes médécinales, vénéneuſes & alexipharmaques de ce Pays. Nous ſommes ſurpris que depuis la mort de ſon Auteur, on n'ait pas encore publié un Ouvrage, où un zèle pur & éclairé ſur le bien de cette importante Colonie, a raſſemblé le fruit de quinze années d'obſervations utiles & de recherches curieuſes.

APPROBATION de M. GUETTARD, Médecin de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, & Censeur Royal.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé: *Histoire des Maladies de S. Domingue, par M. Pouppé Desportes, &c.* auquel on a joint une Pharmacopée ou Formules des Remedes nécessaires dans ces Maladies, composée principalement des plantes de cette Isle, suivie d'un Catalogue général de toutes les plantes médécinales, alimenteuses, &c. des bois propres aux bâtimens, &c. d'une description de quelques Arts établis à S. Domingue; enfin d'un Ouvrage sur les caracteres des genres des plantes. Cette collection d'Ouvrages du même Auteur m'a paru d'autant plus intéressante, qu'elle sort d'une main habile, & qu'il y est traité des Maladies d'une Isle la plus importante pour l'Etat, soit par rapport au nombre de ses habi-

tans, soit par les avantages qu'on en retire; motifs qui doivent engager à imprimer un Ouvrage dont l'utilité peut s'étendre à toutes les autres Isles, & qui sera un conducteur sûr pour les Médecins que la Cour peut y envoyer. A Paris ce 26 Octobre 1769.

GUETTARD.

Fin du Tome second.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

A

B

C

M

N

O

P

Q

R

V.

Fin de la Table.


E770
P877h
v.2





